

de Aitor Arregi et José Mari Goenaga

WWW.EPICENTREFILMS.COM

SOMMAIRE

Phrases presse

Quotidien / PQR

- Le Monde
- Libération
- Le Figaro
- Le Parisien
- L'Humanité
- Ouest-France
- Le Dauphiné Libéré

Hebdomadaire

- Télérama
- Le Nouvel Obs
- Le Canard Enchaîné
- La Tribune du Dimanche
- Le Petit Bulletin Lyon

Mensuel / Bimestriel / Trimestriel

- Les Inrocks
- Première
- Cahiers du Cinéma
- Trois Couleurs
- V.O.
- Positif
- So Film
- Têtu
- Fiches du Cinéma
- France Forum
- Strobo
- Tribu Mouv

Web

- Mediapart
- Abus de ciné
- À voir à lire
- Que Tal Paris
- Cineuropa
- Cultnews
- Intervistar
- Stimento
- Direct-Actu
- Baz'art
- Dame Skarlette
- La septième bobine
- Fucking Cinéphiles
- Le Mag du Ciné
- Benzine Magazine

Radio / Podcast

- France Inter
- Radio Vinci

PHRASES PRESSE SORTIE SALLES *MASPALOMAS*

« Un film qui nous cueille » LE MONDE ★★★

« Fin et mélancolique » LIBÉRATION

« Touche au cœur » LE FIGARO ★★★★★

« Drôle et bouleversant » LE PARISIEN ★★★★★

« Subtilement incarné » L'HUMANITÉ

« José Ramón Soroiz, beau rôle aussi important que le film » LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

« Un chef d'œuvre » TÉLÉRAMA



« José Ramón Soroiz est bluffant » LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Doux et osé » LE NOUVEL OBS ★★★

« Un de nos coups de cœur de l'année » LES INROCKS ★★★★★

« D'une très grande sensibilité » PREMIÈRE ★★★★★

« Guiraudien » LES CAHIERS DU CINÉMA

« Formidablement servi par ses acteurs » POSITIF

« Le portrait d'une génération » TROIS COULEURS

« Un portrait profondément intime et humain » V.O.

« Un portrait puissant et bouleversant » SOFILM

« Une tendresse rare et une douceur jamais misérabiliste » TÊTU

« D'une rare puissance émotionnelle » TRIBU MOUV

« Un récit bouleversant » QUE TAL PARIS

« Interprétation remarquable » À VOIR À LIRE

« Un film touchant, nécessaire » ABUS DE CINÉ

Quotidien / PQR

Le Monde

Libération

Le Figaro

Le Parisien

L'Humanité

Ouest-France

Le Dauphiné Libéré



José Ramon Soroiz (Vicente), dans « Maspalomas », d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga. ÉPICENTRE FILMS

Un vieil homosexuel espagnol s'accroche à sa vie arc-en-ciel

Le mélo des réalisateurs basques Aitor Arregi et José Mari Goenaga séduit par sa drôlerie, sa tendresse et son comique de situation

MASPALOMAS

C'est un film qui nous cueille avec des couleurs, d'abord chaudes et acidulées, celles de Maspalomas, cité balnéaire des Canaries espagnoles, où les tenues des vacanciers gay déclinent tout le nuancier du drapeau LGBTQIA+ ; puis les teintes deviennent grises et froides, lorsque survient l'accident qui change radicalement le quotidien de Vicente (José Ramon Soroiz), 76 ans, dont cinquante de « placard ».

Maspalomas, qui a rencontré un certain succès en Espagne, nous vient de deux réalisateurs et scénaristes basques, Aitor Arregi et José Mari Goenaga. Les cinéastes ont fondé, avec trois autres associés, dont Jon Garaño, la société Moriarti Produksioak, et n'en sont pas à leur première réussite – *Handia* (2017), d'Aitor Arregi et Jon Garaño, fresque historique sur le destin de deux frères, dont un géant, a récolté dix Goya, l'équivalent des Césars.

Maspalomas s'ouvre dans les dunes à la manière de *L'inconnu*

A Maspalomas, immense boîte à ciel ouvert, gémissements et musique techno forment la bande-son de l'été

du lac (2013), d'Alain Guiraudie. Vicente, mèches blondes et petit bedon sur le slip de bain, vient y chercher un homme à la mesure de ses fantasmes. Un éphèbe se montre avenant, et l'étreinte se fait tout naturellement, dans cette localité où gémissements et musique techno forment la bande-son de l'été – lors d'une scène de fête peuplée de torsos nus et de biceps, on se croirait dans *Jim Queen*, film d'animation queer de Nicolas Athané et Marco Nguyen, sorti en salle mercredi 17 juin. A Maspalomas, immense boîte à ciel ouvert, les jours et les nuits se confondent et se suivent. *Playa y fiesta* !

Vicente y a pris racine, avec son vieux copain Ramon (Zorion

Eguileor), qui l'héberge depuis qu'il a dû quitter son appartement. Mais, le soir de la Gay Pride, le vieux fêtard s'écroule en pleine montée de désir dans la back-room. Fin du premier chapitre, et début du récit d'apprentissage dans une résidence pour personnes âgées, où les messieurs lorgnent les aides-soignantes. La dune de miel est finie.

Fond d'homophobie

En convalescence, paralysé d'un bras, Vicente partage désormais une chambre avec Xanti (Kandido Uranga), un mec, un vrai. Il doit réapprendre à bouger et surtout à se regarder dans la glace. Ses cheveux et sa moustache ont blanchi, il a pris dix ans ; quant au film, délaissant le soleil, il prend le risque de toucher le fond de la piscine pour ensuite remonter dans les vagues de la comédie et du drame. Une peinture assez fine des relations entre pensionnaires, dans le lieu de fin de vie, donne la mesure du fond d'homophobie qui persiste en Espagne.

Ce mélo, qui a valu à l'acteur principal, José Ramon Soroiz, deux prix prestigieux d'interpré-

tation, un Goya et la Coquille d'argent au Festival international du film de Saint-Sébastien, séduit par sa drôlerie, sa tendresse et son comique de situation (l'irrésistible soignant homo de l'Ehpad, interprété par Kepa Errasti). En dépit de quelques longueurs, il réussit à amorcer des histoires parallèles tout en tissant la trame, plus classique et attendue, de la résilience et de l'altérité.

A ce retour brutal dans un univers hétéro et plutôt conservateur s'ajoutent, pour Vicente, des retrouvailles délicates avec sa fille (Nagore Aranburu), qui vient lui rendre visite. Celle-ci n'a jamais accepté l'homosexualité de son père, ni ne lui a pardonné son départ précipité de la maison. Comme si le scénario voulait faire œuvre utile, et pédagogique, à l'attention des spectateurs, les dialogues déroulent la pelote des non-dits, du temps passé, et de celui qui reste. ■

CLARISSE FABRE

Film espagnol d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga. Avec José Ramon Soroiz, Kandido Uranga, Nagore Aranburu, Kepa Errasti (1 h 55).



José Ramón Soroiz
enchante de sa douceur
mutine. PHOTO EPICENTRE
FILMS

Mais où te cachais-tu, José Ramón Soroiz? Ces tourments qu'on devine aux vibrations de tes traits, cette douceur mutine qui nous enchante? La découverte de ce formidable comédien est la première raison de voir le beau *Maspalomas* des Basques Aitor Arregi et Jose Mari Goenaga (*Une vie secrète*), dont un Goya a récompensé l'acteur, et dont l'histoire d'immense placard à ciel ouvert se refermant d'un coup sec sur son protagoniste s'enveloppe de couches de finesse grâce aux nuances de son incarnation.

Peut-on encore, en 2026, faire un *coming out movie* sur l'air de *Small-town Boy*? *Maspalomas* fait bien mieux que ça: il reprend tout à zéro mais dans le désordre, scrute les béances jamais refermées, les non-dits d'un présent espagnol où des univers aux mentalités tranchées cohabitent sans jamais réellement s'entremêler, les uns prenant soin depuis des années d'oublier l'existence des autres – où l'on retrouvera de lointains échos au personnage d'ex-républicain d'*Une vie secrète* qui passe sa vie caché dans un trou. *Maspalomas* suit une ligne de crête délicate, sans sombrer d'un côté ou de l'autre, naviguant avec adresse entre *in*, *out*, et tout ce qu'il peut y avoir au milieu.

Vicente (Soroiz, donc) a passé cinquante ans à refouler son homo-

sexualité, puis vingt-cinq ans en couple, et a désormais le sentiment qu'à 76 ans il est célibataire trop tard pour «*baiser sans arrêt*».

Fraîcheur. On le rencontre, moustache rousse et petit sac à dos, en quasi état de nature sur les dunes immenses d'une plage de l'Atlantique, avant de le suivre dans une forêt qu'on croirait primordiale, et où il observe des hommes s'accoupler avant de trouver lui-même un partenaire. Il rejoint ensuite le grand bordel du plaisir organisé, une plage gay et techno de Maspalomas,

dans les îles Canaries, mais le petit sourire qui s'imprime alors sur son visage, rempli d'une joie bon enfant, le préserve de tout ce qui l'environne: Vicente garde une fraîcheur candide partout où il va, jusqu'aux méandres des applis de drague. Mais patatras! Un AVC le percute en boîte de nuit alors qu'il s'apprête à connaître l'extase, et le renvoie en maison de retraite dans sa région d'origine près de San Sebastián. Tout (ses cheveux désormais gris, son visage éteint, les mornes salles de séjour) nous dit le pénible retour en arrière. Le voilà obligé de revoir

sa fille qu'il avait plantée toutes affaires cessantes il y a des années (impeccable et mutique Nagore Aranburu, déjà croisée dans *Querier*), de partager sa chambre avec un gros réac charismatique qui se prend d'affection pour lui (Kandido Uranga) et de se sentir obligé de retourner dans le placard. L'on craint un moment de devoir subir une *bro-mance* sur le thème «*tout le monde s'accepte avec ses différences*» et sur les joies simples de l'amitié hétéro, mais le résultat est beaucoup plus fin, se déployant dans l'observation attendrie de la façon qu'a Vicente de

négocier ces courants, son réalisme résigné y compris face à l'intolérance plus ou moins crasse.

Culpabilité. Avoir mis tant de temps à s'assumer, et devoir remballer tout de go: cela pourrait sembler une plaisanterie, mais le film exhale une mélancolie diffuse et parfois poignante, construite sur un empilement de regrets liés aux choses pas faites ou mal faites, à la culpabilité, la difficulté d'être soi. La moyenne d'âge des personnages, le milieu social et la région permettent de replacer la difficulté historique (ou l'audace) que revêtent les choix de Vicente, mais il est surtout un encouragement assez *feel-good* et hédoniste à ne jamais se résigner. Voir la petite flamme du désir se rallumer dans l'œil de Vicente, assister à sa deuxième sortie du placard plus maîtrisée alors que le monde entier se cloisonne à l'occasion de la pandémie du Covid-19: tout fait de *Maspalomas* l'invitation embalante du moment à aller soi-même se claquemurer dans une salle obscure, mais pour profiter d'un grand bain de fraîcheur, et l'on ne parle bien sûr pas de la clim.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

MASPALOMAS de AITOR ARREGI et JOSE MARI GOENAGA, avec José Ramón Soroiz et Nagore Aranburu, 1h55.

«Maspalomas», arc-en-ciel ouvert

Un joyeux septuagénaire se voit contraint de taire son homosexualité après un AVC. Fin et mélancolique, le film des Basques Aitor Arregi et Jose Mari Goenaga explore avec tendresse la difficulté d'être soi.

Notre critique de *Maspalomas* : le paradis perdu

Par Eric Neuhoff

Il y a 6 heures

 [Ajouter Le Figaro à vos sources préférées](#)

cinéma canaries



Maspalomas. *Épicentre Films*

CRITIQUE - José Mari Goenaga et Aitor Arregi signent un film touchant sur le destin d'un retraité obligé de quitter son île des Canaries pour un Ehpad. Et de se confronter à l'homophobie des siens.

Quand même, c'est ballot. Être victime d'un AVC dans une backroom, Vicente ne s'attendait pas à ça. Drôle d'endroit pour une attaque. Jusqu'à présent, ce septuagénaire pépère menait une vie tranquille d'homosexuel dans la station des Canaries qui donne son titre au film. Là-bas, la communauté est chez elle. Cela

faisait vingt-cinq ans que le retraité se prélassait sur les plages, au milieu de ses pairs. Il partageait un appartement avec un ami, se remettait doucement d'une rupture.

Le début affiche une crudité digne de L'Inconnu du lac. Dans les dunes, les rencontres sont faciles. Le héros drague sans rougir (des coups de soleil, peut-être) avec sa casquette de baseball, son marcel violet et sa moustache en brosse à dents. Entre nous, il a l'air de sortir du camping des Flots bleus. Et puis, le choc. Le ton change. Le pépin de santé l'oblige à revenir dans ce Pays basque qu'il avait quitté sans remords. Son coming out lui avait coûté son mariage et l'incompréhension de sa fille.

Nerea ne peut l'accueillir chez elle. Il y a l'Ehpad. Il y arrive en fauteuil roulant, vieilli, brisé, presque méconnaissable, à moitié paralysé. La tête bascule. Les cheveux sont gris. La barbe a poussé tristement. Les rides se sont creusées. Le regard n'est plus le même. Quelle régression ! Il n'ose plus dire sa différence. Son voisin de chambre est un costaud sympathique, pas vraiment progressiste, qui râle contre les fonctionnaires et leurs privilèges insensés. Cela provoque des soupirs désolés. Des liens se tissent. La rééducation produit ses effets.

Une séquence qui touche au cœur

Notre homme reprend du poil de la bête. Il a un peu l'impression de retourner dans le placard dont il pensait être sorti pour toujours. Il aimerait bien voir son petit-fils. La famille n'a pas digéré ce qu'elle considère comme une trahison. L'Espagne garde des traces de franquisme. Oui, mais chasser le naturel ne marche pas toujours.

Il s'offre une fugue. La direction est aux abois. Vicente, la nuit, envoie des SMS. Constat lucide : « *Avant, on se cachait dans des bars. Maintenant, c'est sur des applis.* » L'infirmier n'est pas dupe. L'actualité entre par effraction dans cet univers codifié par les soins et les repas à heure fixe. Un journal annonce la mort de Kirk Douglas. Le Covid fait son apparition. Un réveillon permet de rassembler les troupes.

Vicente retrouve une boîte d'anciennes photos. La séquence touche au cœur. Ses yeux se perdent dans le lointain, traduire : dans le passé. Un dernier rendez-vous clandestin, pour la forme. Il sait bien que ça n'est plus ça, que son corps le lâche. Le crépuscule approche. José Ramon Soroiz prête son physique à la Droopy à ce

brave type qui voudrait seulement qu'on l'accepte comme il est. C'est si compliqué ? La directrice, elle, a compris. Il faut voir son sourire. *Maspalomas*, d'un tact remarquable, n'est pas sans charme. Il avance à pas de velours. Allez, Vicente, à Las Palmas ou à San Sebastian, l'avenir est à vous.

La note du *Figaro* : 3/4.

La rédaction vous conseille

- **Javier Bardem : « Élevé dans une société machiste, j'ai appris à me rééduquer »**
- **Agression mortelle à Metz: «la haine homophobe est inacceptable», dénonce Laurent Nuñez**

Critique Culture & loisirs, Cinéma

« Maspalomas » : une merveille espagnole sur un coming-out tardif

Interprété par deux comédiens basques talentueux, ce grand film, en salles ce mercredi, conte les déboires d'un septuagénaire homosexuel rattrapé par son passé.

Par **Renaud Baronian**

Le 24 juin 2026 à 08h15



Après toute une vie aux Canaries, Vicente (José Ramon Sorroiz), homosexuel adepte de l'amour libre, se retrouve, après un AVC, dans un Ehpad du Pays basque. Dur, dur. Epicentre Films



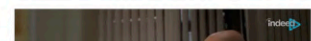
Ajouter Le Parisien en favori sur Google



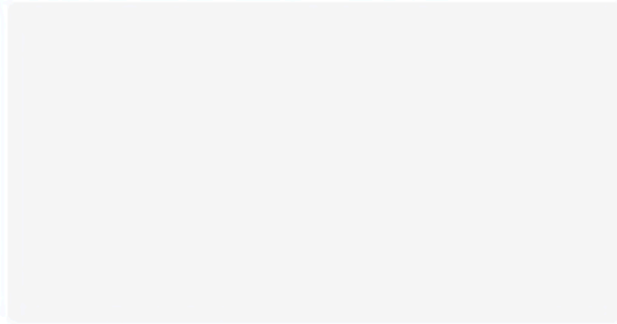
Écouter l'article

00:00/00:00

C'est le nom d'une localité de la Grande Canarie (Espagne), et surtout de son immense plage attenante cernée des boîtes de nuit, lieu très prisé de la communauté gay, qui donne son titre à cette pépite espagnole [en salles ce mercredi 24 juin](#) : « Maspalomas ».



force un peu trop sur la fête : il va être victime d'un grave AVC dans une discothèque. Il se réveille à l'hôpital en partie privé de l'usage de la parole et des membres de son côté droit. À son grand étonnement, sa fille, à qui il n'a parlé depuis des années, l'expédie dans un Ehpad de San Sebastián, dans son Pays basque d'origine.



C'est à partir de là que Vicente est rattrapé par son passé, que l'on apprend au fil des séquences. Il y a bien longtemps, il a plaqué sa femme et sa fille pour filer aux Canaries, certes pour vivre sa sexualité librement mais aussi pour éviter de faire son coming-out : il considère que le fait qu'il soit homosexuel ne regarde que lui.

Homo dans un Ehpad, mais comment faire ?

Mais voilà, comment faire alors qu'il apprend à remarcher et reparler dans cet établissement pour personnes âgées peuplé de vieillards peu enclins à ce genre de révélations ? À l'image de son voisin de chambre, pimpant octogénaire aux idées conservatrices bien tranchées.

Idem, comment renouer avec sa fille, qui lui rend visite régulièrement, alors que, même à elle, il n'a jamais avoué les vraies raisons de son départ soudain ? Toute l'évolution de ce coming-out aussi tardif qu'incertain se trouve au cœur du film, lequel aborde un sujet rarement évoqué au cinéma : le vieillissement, parfois cruel, des homosexuels esseulés, coupés de toutes attaches et ressources à cause d'une forme de honte - surtout dans des environnements comme le Pays basque traditionnel, où l'homosexualité n'a guère la cote.

À lire aussi « The Giacomo » : Xavier Lacaille, phénoménal en influenceur mégalomanie

Formidablement mis en scène par deux cinéastes basques, souvent très drôle, tout aussi émouvant voire bouleversant, « Maspalomas » a raflé de nombreux prix dans des festivals du monde entier, et valu à son interprète, José Ramon Soroiz, le Goya (équivalent du César) du meilleur acteur en février dernier. On comprend pourquoi : le comédien, sans cesse sur le fil entre joie et désespoir du début à la fin du récit, livre une prestation exceptionnelle, d'autant qu'il parvient à rendre son personnage extrêmement attachant.

Il est bien accompagné : Nagora Aramburu, immense comédienne caméléon - Basque elle aussi - [vue récemment dans « Los Domingos »](#) et la série « Querer », signés d'une autre locale, Alauda Ruiz de Azua, s'illustre une fois de plus dans le rôle de la fille de Vicente. Les dialogues de ces deux-là, tout en douleurs et carences rentrées, fendent le cœur et participent à la grande émotion que procure cette merveille...

La note de la rédaction : ★ ★ ★ ★ ★ 4/5

« Maspalomas », drame espagnol de Aitor Arregi et José Mari Goenaga (2026), avec José Ramon Soroiz, Nagora Aramburu... 1 h 55.

La poursuite impitoyable ou David contre Goliath à Tollywood

CINÉMA Où l'on découvre l'œuvre essoufflante et hilarante de S. S. Rajamouli, héraut du cinéma télougou, qui brosse ici une farce virevoltante entre une mouche et un macho grotesque.

Eega, la mouche vengeresse, de S. S. Rajamouli, Inde, 2012, 2h14

Grâce à l'irruption tonitruante de S. S. Rajamouli, on va commencer à comprendre que le cinéma commercial indien ne se résume pas à Bollywood (Mumbai). En effet, ce réalisateur de 52 ans est le fer de lance d'un autre pôle surnommé Tollywood, situé au sud-est de Mumbai, à Hyderabad. Si les films de Rajamouli, tournés en langue télougou, battent tous les records au box-office national et si ses recettes sont assez proches de celles de ses concurrents de l'ouest, il parvient à mettre dans sa poche le public et la critique – en dépit de, ou plutôt grâce à, ses gros sabots. *Eega, la mouche vengeresse* (2012) est son premier opus à sortir en salle en France (1), concomitamment à son édition en DVD. Mais en fait, *Eega* n'est qu'un hors-d'œuvre de 2h14, préludant à la sortie du dernier gros morceau du cinéaste, une fresque épique (et anticoloniale) de trois heures, *RRR*, le 29 juillet.

Sur le papier, *Eega* est une farce, une pochade facétieuse, qui repose en grande partie sur une 3D encore rudimentaire. L'argument est simple : Nani, jeune homme sympathique d'extraction modeste, s'évertue à faire la cour à la jolie Bindu, qui s'obstine à le snober. Elle est sur le point de lui céder lorsque Sudeep, un businessman macho sans scrupule auquel elle résiste également, assassine Nani par pure jalousie. Réincarné en mouche, celui-ci va se venger, d'où le titre. Ou comment on peut reprendre l'idée de la *Mouche noire* (1958), popularisée par son

remake de 1986 signé Cronenberg, pour en faire l'argument d'un film de vengeance désopilant, avec une grande liberté formelle et narrative.

UNE CANDEUR À TOUTE ÉPREUVE

Comme le disait Hitchcock : « meilleur est le méchant, meilleur est le film ». Et sur ce plan, on ne fait pas mieux que Sudeep, brute au machisme outré et à la suffisance grotesque, que va pourfendre la vaillante et ingénieuse mouche. Tout repose sur l'ingéniosité de la stratégie fatale échafaudée par le diptère enragé pour laminer Sudeep. Voir, par exemple, la fabrication d'une arme à partir d'un petit canon décoratif posé sur un meuble. Il y a du Tex Avery ou du Chuck Jones (celui de *Bip Bip et le Coyote*) dans cet enchaînement de catastrophes et de poursuites, qui repose sur la grande fluidité des prises de vues – avec en sus un quota restreint de séquences musicales. Bref, du dessin animé en images réelles (en partie), mais également, en filigrane, un talent épique, bigger than life, où Rajamouli rejoint par certains côtés les œuvres spectaculaires d'Eisenstein ou de Cecil B. De Mille.

On pourra le constater avec son autre revenge movie, *RRR*, aux accents historiques. Ce style monumental et outré s'appuie certes sur toutes les possibilités techniques du médium, mais il conserve en même temps une

candeur à toute épreuve. Autrement dit une fraîcheur qui s'est évaporée depuis longtemps des fastidieux blockbusters usinés à Tinseltown, alias Hollywood. ■

VINCENT OSTRIA

Tout repose sur l'ingéniosité de la stratégie fatale échafaudée par le diptère enragé pour laminer Sudeep.

(1) En salles seulement à partir du 28 juin lors de séances exceptionnelles. Mini-rétrospective de 5 films de Rajamouli à la Cinémathèque française, du 26 au 28 juin.

Retour d'un septuagénaire dans le placard

CINÉMA Ce drame intime décrit l'arrivée d'un vieil homme gay dans une maison de retraite où il doit cacher son homosexualité.

Maspalomas, d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga, Espagne, 1h55

On saluera le contre-pied de *Maspalomas* aux récits d'auto-acceptation souvent mis en avant dans les fictions LGBT+ contemporaines occidentales. L'acteur José Ramon Soroiz, justement couronné aux Goya 2026 pour ce film, imprime très joliment le souci qui traverse Vicente, un septuagénaire gay dont la vie hétéronormative dans les Canaries est interrompue par un AVC survenu, symboliquement, en pleins ébats lors d'une fête sexuelle.

Des journées ensoleillées et dénudées de la localité de Maspalomas à celles, monotones et répétitives, de la maison de retraite du Pays basque dans laquelle sa fille le rapatrie, *Maspalomas* opère un choc au gré duquel le retraité retourne dans le placard et réapprend à négocier son identité sexuelle dans un environnement qui ne lui est pas acquis. D'un côté, un infirmier gay dont Vicente découvre le goût pour les hommes âgés via une appli de rencontres, et vis-à-vis duquel il s'en tient à chatouiller le fantasme. De l'autre, un voisin de chambre tenant d'une masculinité traditionnelle, bien de droite, mais avec lequel le protagoniste développe une intimité ambivalente, parce que reposant sur le secret de l'homosexualité de l'un.

L'ILLUSION PERDUE D'UNE COMMUNAUTÉ

Parlé en castillan et en basque, tirant parfois de grosses ficelles, le film pourrait se laisser lire comme un récit d'assagissement : sa veine mélodramatique prête parfois le flanc à une lecture qui ferait de Vicente le repent d'une vie inscrite dans la socialité gay, avec son lot de sodomies dans les darkrooms. On peut aussi y voir, à travers le contexte de l'Espagne actuelle (redoublé en arrière-plan par les écrans de télé décrivant l'arrivée du coronavirus), l'illusion perdue d'une communauté guère à l'abri des vents réactionnaires, et la stratégie déployée en conséquence.

Dès les premiers jours de Vicente dans la maison de retraite, l'arrivée d'une aide-soignante dans la chambre suffit à poser ce retour du conservatisme d'extrême droite dans les conversations du quotidien. Entre une Grande Canarie représentée comme une oasis de liberté et un continent hanté par l'idéologie fasciste, c'est l'inquiétude ontologique de l'homosexuel qui est ici regardée. Et le film dessine à l'intérieur de cet état de fait un itinéraire infime, mais courageux : celui d'un homme amené à prendre acte, une seconde fois, tard dans sa vie, de sa propre intimité. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN



| PHOTO : EPICENTRE FILMS

Maspalomas

★★★★★

Pour sa subtilité. Un jour, Vicente a décidé de tout plaquer – femme, fille – pour assumer son homosexualité au grand jour et la vivre à Maspalomas – petite ville des Canaries connue comme un lieu de drague LGBT – avec son compagnon. Mais cette vie d'épicurien assumé va brutalement prendre fin à cause d'un AVC, pendant une partie fine à trois. Vicente perd alors son autonomie et devient dépendant de sa fille qui le place dans une maison de repos. José Mari Goenaga et Aitor Arregi (« Marco, l'énigme d'une vie ») jouent à merveille des montagnes russes émotionnelles pour raconter les dommages collatéraux des tabous continuant à entourer l'homosexualité pour ceux qui tentent de la vivre envers et contre tout et pour leur entourage leur reprochant leur égoïsme. Et le duo de réalisateurs filme aussi bien les âmes meurtries que les corps qui exultent. Un grand numéro d'équilibristes, profondément bouleversant. **1 h 55.** Thierry Chèze

Hebdomadaire

Télérama

Le Nouvel Obs

Le Canard Enchaîné

La Tribune du Dimanche

Le Petit Bulletin Lyon

Maspalomas

Aitor Arregi, José Mari Goenaga

Arraché par un AVC à sa « gay retraite » aux Canaries, un septuagénaire espagnol repense à la dictature, à l'homophobie d'État, à la honte. Puissant.



La station balnéaire de l'île espagnole de Grande Canarie qui donne son titre au film, le héros septuagénaire doit la quitter assez vite. Vicente (José Ramón Soroiz, sacré meilleur acteur aux derniers Goyas pour ce rôle) est victime d'un AVC alors qu'il s'amuse sur un lieu de plaisir gay. Le voilà transféré dans le Pays basque pour une longue rééducation aux résultats incertains, et admis dans une maison de repos médicalisée. Changement radical de décor, de vie, et même d'identité : Vicente, méconnaissable, ne sait plus vraiment qui il est parmi tous ces gens âgés, comme revenus de son passé, et oubliés pendant sa retraite joyeuse à Maspalomas.

Avec ce protagoniste né dans l'Espagne des années 1940, ayant connu la dictature militaire, la dépénalisation de l'homosexualité (en 1978), mais aussi la honte persistante, intériorisée, et le non-dit, puis une sorte de parenthèse tardive enchantée, comme coupée du monde, les auteurs-réalisateurs de *Marco, l'énigme d'une vie* (2025) réussissent, d'abord, un portrait générationnel rare, sinon inédit. Vicente a vécu un mariage hétérosexuel malheureux. Il a une fille qu'il dragénaire qui réapparaît pour prendre soin de lui, non sans questions sur leur passé, plein de blancs et de souvenirs amers.

Ce condensé d'une traversée historique, depuis l'homophobie d'État jusqu'à une relative tolérance, inégalement répartie sur le territoire espagnol, pourrait suffire. Or le film devient, aussi, une odyssée existentielle singulière qui gagne en nuances et en

ampleur à chaque étape. La résidence où Vicente est retenu pour une durée indéterminée évoque pour lui une prison, où il n'ose pas se raconter tel qu'il est, mais devient le lieu d'une camaraderie inattendue, comme une embellie. Son compagnon de chambre est en effet un mâle alpha à qui la vieillesse a retiré toute arrogance, au profit d'une sympathie et d'une générosité constantes. Ailleurs, dans l'établissement, la manifestation de sentiments amoureux, voire de désirs physiques, entre une dame et un monsieur embarrasse le personnel et renvoie Vicente à ses propres tourments, lui qui avait fini par oser donner, à son âge avancé, une place au sexe décomplexé dans sa vie.

L'épilogue du film, qui fait intervenir la crise sanitaire de 2020, est un petit chef-d'œuvre en soi. D'un côté, la santé du patient s'améliore, lui insufflant le rêve d'un retour à Maspalomas. De l'autre côté, la perspective du confinement fait revenir les spectres de l'isolement et de l'enfermement, comme au temps de la dictature, comme avec les suites de l'accident vasculaire cérébral : la vie ne semble jamais vouloir (re)commencer, même quand elle s'achemine doucement vers sa fin. C'est pourquoi les dernières scènes sont si puissantes, qui à la fois confrontent le personnage à la cruelle ironie de son sort et lui offrent de la dépasser. ▶ *Louis Guichard*
| Espagne (1h55) | Scénario : A. Arregi, J.M. Goenaga. Avec José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga.

Une odyssée existentielle singulière, portée par José Ramón Soroiz (à gauche), sacré meilleur acteur aux derniers Goyas pour ce rôle.



Cinéma • Critiques de films

« Maspalomas » : le doux drame d'un papy gay envoyé à l'Ehpad et qui finit par retourner dans le placard

Critique Drame par Aitor Arregi et José Mari Goenaga, avec José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga (Espagne, 1h55). En salle le 24 juin ★★★★★

Par Nicolas Schaller

Publié le 23 juin 2026 à 18h40

Lecture : 1 min.



Offre spéciale :

Abonnez-vous à partir de 1€ par semaine

S'abonner

Pour aller plus loin

Dossier « Maspalomas », « Seuls les rebelles », « Les caprices de l'enfant roi »... Les films à voir (ou pas) cette semaine

Le soleil donne, les corps exultent et les dunes abritent des rencontres de fortune. A Maspalomas, station balnéaire des Canaries et repaire de la communauté homosexuelle, Vicente trimballe son débardeur informe et sa petite bedaine parmi les éphèbes à l'affût de plaisirs contre lesquels ses 76 ans ne l'ont guère vacciné. Après « l'Inconnu du lac », le papy de la plage. Pas pour longtemps : lors d'un plan à trois dans une backroom, Vicente fait un AVC ! Fini la gaudriole, aller simple pour l'Ehpad où notre gay retraité, hémiplégique, se referme comme une huître. Pire – est-ce le fait de voir son corps dépérir, de renouer avec sa fille, qui le cache à sa famille, ou de partager sa chambre avec un joyeux macho réac ? –, il tait même son penchant pour les hommes. Lui qui a mis cinquante ans à sortir du placard, où la société franquiste le contraignait à se morfondre, voici qu'il y retourne de son plein gré.

A lire aussi

Entretien Pedro Almodóvar : « La société espagnole a une dette envers les disparus du franquisme et leurs proches »

Abonné

Annuler

corealisateur avec Aitor Arregi (« Marco, l'enigme d'une vie », « Une vie secrete »), qui a eu l'idée du film en lisant plusieurs articles sur ce phénomène. D'où ce drame accueillant, doux et osé, sur les prisons qu'on se crée et celles qu'on nous impose, qui commence grivois comme du Alain Guiraudie pour basculer dans du simili Almodóvar hospitalier, plein d'amertume et de tendresse. Au centre, l'épatant José Ramón Soroiz, sorte de Victor Lanoux basque, hétéro populaire pour ses rôles à la télé, dont l'interprétation, récompensée par un Goya (césar espagnol), fait passer les petites facilités du scénario. De l'horizon infini des plages naturistes aux murs d'un hospice, entre petites morts et fin de vit (sic), c'est à une renaissance en pente inversée que nous convie « Maspalomas ». Ou comment affirmer une identité sexuelle à un âge où les bons coups, souvent, ne sont plus qu'un vieux rêve qui bouge.

EPICENTRE FILMS

MASPALOMAS de Aitor Arregi et José Mari Goenaga - Bande-annonce officielle VOSTFR

Epicentre Films



Regarder sur

Par Nicolas Schaller

Cinéma

« Les personnes LGBTQIA+ placées en maison de retraite retournent souvent dans le placard »

Entretien Les Espagnols José Mari Goenaga et Aitor Arregi réalisent « Maspalomas », un film sur la réaffirmation de l'homosexualité de seniors en maison de retraite, à l'âge où la solitude et les règlements de compte familiaux lui font méchamment concurrence.

Propos recueillis par Nicolas Schaller

Publié le 24 juin 2026 à 7h30 | Lecture : 8 min. [Abonné](#)



[Lire le magazine](#)



[Mon compte](#)



[Offrir u](#)



José Ramón Soroiz (Vicente) et Kandido Uranga (Xanti) dans « Maspalomas », en salle le 24 juin

2026. EPICENTRE FILMS



Offrir cet article



Commenter

Publicité

Un papy bedonnant en débardeur et slip de quête de lubriques aventures. Il se prénomme ses points retraite sous le soleil de Maspaloma jusqu'à ce qu'un AVC en plein plan à trois l'Ehpad. La débandade ! Pire, Vicente, hémiparalysé. Post coïtum animal triste. Rassurez-vous, les réalisateurs Goenaga et Aitor Arregi ont trop bon cœur et ne se résignent pas sitôt ; c'est une renaissance qu'ils filment, ils réapproprient leur homosexualité, alors qu'ils ont été contraints de « retourner dans le placard ». Beau film, « Maspalomas », dans l'esprit, emprunte à « l'Inconnu du lac » d'Alain Guiraudie autant qu'à Almodóvar.

Le duo de réalisateurs, déjà connu pour « Marco, l'énigme d'une vie » et « Une vie secrète », détaille au « Nouvel Obs » les racines de ce nouveau film en langue basque, nommé dans neuf catégories aux Goya (les césars espagnols) et récompensé dans celle du meilleur acteur.

Publicité

L'idée de votre film vient-elle précisément du lieu, Maspalomas, cette station balnéaire des Canaries et repaire de la communauté gay ?

José Mari Goenaga En partie, oui. Je me suis rendu pour la première fois en vacances à Maspalomas en 2016 et le microcosme que j'y ai découvert m'a fasciné. En émanait une atmosphère de grande liberté partagée aussi par des personnes âgées. C'est ce qui m'a le plus frappé : ces corps nus sur la plage, cette envie de faire l'amour et la fête dans les bars, contexte où, d'ordinaire, on ne croise pas de seniors. Un décor qui me semblait pertinent pour un film mais je n'avais pas encore d'idée de sujet. A la même époque, j'ai lu un article sur des personnes LGBTQIA + qui, une fois placées en maisons de retraite, retournaient souvent dans le placard car confrontées à des situations qui leur rappelaient leur scolarité, lorsqu'elles étaient harcelées par leurs camarades.

Je trouvais ce conflit intérieur très intéressant. Peut-être aussi parce que j'ai moi-même fait mon coming out tardivement – à 30 ans et non pas à 50 ans comme Vicente. L'idée de finir mes jours en « retournant dans le placard » m'était très difficile à envisager. Mais je ne suis pas de la même génération que Vicente qui a connu bien plus de difficultés liées à son

homosexualité. Il s'agissait donc de combiner le contexte de Maspalomas et celui de l'hospice ; c'est leur contraste qui a donné vie à l'histoire de Vicente.

Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e). Compte-tenu du refus du dépôt de cookies que vous avez exprimé, afin de respecter votre choix, nous avons bloqué la lecture de cette vidéo. Si vous souhaitez continuer et lire la vidéo, vous devez nous donner votre accord en cliquant sur le bouton ci-dessous.

[Lire la vidéo](#)

On ne croise donc pas de femmes à Maspalomas ?

J. M. Goenaga C'est une destination touristique très fréquentée de manière générale mais, pour ce qui est des enclaves homosexuelles, ce

sont les hommes qui s'y réunissent. Et quelques échangistes.

Cette idée de retour abrupt dans le placard s'incarne dans la construction du film : après l'hédonisme ensoleillé des vingt premières minutes, proche de celui de « l'Inconnu du lac » d'Alain Guiraudie, vous abandonnez soudain Vicente handicapé dans un Ehpad, dans le déni de son homosexualité. Que cela raconte-t-il de la société espagnole ?

Aitor Arregi « Maspalomas » se déroule en 2019 et Vicente a 75 ans, ce qui suppose qu'il est né en 1944. Il a donc construit son identité sexuelle en pleine dictature franquiste, ultra-catholique, particulièrement répressive envers les membres de la communauté LGBTQIA+, entre autres. Si cet arrière-plan n'est pas explicité dans le film, il a conditionné le personnage. Or des Vicente, il y en a plein en Espagne mais aussi en France, en Angleterre, en Allemagne. Tous partagent des bagages particulièrement lourds qui ne sont pas forcément liés à un contexte dictatorial. La dépénalisation de l'homosexualité dans ces pays soi-disant libres et démocratiques ne s'est pas faite il y a un siècle. En France, par exemple, elle ne date que de 1982, ce qui est très récent.

Dans le film, Xanti, le camarade de chambrée de Vicente, est quelqu'un de très conservateur, qui a de l'humour et tendance à provoquer. Des Xanti, il y en a partout aussi. On voulait que ces deux personnages aux antipodes se rapprochent à leur façon et confèrent au film une universalité. Si on a voulu donner une empreinte politique, c'est celle d'interpeller sur la facilité avec laquelle on peut revenir en arrière sur des droits sociaux acquis qui ne le sont pas *ad vitam aeternam* ; on l'observe partout. Au-delà de ça, on voulait aborder le fait de se mentir à soi-même, de s'enfermer dans une prison, liée ou non à l'identité de genre et sexuelle.

A lire aussi



Entretien « La répression de l'homosexualité n'a pas visé des individus isolés, mais un groupe social minorisé »

Abonné

J. M. Goenaga Si l'on espère notre film universel, nous nous sommes quand même basés sur des constats propres à notre pays. Quand Xanti fait une blagounette sur l'extrême droite à l'aide-soignante, notre intention était de laisser un flou : ironise-t-il ou prend-il position ? Xanti incarne une typologie de personnes assez récente et répandue en Espagne. Des réactionnaires très portés à droite qui ont fait leur coming out ces dix dernières années. Après la transition démocratique post-franquisme il y a cinquante ans, plus personne ne parlait d'extrême droite. Avoir des idées proches du franquisme a même longtemps été vu comme quelque chose de honteux. Néanmoins, ces idées ont perduré en douce au sein du PP [*Partido Popular, la droite espagnole qui s'est récemment rapprochée ouvertement de l'extrême droite, NDLR*]. Jusqu'à la résurgence d'une extrême droite qui se revendique comme telle, en 2013, avec l'émergence du parti Vox, équivalent du RN.

La fin d'ETA [*mouvement nationaliste basque*] et de sa branche armée en 2011 a, je pense, joué un rôle dans cette résurgence des idées d'extrême droite. Auparavant, cette menace latente, permanente, du terrorisme contraignait les gens à rester discrets et à ne pas faire l'étalage de leurs opinions politiques, en particulier nationalistes et radicales. Depuis, les discours se sont libérés. Quand ETA a déposé les armes et qu'un dialogue s'est ouvert avec les tenants de leur position séparatiste, cela a créé énormément de colère chez les conservateurs proches de l'extrême droite. D'autres partis ont émergé à ce moment-là et d'un bipartisme droite-gauche, on est arrivé à un multipartisme avec Podemos, antisystème d'extrême gauche, Ciudadanos à droite et Vox, qui tient le même discours antisystème que Podemos mais versant extrême droite.

A lire aussi

Entretien Pedro Almodóvar : « La société espagnole a une dette envers les disparus du franquisme et leurs proches »

Abonné

A. Arregi Il faut avoir en tête que la transition démocratique après le régime franquiste ne s'est pas faite sainement. Il aurait dû y avoir des procès, un examen de conscience. D'où l'espèce espèce de boue, de fange d'idées qui ont stagné et sont ressorties depuis. Pas mal de gens du PP, qui ont créé Vox, ont grandi dans des familles où on leur disait à quel point on vivait bien à l'époque de Franco. Ajoutez-y l'effet de la forte vague migratoire en Méditerranée...

Dans l'Europe actuelle, l'Espagne reste néanmoins un bastion démocratique et le gouvernement de Pedro Sánchez, un précieux opposant aux dérives autocratiques... Revenons-en au film : il est en basque, un choix pas innocent ?

J. M. Goenaga Les trois précédents films que l'on a réalisés étaient en espagnol – « Une vie secrète » [2019], qui se passe en Andalousie, « Marco, l'énigme d'une vie » [2024], qui était en espagnol et en catalan, et notre série « Cristóbal Balenciaga » sur le couturier, où il y avait aussi du français et un peu de basque. On avait envie de revenir à notre langue, notre territoire et de diriger des acteurs de chez nous. Cela appuyait en plus le contraste avec le début à Maspalomas, dans les îles Canaries. On aurait pu avoir peur que cela freine les spectateurs mais cela ne semble pas avoir été le cas.

Et ce n'est pas handicapant pour trouver les financements ?

J. M. Goenaga C'est plutôt l'inverse, un atout : il y a des aides et des subventions pour favoriser les productions locales en langues

minoritaires. Le film a été assez facile à financer.

Pourquoi le choix de situer l'action du film durant le confinement ?

J. M. Goenaga J'ai terminé la première mouture du scénario durant la crise du Covid et le premier confinement, au moment où notre film « Une vie secrète » échouait sur les plateformes faute de pouvoir sortir en salles. Or « Une vie secrète », chronique historique sur des Espagnols qui ont vécu cachés plus de trente ans de peur de représailles après la guerre civile, était une parabole sur la peur de se montrer, de dire qui l'on est, et sur la crainte du changement. Plein de gens qui ont vu « Une vie secrète » pendant le confinement ont fait le lien entre leur isolement et celui des personnages. On retrouve ces thématiques, dans un tout autre contexte, dans « Maspalomas ». Où Nerea, la fille de Vicente, ment, ne dit pas à son fils que Vicente est vivant et s'enferme, elle aussi, dans une autre réalité. Pareil pour Xanti, dont on ne sait ce qu'il pense réellement derrière ses blagues. Les personnages de « Maspalomas » sont comme des bulles isolées, chacun confiné dans son placard. Et si nous, spectateurs, avons accès au placard de Vicente, quid du nôtre ?

A lire aussi

Analyse Dans la famille LGBTQIA+... Pourquoi le « Q » de « queer » cache une notion plus complexe qu'il n'y paraît

Abonné

D'où vient José Ramón Soroiz, le formidable interprète de Vicente ?

J. M. Goenaga On avait déjà travaillé avec lui sur « Loreak » [2014] où il avait un petit rôle, on l'aime beaucoup. José est très connu Pays basque depuis les années 1990-2000 pour ses rôles à la télé, où il joue aujourd'hui les personnages de gentils papys. Pour « Maspalomas », on lui

a d'abord parlé du projet sans lui donner trop de détails, le sachant très timide et anxieux. Puis on lui a envoyé le scénario – qu'il a adoré – mais il s'est inquiété des scènes de sexe : « *Ont-elles besoin d'être si crues ? Et au lieu de sept, on ne pourrait pas en faire que trois ?* » On lui a expliqué que la dimension explicite était importante, en contraste avec le quotidien de Vicente dans la maison de retraite, pour qu'on comprenne ce qu'il abandonne. Mais on lui a promis qu'on allait en discuter et préparer ces scènes ensemble.

Sur le tournage, il y avait deux coordinatrices d'intimité qui ont beaucoup aidé pour la chorégraphie des scènes mais aussi comme intermédiaires entre les acteurs et nous. Étonnamment, tout s'est fait de manière très fluide. La femme de José avait tenté de le dissuader d'y aller – « *T'es à la retraite, qu'as-tu encore à prouver ?* » – alors que ses amis du milieu lui disaient qu'« *une opportunité pareille, tu n'en auras pas d'autres* ». Il n'a pas voulu participer à la campagne de promotion du film, il paniquait... Et il a reçu plein de prix, dont le Goya du meilleur acteur et la Coquille d'argent au Festival de Saint-Sébastien.

Lors du dernier Festival de Cannes, les Javis – soit Javier Ambrossi et Javier Calvo – ont fait sensation avec « la Bola Negra ». Voilà un autre duo de réalisateurs espagnols. Serait-ce une nouvelle tendance ? Et comment vous répartissez-vous le travail ?

A. Arregi On se connaît avec les Javis, mais on ne peut pas dire que nous appartenons à une mouvance.

J. M. Goenaga Cela fait vingt-six ans que l'on travaille ensemble, mais pas juste nous deux : nous sommes un trio de réalisateurs, avec Jon Garaño, associés à un producteur, Fernando Larrondo, au sein de la même société [Moriarti]. Et on fonctionne en rotation : quand deux coréalisent, l'autre écrit le projet d'après et on alterne. « Marco, l'énigme d'une vie » a été réalisé par Aitor et Jon, « Loreak », par Jon et moi, « Une vie secrète », par nous trois... On travaille ainsi depuis nos études de cinéma où on se

demandait nos avis sur nos courts-métrages. Cet esprit collaboratif est constitutif de notre relation et bénéfique pour le film : on s'engueule beaucoup mais on se réunit autour de nos points d'accord.

A. Arregi Un point important : nous sommes basques et, au Pays basque, est ancrée une culture de la coopérative, du travail commun entre associés mis sur un pied d'égalité. J'aime à croire que cet esprit nourrit notre approche.

► **« Maspalomas »**, de José Mari Goenaga et Aitor Arregi, avec José Ramón Soroiz, en salle le 24 juin.

Propos recueillis par **Nicolas Schaller**



Dans la rubrique **Cinéma**

Vidéo Alex Ramirès est « Jim Queen » :
« La communauté LGBT n'avance pas
avec un parti comme le Rassemblement
national »

Les frères Coen recevront le 18^e prix Lumière à Lyon

La belle histoire de « Jim Queen », la
comédie qui rit de la communauté gay
tout en dénonçant l'homophobie

Abonné

Entretien Lætitia Masson et Elodie
Bouchez nous parlent d'« Ulysse », de
cinéma, de maternité et de destin

Abonné

Hakim Jemili et Benjamin Tranié dans
« Une famille de bâtards » : « Les PMU,
ce sont mes plus belles inspirations »

Entretien Steven Soderbergh : « Chacun de mes films doit détruire celui d'avant »

Abonné

Sujets associés à l'article

- Société >
- Culture >
- LGBT+ >

Cours de langue

Service
partenaire

Cours d'espagnol

Cours de français

Cours d'italien

Cours d'anglais

Les univers

[EcoloObs](#)

[BibliObs](#)

[Rue89](#)

[TéléObs](#)

[Tendances](#)

[Culture](#)

[Nouvelle ère](#)

[Les événements
du Nouvel Obs](#)

Dans l'actu

[Canicule](#)

[Coupe du Monde
2026](#)

[Donald Trump](#)

Accès rapide

[Programme TV
gratuit et complet](#)

[La conjugaison](#)

[Fonds pour
l'indépendance de
la presse](#)

Les services

[Le magazine
numérique](#)

[S'abonner / se
désabonner](#)

[Avant-premières
et jeux concours](#)

[Les newsletters](#)

[Les mots croisés](#)

[La boutique](#)

[Les archives](#)

[Le plan du site](#)

[Bilan retraite](#)

Les sites du groupe

[Le Monde](#)

[Télérama](#)

[Courrier
international](#)

[Le HuffPost](#)

[La Vie](#)

[Le Monde
diplomatique](#)

Le magazine

[L'application
du Nouvel Obs](#)

15 Mentions légales | CGV | Copyright | Publicité | Politique de confidentialité | Gestion des cookies | Aide / Con

© Le Nouvel Obs -
2026

Les marques ou contenus du site [nouvelobs.com](#) sont soumis à la protection de la propriété intellectuelle.

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

Blue Heron

Sasha se remémore ses 8 ans, entourée de ses deux inséparables frangins et de leur aîné, Jeremy, mutique, au comportement imprévisible et souvent inquiétant – il se balade sur un toit ou au bord d'une falaise, passe des heures avec une balle ou à tracer les plans d'une ville. Aucun des efforts de ses parents ne le sort de son enfermement, au point que ceux-ci, exténués, s'avouent sans espoir.

Edik Beddoes (Jeremy) manifeste une extraordinaire présence-absence. A travers lui, la réalisatrice canadienne Sophy Romvari revisite son enfance, cannibalisée par ce mystère : comment vivre jour après jour aux côtés d'un parfait inconnu ? – **J.-F. J.**

Maspalomas

Sur la plage nudiste gay des Canaries ainsi nommée, un septuagénaire basque,

qui a tout plaqué pour vivre sa sexualité au grand air, se console d'un chagrin d'amour... En pleine action dans une *backroom*, il est terrassé par un AVC. Rapatrié à Saint-Sébastien, il est placé par sa fille dans une maison de retraite où il se voit contraint de refouler son orientation sexuelle...

Bâti sur le contraste des lieux, des lumières et des modes de vie, ce long-métrage du tandem José Mari Goenaga et Aitor Arregi s'attaque au tabou pesant sur la sexualité du troisième âge. Dans le rôle du pépé moustachu qui s'éclate, l'acteur basque José Ramón Soroiz est bluffant – il a été primé au Festival international de Saint-Sébastien comme aux Goyas. Ce film bienveillant est pourtant moins fort que les précédents des mêmes auteurs, notamment « Une vie secrète » (2019). – **D. F.**

Noise

Le bruit des voisins du dessus peut mener à la folie ou au meurtre... Le Coréen Kim



La Tribune Dimanche

Culture & Tendance

Cinéma & Écrans

« Seuls les rebelles », « Maspalomas », « La Bataille de Gaulle – J'écris ton nom »... Notre sélection de films à voir cette semaine

Aurélien Cabrol et Charlotte Langrand

Publié le 23 juin 2026 à 17:00



Découvrez nos recommandations cinéma pour la semaine du 22 juin 2026.

LTD/Épicentre Films/Malgosia Abramowska/jhr films



SEULS LES REBELLES Bande Annonce (2026) Hiam Abbass

Allociné | Bandes Annonces



Regarder sur

***Seuls les rebelles* de Danielle Arbid, avec Hiam Abbass, Amine Benrachid, Shaden Fakih. 1 h 38. Sortie le mercredi 24 juin.**

Retour en arrière (3,5 /5)

Maspalomas, c'est là que vit depuis 25 ans Vicente, protagoniste du film de José Mari Goenaga et Aitor Arregi, dans cette station balnéaire des Canaries qui lui donne son titre. Ce retraité homosexuel y coule des jours paisibles et heureux jusqu'au moment où, victime d'une crise, il est contraint par sa fille de revenir au **Pays basque** dans une maison de repos.

Loin de sa vie sans entraves, il redécouvre l'hypocrisie sociale et la dissimulation forcée. Fantômes du franquisme, homophobie parfois latente, parfois intériorisée, virilisme et difficultés de communication intrafamiliales, le film décrit avec habileté, et malgré un certain académisme, les différentes failles auxquelles se trouve confronté le vieil homme. Jose Ramón Soroiz incarne avec justesse une drôle d'éducation sentimentale à rebours, un ultime parcours en forme de bilan qui interroge la masculinité et le vieillissement.

NEWSLETTER

La Tribune Dimanche

Chaque dimanche, l'essentiel de l'actualité économique, politique et sociétale.

S'inscrire



MASPALOMAS

BTEAM Pictures



Regarder sur

***Maspalomas* d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga, avec José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga, Kepa Errasti. 1 h 55. Sortie le mercredi 24 juin.**

Maspalomas, joyeuse retraite

par Vincent Nicolet et Jean-François Dickeli

Publié Jeudi 18 juin 2026

Dunes / Une célébration de la liberté sexuelle sous toutes ses formes dans un film étonnamment lumineux. En salle le 24 juin 2026.



Photo : MASPALOMAS © Epicentre Films

Vicente, heureux septuagénaire, coule des jours heureux sous le soleil des Canaries. Lorsqu'un accident l'envoie en maison de repos, il ne pense qu'à une chose : retrouver sa liberté. En rivant leur caméra à leur attachant protagoniste, le duo Goenaga/Arregi évite les écueils complaisants du film gériatrique. Entre applications de rencontre, plages ensoleillées pleines d'éphèbes et backrooms, le vieil homme assume pleinement son identité et ses désirs. À l'instar d'Alain Guiraudie, les réalisateurs mettent en lumière des corps et des sexualités que le cinéma cache trop souvent, sans fausse pudeur mais avec une tendresse louable.



Maspalomas

sortie nationale : **Mercredi 24 juin 2026**

De Aitor Arregi, José Mari Goenaga Avec José Ramón Soroiz, Nagore...

Vicente, un vieil homme ouvertement homosexuel qui, lorsqu'il est admis dans une maison de retraite, décide de cacher son orientation... [Lire +](#)

[voir la bande annonce](#)

Méta-cléfs : Maspalomas – José Mari Goenaga – Aitor Arregi – cinéma gay

Abonnez-vous à la newsletter du Petit Bulletin

Recevez toutes les infos culturelles et nos bons plans chaque mercredi

rejoignez 30 000 abonnés !

Mensuel / Bimestriel / Trimestriel

Les Inrocks
Première
Cahiers du Cinéma
Positif
Trois Couleurs
V.O.
So Film
Têtu
Fiches du Cinéma
France Forum
Strobo
Tribu Mouv

Cinéma

“Maspalomas” : du cruising à l’Ehpad, trajectoire d’un retraité malmené

par **Bruno Deruisseau**

Publié le 22 juin 2026 à 9h00

Mis à jour le 10 juin 2026 à 17h18



↑

“Maspalomas” d’Aitor Arregi et José Mari Goenaga © Epicentre Films

Un septuagénaire est contraint de quitter son éden gay suite à un AVC. Les cinéastes Aitor Arregi et José Mari Goenaga

vacancier des îles Canaries et surtout haut lieu de villégiature de la communauté gay.

Sauf que cette belle séquence d'ouverture et les quelques autres qui suivent sont une fausse piste, un paradis qui deviendra perdu lorsque Vicente est victime d'un AVC. Transféré dans le monde plus gris et *straight* de Saint-Sébastien, il est pris en charge par sa fille qu'il avait perdue de vue et s'engage dans une nouvelle vie en maison de retraite, faite d'un lent et pénible réapprentissage de l'autonomie et surtout la confrontation à ce qu'il n'avait jamais envisagé : faire son coming out.

Réalisé par le duo de cinéastes basques Aitor Arregi et José Mari Goenaga, présenté en sélection officielle au festival de Saint-Sébastien 2025, récompensé du grand prix du festival queer lyonnais Écrans mixtes et du Goya du meilleur acteur, *Maspalomas* nous rend palpable ce deuil de la vie mais aussi du film d'avant. Trop peu de films s'amuse ainsi à métamorphoser leur esthétique, leur ton et leur sujet en cours de route.

Du chaud au terne, de la liberté à la surveillance, ce grand chamboulement accouche d'une étude sensible et précise sur la dimension normative des maisons de retraite – lieux d'une uniformisation qui pousse Vicente à enterrer la partie de son identité qu'il chérissait le plus et acquise après une vie à jouer le jeu de l'hétérosexualité.

De chaque plan ou presque, José Ramón Soroiz incarne cet homme triplement pris au piège – de la maladie, de l'Ehpad et de l'hétérosexualité normative – avec une jolie poésie burlesque et une géniale expressivité qui passent beaucoup par ses yeux, ce qu'ils disent ou au contraire cherchent à cacher à tout prix. Sans vraiment devenir un roi de l'évasion, il va trouver un chemin pour exister autrement, pour rester vertical, ne pas sombrer dans la station couchée de celui qui ressasse le deuil d'un vieux rêve qui ne bouge plus. Un beau film, plus sophistiqué qu'il en a l'air, sur la résistance d'être soi.

Maspalomas d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga, avec José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu (Esp., 2025, 1 h 55). En salle le 24 juin.

[cafeyn](#)

La rédaction vous recommande



Cinéma

Livres

Abonné



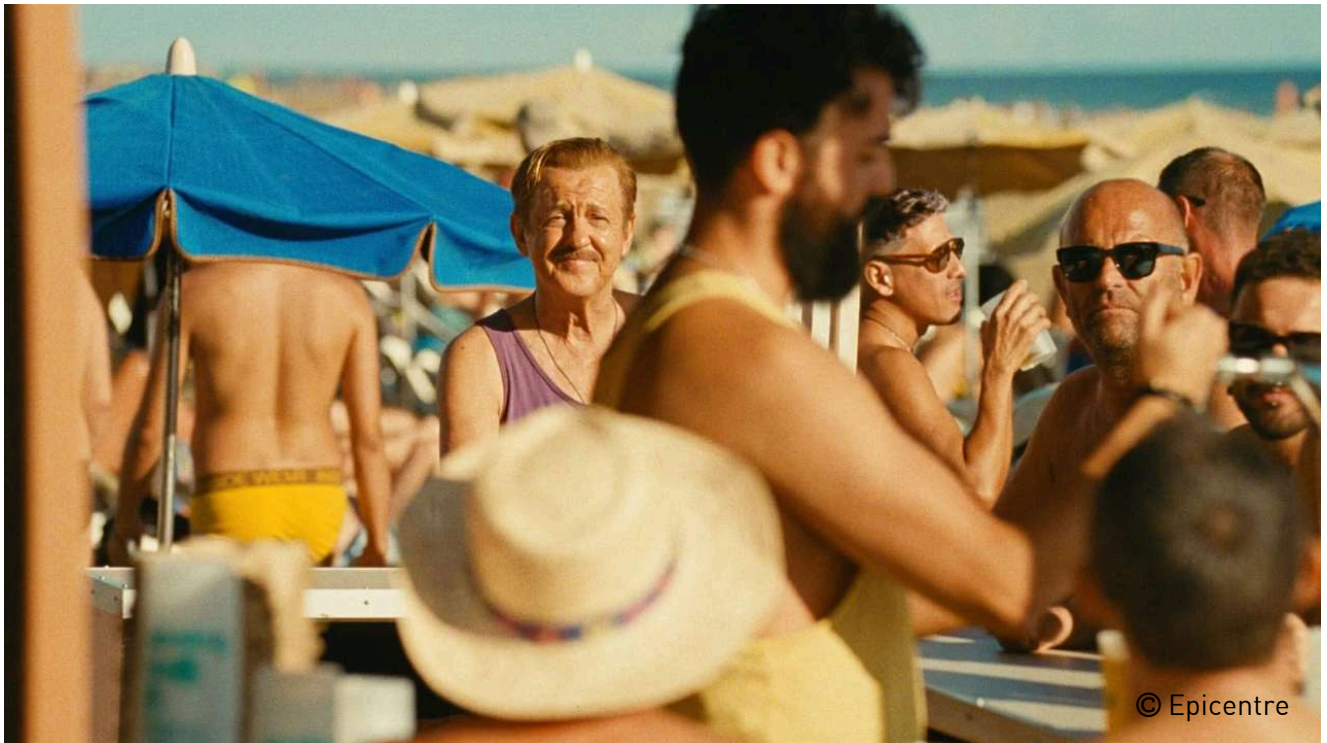
EN DIRECT

TALK TALK - LIFE'S WHAT YOU MAKE IT

PUBLICITÉ

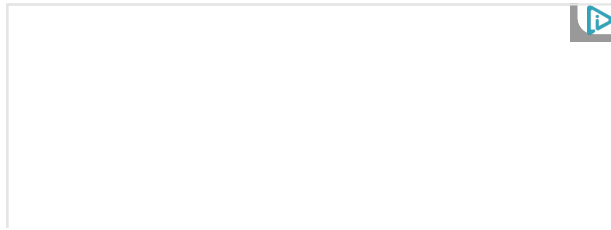
Maspalomas: Un grand mélo, aussi cru que sensible [critique]

le 22/06/2026 à 09:00 par Thierry Cheze (/redacteur/Thierry-Cheze)



Après avoir mis des années à assumer son homosexualité, un septuagénaire se retrouve contraint de renouer avec son ancienne vie suite à un AVC. Un film sur les feux mal éteints des préjugés qui entourent encore l'homosexualité

PUBLICITE



Maspamolas qui donne son titre au nouveau film de Aitor Arregi-José Mari Goenaga (*Une vie secrète*), multi-nommé aux derniers Goyas (dont il est reparti couronné du prix du meilleur acteur plus que mérité pour Jose Ramón Soroiz) est une petite ville des Canaries connue comme un lieu de drague prisé par la communauté homosexuelle. Un véritable paradis sur Terre pour Vicente, septuagénaire qui s'y est installé à la retraite pour rattraper le temps perdu. Ces longues années où ce père de famille n'avait pas pu s'assumer comme gay avant de couper les ponts avec sa famille et en particulier sa fille qu'il a dès lors cessé de voir. A 76 ans, le corps chez lui continue à exulter et rien ne semble pouvoir assombrir ce dont il n'avait sans doute même jamais osé rêver. Jusqu'au jour où brutalement, l'insouciance va prendre fin après un AVC lors... d'une partie à trois avec son compagnon et un amant de passage. Soudain, Vicente fait plus que son âge et se retrouve placé par sa fille dans une maison de repos dont il n'aura dès lors qu'une obsession : s'évader.



Débutant de manière très crue dans une ambiance à la Guiraudie de *L'Inconnu du lac*, *Maspalomas* (<https://www.premiere.fr/film/Maspalomas>) se mue alors en mélodrame intime. Le duo Arregi-Goenaga brille autant à filmer les corps qui exultent – chose rarissime sur grand écran dès qu'il s'agit de la sexualité du troisième âge – que les face à

Confidentialité

face rudes entre un père et une fille qui ne s’est jamais remise de son abandon du foyer. Et il parvient à faire résonner la violence ressentie par cet homme à se retrouver de nouveau enfermé dans un placard dont il s’était libéré et celle vécue par sa fille qui lui reproche un égoïsme dévastateur. Un film aussi cru que délicat qui, tout comme le récent *Jim Queen*, raconte les feux encore mal éteints des préjugés et tabous qui continuent à entourer l’homosexualité

De José Mari Goenaga et Aitor Arregi. Avec José Ramon Sorolz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga... Durée: 1h55. Sortie le 24 juin 2026



MASPALOMAS de Aitor Arregi et José Mari Goenaga - Band
Epicentre Films



Regarder sur

Tags : Cahier critique (/Free-Tags/Cahier-critique), Guide des sorties (/Free-Tags/Guide-des-sorties)

COMMENTAIRES



Maspalomas
(/film/Maspalomas)

P

Aitor Arregi (/Star/Aitor-Arregi)

P

José Mari Goenaga
(/Star/Jose-Mari-

Jos
(/Si

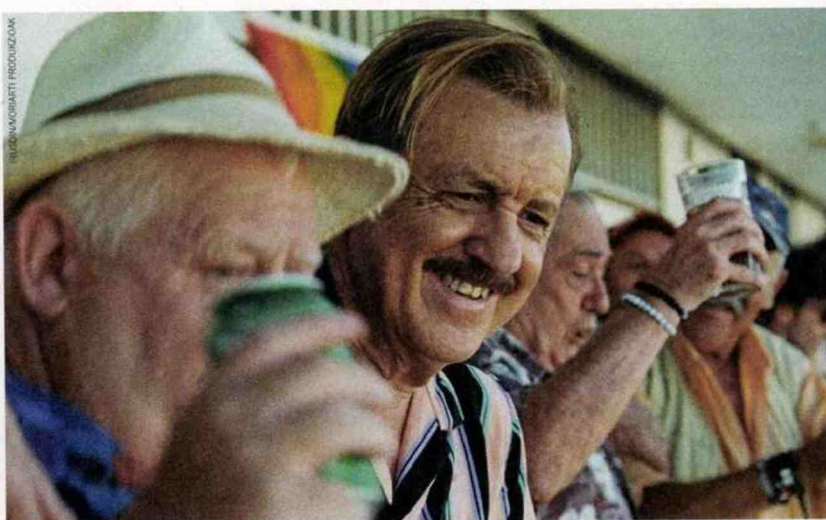
Maspalomas d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga

Nulle île n'est un homme

par Charlotte Garson

Cinquante ans dans le placard puis vingt-cinq avec le même partenaire... T'es un lent !», s'entend dire Vicente (José Ramón Soroiz) tandis que, fraîchement célibataire, il tente de reprendre la drague en boîte à 76 ans. *Maspalomas*, dans l'île de la Grande Canarie, a beau avoir des plages gay-friendly au possible et des dunes où faire son affaire, c'est à un nouveau confinement que s'intéressent les cinéastes déjà auteurs d'*Une vie secrète* (2019), dont le protagoniste, partisan républicain, restait tapi chez lui pendant des décennies pour échapper à la persécution franquiste. Confinement, parce qu'outre sa fin en plein covid, le récit suit une trajectoire assez singulière : il ne raconte pas les étapes d'une émancipation, mais le mouvement inverse d'une involution – d'une remise au placard, d'autant plus douloureuse que les plans du début, dans le paysage le plus ouvert et « guiraudien » qui soit, éblouissent d'une lumière bientôt confisquée. Un AVC suffit à faire basculer Vicente du soleil à la pluie, de la backroom la plus chaude à l'Elpad le plus aseptisé où sa fille, perdue de vue pendant un quart de siècle, a eu la mauvaise idée de le faire hospitaliser. Physiquement diminué, son désir en berne n'a plus pour carburant que les stimuli glanés à son insu auprès d'un aide-soignant homo qui dit passer ses vacances aux Canaries.

Si le scénario n'échappe pas à un certain schématisme de cet avant/après quand Vicente est rapatrié au Pays basque, la confrontation avec le passé familial est heureusement broyée d'un geste énergique et bref. L'impossible raccord entre les deux mondes donne aux cinéastes des idées de détail fructueuses, comme quand Vicente, impavide dans la salle à manger commune, observe une femme âgée neurodéficiente et soudain désinhibée entreprendre son partenaire, ou que, de nouveau sexuellement en éveil, il consulte comme il peut Grindr en masquant la lumière de son smartphone sous ses draps d'hôpital. La ténuité de ces forces regagnées provoque rétrospectivement une



nostalgie immédiate pour le mode de vie décrit au début, qui, entre gay pride et corps bodybuildés, fêlait pourtant l'ennui d'une vacance perpétuelle. L'acteur principal (primé aux Goya pour ce rôle) nuance aussi le seul récit du choc en incarnant pleinement un corps entravé qui redevient lentement sexuel, mais inévitablement aussi burlesque. C'est comme si le grand âge l'avait détroussé au coin d'un bois.

La camaraderie virile du voisin de chambre de Vicente, Xanti (Kandido Uranga), nationaliste basque qui l'exaspère politiquement, se trouve déminée aussi patiemment par le protagoniste que par le film lui-même, et la maison de retraite apparaît progressivement moins comme un mouvoir que comme un microcosme où les tabous sociaux continuent de régner. Que la violence feutrée de Xanti et l'obligation dans laquelle se sent Vicente de cacher son homosexualité soient les métonymies d'une Espagne jamais remise du franquisme ne tient sans doute pas de l'extrapolation ; *Les Dimanches*, autre film basque récent, choisissait les murs d'un couvent pour figurer les reliefs carcéraux de quarante ans de dictature, après que

Madres paralelas d'Almodóvar avait pris pour métaphore l'archéologie. Mais les réalisateurs de *Maspalomas* (dont l'un a récemment cosigné le biopic d'un imposteur dans *Marco, l'énigme d'une vie*) refusent jusqu'au bout l'horizon édifiant qui verrait fusionner l'île libertaire et le continent familial, même si, comme en plaisante leur personnage, *Maspalomas* n'est autre qu'un « placard géant » : faire non pas un mais deux coming out dans sa vie, c'est acquérir le droit inaliénable à l'insularité. ■

MASPALOMAS

Réalisation Aitor Arregi, José Mari Goenaga
Scénario José Mari Goenaga
Image Javier Agirre Erauso
Son Alazne Ameztoy
Décors Manuel Salcedo
Costumes Saioa Lara
Montage Maialen Sarasua Oliden
Musique Aránzazu Calleja
Interprétation José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga, Kepa Errasti, Zorion Eguileor
Production Irusoin, Moriarti Produksioak
Distribution Épicentre Films
Durée 1h55
Sortie 24 juin

MASPALOMAS

sortie le 24 juin

d'Aitor Arregi et de José Mari Goenaga

Épicentre Films [1 h 55]



Ce long métrage basque suit un septuagénaire gay contraint de retourner au placard, une fois placé en maison de retraite. Et porte un regard tendre sur ceux qui refusent la marge sans renoncer à l'hédonisme.

Par Margaux Baralon

En voyant l'ouverture de *Maspalomas*, il est difficile de ne pas penser à *L'inconnu du lac* d'Alain Guiraudie. Même sensualité dans la moiteur estivale (celle d'une station balnéaire des Canaries, dans le premier cas), mêmes scènes de sexe gay à l'ombre des arbres, mêmes corps banals, pourtant hors norme à l'écran. La comparaison s'arrête là, le film basque préférant le drame sensible au polar trouble. Son protagoniste, Vicente, 76 ans, est rapatrié à San Sebastián pour être placé en maison de retraite, après un AVC. Paradoxalement, le voilà propulsé un quart de siècle en arrière, quand il était encore marié et père de famille : impossible d'assumer ici son homosexualité. Les réalisateurs Aitor Arregi et José Mari Goenaga ont le bon goût de ne pas surcharger leur film. La pression hétéronormative, le souvenir du paradis hédoniste perdu, la sensation d'une existence qui se rapetisse sont suggérés par les situations et le jeu délicat de l'excellent José Ramón Soroiz. À travers lui, les cinéastes tirent le portrait d'une génération qui a dû s'affirmer sans modèle, parfois dans la douleur et la perte, avant de pouvoir jouir sans entraves. Et qui doit maintenant se confronter au regard hypocrite porté sur la sexualité des personnes âgées. Le film célèbre ici avec une malicieuse vivacité les foyers décentrés et les familles choisies.



LES ÉRUPTIONS EN SOI

« Si ton cœur est un volcan, comment espères-tu que fleurissent tes mains? », écrivait le poète libano-américain Khalil Gibran, suggérant qu'on ne peut faire naître quelque chose de beau ou d'apaisé en étant intérieurement consumé par le chaos. Pourtant, c'est peut-être précisément dans ces zones d'ombre et de fusion, lorsque les existences vacillent et que les émotions débordent, que quelque chose est à même de renaître. Les six films ici réunis explorent ces séismes intimes : dans *Maspalomas*, un homme voit son existence basculer sans crier gare. *En nous* laisse affleurer, par la danse, la physicalité explosive de la grande Juliette Binoche. *Shana* fait du corps et du quotidien d'une jeune femme un terrain de lutte permanent. *Une année italienne* raconte les emballements du désir autant que ses désillusions. Même les corps finissent par parler : dans *The Plague*, d'étranges éruptions cutanées deviennent les symptômes visibles d'un malaise adolescent tandis que *Eruption* imagine des retrouvailles si brûlantes qu'elles pourraient réveiller l'Etna lui-même ! Quels volcans !



MASPALOMAS

d'Aitor Arregi & José Mari Goenaga – 1h55

Sortie le 24 juin

C'est l'histoire de Vicente, un vieil homme ouvertement homosexuel qui, lorsqu'il est admis dans une maison de retraite, décide de cacher son orientation sexuelle.

NOTRE AVIS : Vicente est un septuagénaire gay qui, après des décennies « dans le placard », s'est enfin accepté tardivement et a connu une longue période de bonheur avec son compagnon Esteban. À nouveau célibataire, il savoure pleinement sa liberté dans l'univers hédoniste de Maspalomas, sur l'île de Grande Canarie. Mais un accident de santé le contraint à entrer en maison de soins, où il se retrouve à nouveau enfermé symboliquement, comme renvoyé au « placard ». Ce basculement devient le cœur du film : entre perte d'autonomie, désir de vivre, reproches de sa fille Nerea, personnel médical et pensionnaires au machisme parfois assumé, voilà Vicente cerné de toutes parts. Porté par l'interprétation habitée de José Ramón Soroiz, *Maspalomas* dresse un portrait profondément intime et humain, centré sur les émotions et les trajectoires de vie. Sans forcer le discours politique, il évoque en filigrane la sexualité au troisième âge, la liberté tardive et les tensions sociales en Espagne, tout en laissant toujours ouverte la possibilité d'un nouvel élan. Très joli.

Baccar s'attarde quelques jours dans un hôtel, où trois femmes, de générations et de milieux différents, tentent, chacune à sa façon, d'échapper à l'emprise des hommes. Film intimiste, *La Maison dorée* est aussi un film politique. En effet, nous sommes en 2013, en plein Printemps arabe, alors que se déroulent des manifestations contre le gouvernement d'Ali Larayedh, issu du parti islamiste Ennahda. Dès lors, si le scénario s'attarde dans un premier temps sur la révolte féminine, il laisse de plus en plus la place à la révolte populaire, jusqu'à confondre les deux combats. Fiction ou documentaire ? *La Maison dorée* ne choisit pas vraiment. Mais, en dépit d'un scénario et d'une mise en scène un peu trop sages, le film réussit à composer une ode à la liberté. Une liberté si fragile qu'il convient de la défendre devant les puissants, quels qu'ils soient et où qu'ils soient.

Yannick Lemarié

Maspalomas

Espagnol, d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga, avec José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga.



Il y a vingt-cinq ans, Vicente a laissé derrière lui sa femme et sa fille pour vivre son homosexualité au grand jour et s'installer à Maspalomas, une station balnéaire des Canaries célèbre pour son tourisme gay. Ce chemin d'émancipation et d'acceptation de soi, on ne le verra pas. Arregi et Goenaga, qui, dans un autre registre, se sont déjà plongés dans la clandestinité (*Une vie secrète*, 2019) et les identités doubles (*Marco, l'énigme d'une vie*, 2024), ont choisi de montrer ce que beaucoup d'homosexuels redoutent, le retour forcé au placard après la perte d'autonomie. Victime d'un AVC à 76 ans, Vicente est ainsi rapatrié à San Sebastián par sa fille, avec laquelle il n'avait plus aucun contact, et interné dans une résidence pour personnes âgées. Si le contraste est brutal entre la luminosité débridée de l'île et l'austérité pluvieuse du Pays basque, le cheminement intérieur de Vicente et son retour douloureux à une homophobie intériorisée sont tout

en nuances. L'acteur, José Ramón Soroiz, joue une partition complexe où se mêlent colère, tristesse et résignation, refoulement des désirs et honte. Un sentiment partagé avec sa fille, Nerea (Nagore Aranburu), dont tous deux apprendront à se défaire au fil de rencontres saturées de non-dits. Formidablement servi par ses acteurs, le film interroge notre regard sur la vieillesse et montre le destin qui lui est réservé dans ces résidences qui contraignent les êtres et les infantilisent, jusqu'à ce qu'un changement de direction (donc de politique) ne vienne les réinstaurer comme sujets de leur vie. Goenaga avait déjà fait de deux lesbiennes septuagénaires les protagonistes de *80 Jours* (2010) ; avec son complice, Arregi, il s'attaque à nouveau au tabou de l'homosexualité des vieux, ne craignant pas de heurter le public avec des images crues et des corps flétris. L'accueil en France sera-t-il aussi *gay friendly* qu'en Espagne ?

Pascale Thibaudau

Michael

Américain, d'Antoine Fuqua, avec Jaafar Jackson, Colman Domingo, Nia Long.



Dans la majorité des *biopics* musicaux sortis ces dernières années, scénario et production sont contrôlés par la famille. *Michael* n'échappe pas à la règle puisque six membres de la famille Jackson figurent parmi les producteurs du film ainsi que le *manager* de l'artiste, John Branca, et son tourneur Graham King. L'autorisation de la succession de Michael Jackson a permis l'utilisation des œuvres du King of the Pop puisque ce n'est pas l'interprète du film, son neveu Jaafar Jackson, qui chante, mais Michael Jackson lui-même, à travers ses enregistrements. Le résultat de ces contraintes est un scénario raisonnable, nettoyé de tous les éléments embarrassants de la carrière du chanteur-interprète-danseur. Seule la première partie de sa vie est évoquée ici, jusqu'à son émancipation des Jackson Five et de son père autoritaire, qui entendait contrôler la machine à *cash* que représentait l'extraordinaire succès de

Michael Jackson. Le film ne mentionne ni l'addiction à la chirurgie esthétique, ni celle aux médicaments, ni les accusations de pédocriminalité à l'encontre du chanteur. Il s'arrête en 1983, date du concert à Londres pour l'album *Thriller*, qui marque le début de la carrière solo du protégé de Quincy Jones, son principal producteur-arrangeur. À partir de cette date, les rumeurs sont devenues particulièrement insistantes sur la vie à Neverland.

Comme Antoine Fuqua est un réalisateur habile, le film, doté d'une photographie réussie de Dion Beebe, se suit agréablement. Il comporte d'excellentes séquences de concerts, entre autres celle de Londres qui clôt le film et qui bénéficie d'un montage remarquable.

Hubert Niogret

Noise

Noïjeu

Coréen, de Kim Soo-jin, avec Lee Sun-bin, Kim Min-seok, Jeon Ik-ryung.



Système narratif : en quête de sa sœur disparue, une jeune femme malentendante affronte un univers acoustique lourd de menaces dans le champ et en dehors. Toute une panoplie d'effets audiovisuels inquiétants émane de la promiscuité quotidienne d'une habitation collective : entassement de déchets au sous-sol, nuisances sonores à tous les étages... L'exploitation d'un thème sociologiquement évocateur en Corée et ailleurs (la crise du logement qui rend dingue et révèle le moche en soi, dans l'intimité et la haine de l'autre) s'installe dans une atmosphère « claustroludique » qui catalyse les tensions à travers les mots et les non-dits, les silences et les cris. On lorgne du côté de l'horreur à la japonaise pour l'intensité sensorielle et une inquiétude au-delà du concret, dans une production Studio Finecut très orientée vers l'international. De quoi faire passer un bon moment plein de malaise aux amateurs de genre, retenir l'attention des fans de création sonore et faire écho chez un peu tout le monde.

Nicolas Geneix

< <https://www.sofilm.fr/> >

🏠 [Home < https://www.sofilm.fr/ >](https://www.sofilm.fr/) > [Actus < https://www.sofilm.fr/actus/ >](https://www.sofilm.fr/actus/) > José Mari Goenaga...

José Mari Goenaga et Aitor Arregi (Maspalomas) : « Certaines personnes sont contraintes de cacher à nouveau leur sexualité en résidence senior »

ACTUS < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/ACTUS/](https://www.sofilm.fr/actus/) >

ACTUS < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/MAGAZINE/ACTUS-MAGAZINE/](https://www.sofilm.fr/magazine/actus-magazine/) >

MAGAZINE < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/MAGAZINE/](https://www.sofilm.fr/magazine/) >

🕒 24 juin 2026



De passage à Paris pour présenter *Maspalomas*, les réalisateurs basques Jose Mari Goenaga et Aitor Arregi nous invitent à suivre le parcours d'un septuagénaire gay dont l'existence bascule après un AVC. Arraché à la lumière et à la liberté sexuelle de l'île canarienne, il est contraint de regagner le Pays basque et l'univers plus ascétique des maisons de retraite. Rencontre avec deux cinéastes qui interrogent la vie sexuelle des personnes âgées, les métamorphoses de la communauté queer et les turbulences du présent politique. Propos recueillis par Lehna Mahdjoub

Une image est-elle à l'origine du film ?

José Mari Goenaga : C'est vraiment le lieu, Maspalomas, dans l'archipel des Canaries, qui a constitué le point de départ du projet. J'y suis parti en vacances en 2016 et j'ai été frappé par l'atmosphère de liberté qui y régnait. On y croisait de nombreuses personnes âgées dans des espaces où elles sont habituellement peu visibles : nus sur les plages, dansant dans les bars ou encore dans les lieux de rencontre. La thématique est apparue peu après, en lisant un article consacré aux personnes LGBTQ+ âgées vivant en résidence pour seniors, qui évoquait le phénomène d'un « retour au placard », une espèce de « coming in », ou, après avoir passé une vie à conquérir leur liberté, certaines personnes se retrouvaient contraintes de dissimuler à nouveau leur identité par peur du regard des autres.

Comment expliquer ce retour en arrière ?

JMG : Quelqu'un m'a confié que l'entrée en résidence pouvait s'apparenter à un retour à l'école et au fait de se retrouver face aux mêmes harceleurs qu'autrefois. Cette idée d'un retour des démons du passé nous a profondément touchée. Il faut aussi rappeler que cette génération a dû se battre pour obtenir le droit de vivre librement ses désirs. Cette liberté a eu un coût. Imaginer que l'on puisse terminer sa vie dans un environnement où cette liberté est de nouveau menacée créait un conflit dramatique particulièrement fort.

Quels films ou quels livres ont nourri l'écriture du film ?

Aitor Arregi : L'une de nos principales références littéraires a été *Le Langage perdu des grues*, de David Leavitt. Le roman se déroule dans le New York des années 1980 et raconte l'histoire d'un père homosexuel marié, qui n'a jamais révélé son orientation sexuelle, et de son fils, lui aussi homosexuel. Il nous a beaucoup aidé à construire la biographie de Vicente, notamment tout ce qui précède son coming out. Côté cinéma, je dirais *L'Inconnu du lac*. Au-delà de notre admiration pour le film, il nous a beaucoup appris sur la représentation de la sexualité, du désir et du cruising, mais aussi sur la manière de filmer ces espaces.

Parlez-nous de votre acteur principal, José Ramón Soroiz ?

JMG : Ce qui nous intéressait, c'est qu'il était généralement associé à des rôles très éloignés de celui de Vicente. Au Pays basque, où il est une véritable figure populaire grâce à la télévision, les gens l'associent à l'archetype du grand-père blanc dans les comédies et les téléfilms. On voulait créer un déplacement intéressant. Lorsque nous l'avons rencontré, nous avons immédiatement perçu chez lui une grande angoisse et une insécurité. Il nous a expliqué qu'il détestait les interviews et qu'il vivait très mal la promotion. Il nous a également parlé de sa dyslexie et de sa difficulté à apprendre ses textes. Il nous a exposé toutes ses inquiétudes avec beaucoup de sincérité.

A-t-il accepté le rôle tout de suite ?

JMG : Il a immédiatement été séduit par le scénario. On lui a dit qu'il y aurait quelques scènes qui pouvaient être un petit peu compromettantes, sexuelles notamment, mais qu'on pourrait en discuter après. Après la lecture, il s'est cependant interrogé sur la nécessité de ces scènes. Il voulait comprendre pourquoi elles étaient si importantes. De notre côté, nous savions déjà que ces scènes devaient être explicites. On lui a expliqué qu'elles étaient au cœur même du film et qu'il nous semblait impossible de les atténuer sans affaiblir le projet. Qu'on allait faire appel à un coordinateur d'intimité. Ses amis l'ont poussé à accepter, au contraire de sa femme, qui se demandait pourquoi avait-il besoin de relever un tel défi alors qu'il était désormais à la retraite. Et à la fin du tournage, José Ramon nous a confié que cette expérience avait été l'expérience d'une vie. Il parlait du film comme d'un véritable voyage personnel.

Comment avez-vous réfléchi à la manière de filmer la sexualité dans le film, notamment celle de personnes âgées ?

AA : Là encore, *L'Inconnu du lac* a été une référence. Nous avons retenu plusieurs éléments : la distance de la caméra, son positionnement, mais aussi son aspect très naturaliste. Il y a cette volonté de montrer les choses telles qu'elles sont, sans les embellir ni les transformer. Pour nous, il était assez clair dès le départ que les scènes de sexe devaient être explicites, voire crues, sans pour autant être pornographiques. Nous ne voulions pas être dans la suggestion, mais nous ne cherchions pas non plus la provocation gratuite. Il s'agissait de montrer un homme comme tant d'autres, avec ses désirs, et de montrer que ces désirs continuent d'exister lorsqu'il entre en résidence pour personnes âgées.

C'est un acte politique en somme. Cette dernière est d'ailleurs toujours présente en arrière-plan, à travers les programmes télévisés, les remarques des résidents ou encore les conversations entendues au détour des scènes. En quoi était-ce important ?

JMG : Tout simplement parce que ce contexte-là est celui dans lequel nous vivons. Nous voulions montrer la montée fulgurante de l'extrême droite un peu partout. Et surtout, mettre en avant le fait que ces droits conquis peuvent être perdus. *Maspalomas* s'inscrit dans cette prise de conscience : rien n'est jamais définitivement acquis, et il faut continuer à rendre visibles ces droits pour les défendre.

Le film pose également son regard sur l'évolution de la communauté queer. Notamment à travers cette scène où Vicente se rend dans un bar après avoir fui la résidence et évoque l'époque où les rencontres se faisaient dans ces lieux communs...

AA : Le système capitaliste nous a façonnés comme des êtres désirants, des individus qui doivent aller vite, ne pas perdre de temps. D'où ces applications, où tout est immédiat, on peut avoir des rencontres rapides, des histoires d'un soir, dans une logique efficace et pragmatique. Que ce soit dans la communauté queer ou dans la société hétérosexuelle. Cependant, le film ne cherche pas à poser un constat ou une vérité. Il interroge simplement ces transformations dans la société autour des relations et du loisir, et chacun peut en tirer sa propre lecture.

JMG : De manière générale, je constate surtout une anxiété globale, qui ne se limite pas aux réseaux mais traverse plus largement les relations sociales. On nous vend une forme de pseudo-liberté où tout serait accessible : on pourrait se connecter à n'importe qui, n'importe où, n'importe quand. Mais au fond, ce sont souvent des connexions qui ne se matérialisent pas vraiment. On peut se demander si ces applications et ces réseaux ne deviennent pas, eux aussi, de nouveaux placards, une manière de se cacher à nouveau.

***Maspalomas*, en salles le 24 juin.**

👤 Lehna Mahdjoub

CINÉ LIFE BY SOFILM



Articles tendances

CANNES 2022 < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/.CANNES-2022/](https://www.sofilm.fr/cannes-2022/)>

CHRONIQUES < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/.CHRONIQUE/](https://www.sofilm.fr/chronique/)>

ATLANTIC BAR de Fanny Molins

< <https://www.sofilm.fr/atlantic-bar/>>

CANNES 2022 < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/.CANNES-2022/](https://www.sofilm.fr/cannes-2022/)>

CHRONIQUES < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/.CHRONIQUE/](https://www.sofilm.fr/chronique/)>

CANNES 2022 : le palmarès complet !

< <https://www.sofilm.fr/cannes-2022-le-palmares/>>

PORTRAITS < [HTTPS://WWW.SOFILM.FR/.MAGAZINE/PORTRAITS/](https://www.sofilm.fr/magazine/portraits/)>

DELPHINE SEYRIG, la Française insoumise

L'équipe type

Au milieu du flot des sorties en salles, ils ont su tirer leur épingle du jeu, par leur classe, leur professionnalisme, leur persévérance, leur folie... Et parfois un peu de tout ça.

PAR LA RÉDACTION



L'animation dans **Chao**

(Yasuhiro Aoki)

Très sympathique découverte que cette animation colorée aux multiples détails, agrémentée d'un récit plein d'humour qui renverse les codes du conte (ici, c'est l'homme qui est sauvé par la princesse). Un premier long-métrage séduisant, énergique et généreux qui rend curieux quant aux prochains projets de Yasuhiro Aoki.

En salles le 13 mai

La finesse d'écriture dans **Maspalomas**

(Aitor Arregi & Jose Mari Goenaga)

Le film dresse un portrait puissant et bouleversant d'un sénior gay, catapulté des plages de Maspalomas dans les îles Canaries à une maison de repos à Donostia suite à un AVC. Un personnage particulièrement émouvant qui permet d'évoquer le vieillissement, la solitude de nos aînés ou encore l'homosexualité avec tact, finesse et sensibilité.

En salles le 24 juin

André dans **André est un idiot**

(Anthony Benna)

André, la cinquantaine, est un grand publicitaire californien de renom. Il a vécu une vie libre se moquant des conventions et des recommandations officielles, même celle de faire une coloscopie de dépistage. C'est idiot, il va en mourir. Mais avant ça, son histoire sera racontée dans un documentaire, absolument bouleversant.

En salles le 1^{er} juillet



Maspalomas (Maspalomas)

de Aitor Arregi et José Mari Goenaga

Arraché à sa vie hédoniste à Maspalomas, un retraité homosexuel est placé dans une maison de repos... La troisième coréalisation du duo Arregi / Goenaga séduit par sa manière de figurer des corps queer et vieillissants, loin de tout âgisme et de toute fétichisation.



★★★ Huit ans après *Une vie secrète* (coréalisé avec Jon Garaño), le duo Aitor Arregi / José Mari Goenaga revient au cinéma avec un drame doux-amer sur le troisième âge gay. En choisissant comme protagoniste principal un retraité de 76 ans - qui plus est, tardivement sorti du placard et fraîchement séparé de son unique compagnon -, les réalisateurs et scénaristes basques investissent l'un des angles morts du cinéma queer. Il faut alors regarder au-delà du fil narratif (une sorte de coming of age prévisible dans ses grandes lignes) pour apprécier le geste politique de la représentation. S'inscrivant à rebours des récits initiatiques portés par des héros plus juvéniles, le parcours de Vicente interroge. Lorsqu'il est arraché à son cocon canarien, le héros du film réalise qu'il est incapable de verbaliser sa sexualité. Cette incommunicabilité de ce qu'il est, qu'il a même inconsciemment léguée à sa fille ("tu m'as transmis ta honte et ton embarras"), est autant la manifestation d'une homophobie intériorisée que le symptôme d'une floraison tardive : comme d'autres hommes gays de son âge, Vicente lutte avec les fantômes du franquisme tout en courant après une société de plus en plus âgiste et façonnée par les applications de rencontres. À ce portrait délicat viennent s'ajouter d'autres problématiques (la masculinité traditionnelle et la virilité d'hier et d'aujourd'hui), motifs (la reconstruction du lien filial) et toiles de fond (la crise du COVID-19, l'accompagnement psychosocial des seniors), qui apportent une substance probante à l'ensemble. Si l'on peut reprocher au long métrage quelques longueurs et un certain académisme (au mieux, la mise en scène est fonctionnelle), le regard porté sur l'époque ne manque pas de toucher. **_S.H.**

DRAME

Adultes / Grands Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : José Ramón Soroiz (Vicente), Nagore Aranburu (Nerea), Kándido Uranga (Xanti), Kepa Errasti (Iñaki), Zorion Eguileor (Ramón), Alberto Tosco (Arturo), Kevin Medina (Rubén), Tanya de la Cruz (Marta), Cristina Yélamos (Amaia), Jose Ignacio Murua (Félix), Eugenio Etxebeste Intziarte (Antonio), Asún Arzuaga (Asun Egoliarra), Ane Guisasola (Paquita Egoliarra), John Folch (Julián Egoliarra), Ohiana Martínez (Ohiana Laguntzailea), Ane Ribera (Ainhoa Laguntzailea), Joseba Usabiaga (Xantiren Semea), Itziar Aizpuru (Amparo Egoliarra), Patxi Uribarren (Dutxaco Gizona), Mariasun Pagoaga (Mariasun Egoliarra), Sara Cozar (Zuzendari Berria), Beñat Cabañas, Juanxo Etxeberria, Paul Berrondo.

Scénario : José Mari Goenaga Images : Javier Agirre Erauso Montage : Maialen Sarasua Oliden Réal. 2^e équipe : Jon Garaño 1^{er} assistant réal. : Telmo Esnal Scripte : Ane Muñoz Musique : Aranzazu Calleja Son : Alazne Ameztoy et Nacho Royo-Villanova Décors : Manuel Salcedo Costumes : Saioa Lara Effets spéciaux : Eneritz Zapiain Effets visuels : David Heras Dir. artistique : Mikel Serrano Maquillage : Karmele Soler Casting : María Rodrigo Production : Irusoin et Moriarti Produzioak Coproduction : Maspalomas Pelikula et Bowfinger International Pictures Producteurs : Ander Barinaga-Rementeria, Xabier Berzosa, Ander Sagardoy et Fernando Larrondo Distributeur : Épicentre Films.

115 minutes. Espagne, 2025

Sortie France : 24 juin 2026

♦ RÉSUMÉ

Depuis vingt-cinq ans, Vicente vit à Maspalomas, aux îles Canaries. Séparé d'Esteban, il profite de son célibat avec son ami Ramón, entre le cruising au milieu des dunes et les aventures nocturnes. Un soir, Vicente est victime d'une crise. Rapatrié à Saint-Sébastien, il est placé par sa fille Nerea, avec qui il n'a plus vraiment de contact depuis son divorce, dans une maison de repos. Vicente se retrouve à partager sa chambre avec Xanti, un hétérosexuel bavard et charmeur. Loin de sa vie libre à Maspalomas, Vicente se retrouve contraint de cacher son identité. **ENCORE...**

SUITE... Vicente peine à s'adapter à sa nouvelle vie. Ayant masqué son profil sur une application de rencontre, il drague son aide-soignant, Iñaki. Vicente se lie d'amitié avec Xanti et recouvre peu à peu ses capacités physiques. Alors que la COVID-19 éclate, la maison de repos inaugure des unités résidentielles de cohabitation. Un jour, Vicente part se promener sans prévenir. Il croise, par hasard, son petit-fils Mikel, qu'il n'avait jamais vu. Le soir, il se rend dans un sauna gay. Le lendemain matin, Nerea confronte son père sur ses secrets et son manque de communication. Xanti décède. Vicente se sert de son argent pour faire venir un escort dans sa chambre. Plus tard, Vicente est convoqué par la psychologue. Pour la première fois, il verbalise son homosexualité. Quelque temps plus tard, Vicente se réconcilie avec Nerea. Puis, il repart vivre à Maspalomas avant le confinement de l'île.

MASPALOMAS DE AÏTOR ARREGI ET JOSE MARI GOENAGA

Cinéma



Olivia Leboyer

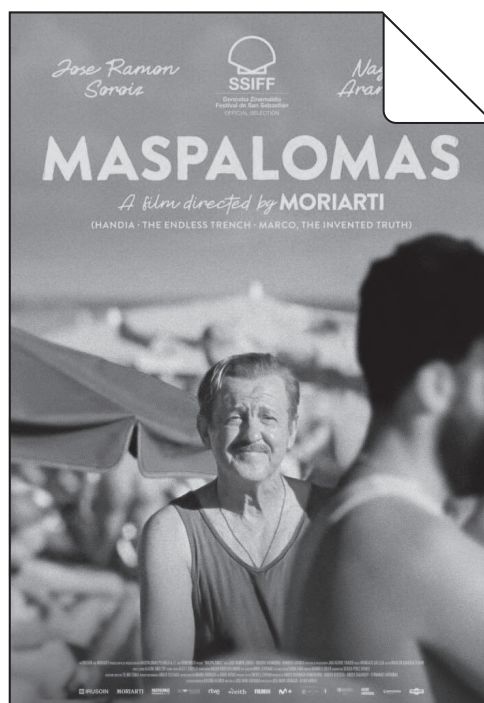
docteur en science politique,
Sciences Po Paris

MASPALOMAS est un film dérangent, inconfortable. Le synopsis ? Un homme de soixante-seize ans, Vicente (Jose Ramon Soroiz), qui avait divorcé vingt-cinq ans plus tôt pour vivre son homosexualité

en toute liberté à Maspalomas dans les îles Canaries, se retrouve diminué par un accident vasculaire cérébral. Sa fille, qu'il n'a pas revue depuis son départ, décide de le placer dans un Ehpad à Donostia (le nom en basque de San Sebastian).

Si le sujet est lourd et traite de questions souvent taboues, les deux réalisateurs parviennent à rendre palpable le mal-être de Vicente, brutalement confiné dans un univers clos, codifié, imprégné de mort. Le film s'ouvre avant l'AVC, sur une séquence de quête sexuelle dans les dunes, qui fait penser à *Linconnu du lac* d'Alain Guiraudie (2013). Les rencontres paraissent fluides, fraternelles, baignées de soleil et d'insouciance. Vicente nous apparaît teint en blond, petite moustache, short et chemisette aux couleurs pops. Quelques minutes plus tard – trois mois pour lui – nous le voyons cheveux blancs, paralysé d'un bras et d'une jambe, emménageant dans son nouvel environnement pour personnes âgées ou dépendantes.

Contre toute attente, les réalisateurs déjouent les stéréotypes. Xanti (Kandido Uranga), le voisin de chambre de Vicente, un Basque sûr de lui, grande gueule et pas-sablement d'extrême droite, se révèle peu



Maspalomas de Aïtor Arregi et Jose Mari Goenaga, avec Jose Ramon Soroiz (Goya du meilleur acteur), Nagore Aranburu, Kandido Uranga, Zorion Egileor, Kepa Errasti, Espagne (basque), 1 h 55

Sortie le 24 juin 2026.

à peu attachant et profondément gentil. Vicente est conquis par ce nouvel ami mais n' imagine pas lui confier son homosexualité. Ce n'est pas le lieu. Dans cet Ehpad, il lui semble que la vie n'a plus sa place. On est là comme dans un sas avant le grand saut, entre parenthèses. La fille de Vicente, qui lui en a tellement voulu, ne comprend pas :

après avoir bouleversé tant de vies autour de lui, le voilà de nouveau terré dans un placard et discret ? Vicente lui répond qu'il n'est pas que cela, son homosexualité est l'une des facettes de sa personnalité, mais elle ne suffit pas à le définir. (Réflexion sur les identités, le film est d'ailleurs tourné en langue basque.) Oui, mais... à force de se taire, de ne pas réagir aux remarques homophobes ou racistes de certains résidents, Vicente ne se supporte plus. Même alité, la sexualité le tenaille toujours. Son trouble est manifeste quand il croise un aide-soignant ouvertement homosexuel, dont il veille à ne pas trop s'approcher pour ne pas se trahir. Retour à la case départ. Élevé dans une société franquiste, patriarcale et rigide, Vicente avait eu le courage de tout quitter pour vivre avec un homme. À présent, il lui faut jouer le rôle du petit vieillard conformiste. Vicente s'interroge sur l'espace qui lui reste : en temps, en imagination, en

dignité, de combien de rêves dispose-t-il encore ? *Maspalomas* nous émeut par cette existence minuscule, qui ne cesse de rétrécir et de s'habituer à tout. Mais pourquoi ? Avec malice, les réalisateurs démontent les clichés. Les plus progressistes ne sont pas forcément ceux que l'on croit. La nouvelle directrice de l'Ehpad, prônant « le projet de vie adapté à chacun », se révèle en réalité bien étroite d'esprit.

Reclus, confiné, attristé, Vicente finit par se poser les bonnes questions et suivre ses derniers désirs. Sans aucun twist forcé, le film épouse les doutes, les renoncements, les sursauts de vie, dans un bel élan vers ce qui nous reste. La réussite du film tient dans cette interrogation sur la liberté : l'île de Maspalomas est également une sorte d'Ehpad clos sur lui-même, proche d'un Club Med assez conformiste ; la liberté se niche dans quelques instants volés, dans une solidarité fugitive mais tangible. ●



POLITIQUE SOCIÉTÉ COMMUNAUTÉS HISTOIRE PORTRAIT

CULTURE MUSIQUE SCÈNES SPORT BIEN-ÊTRE

PRÉVENTION DIVERS | PODCASTS VIDÉOS

Maspalomas : « Nous souhaitons que le film brise les tabous »

cinema

Cédric Lepine 06/05/2026

Que reste-t-il de nos libertés quand le corps fatigue et que l'institution nous reprend ? Dans Maspalomas, en salles le 24 juin, les réalisateurs Aitor Arregi et Jose Mari Goenaga explorent la face sombre du grand âge : celle du renoncement forcé.



À travers le personnage de Vicente — incarné par José Ramón Soroiz, sacré meilleur acteur aux Goya 2026 après avoir reçu la Coquille d'argent à San Sebastián — le film raconte le déchirement d'un homme arraché à son paradis canarien pour finir ses jours dans une maison de



réalisateurs.

Dans le film, deux modes de vie opposés s'affrontent, contraignant Vicente à choisir : celui des fêtes et des plages de Maspalomas sur l'île de Grande Canarie et celui de la résidence pour personnes âgées à San Sebastián au Pays basque où vous vivez. Pourquoi ces lieux et que représentent-ils pour vous ?

José Mari Goenaga : C'est venu naturellement, au fur et à mesure que le scénario s'est développé. En fait, l'origine du film est très liée à ces deux espaces. La première idée est née à Maspalomas, quand j'y suis allé en vacances pour la première fois en 2016. D'emblée, j'ai été saisi, j'ai immédiatement songé à imaginer quelque chose là-bas. Dans la foulée, j'ai lu un article qui parlait des personnes âgées de la communauté LGBTQI+, qui, lorsqu'elles étaient inscrites dans des résidences pour adultes, se retrouvaient mises au placard de leur propre identité sexuelle. Dès lors, le lieu de la résidence pour adultes est apparu, en contraste avec Maspalomas et de là est partie l'histoire de Vicente, notre protagoniste.

Aitor Arregi : Ça m'a beaucoup plu quand j'ai lu le scénario. Ces lieux si distincts allaient nous permettre de comprendre le voyage non seulement physique, mais aussi émotionnel et psychologique de Vicente. Au départ, nous l'avons imaginé comme un touriste allemand parce que Maspalomas est une destination très courue par les Allemands, et les européens en général. Finalement, que Vicente soit basque a accentué les possibilités de contrastes, linguistiques, mais aussi parce qu'en novembre, Maspalomas baigne sous le soleil tandis que le Pays-Basque est gris, froid et pluvieux.

José Mari Goenaga : Nous essayons toujours de glisser nos propres histoires dans nos films, et si c'est possible de le faire en basque, parce que c'est notre langue. Nous adaptons à chaque fois nos récits à la langue appropriée et on adore travailler avec des acteurs basques. En tournant en basque, on a le sentiment de contribuer à une cinématographie encore en plein essor, qui a besoin de références, de participer à la culture basque.



Vicente apparaît du point de vue de ses corésidents comme un homme moderne parce qu'il est divorcé même si sa fille le voit différemment. Est-ce que l'on peut voir le protagoniste comme un homme de son époque incarnant la liberté et l'espoir de la jeunesse après la fin du franquisme ?

AA : Vicente est clairement quelqu'un de sa génération, qui peut représenter un peu les personnes de son époque. Il a vécu celle où, spécifiquement en Espagne, il y avait beaucoup de répression envers la communauté LGBTQI+. On parle là tout de même d'une jeunesse subie sous la dictature.

JMG : Et l'expérience et le souvenir de la Répression n'ont pas disparu du jour au lendemain. Encore aujourd'hui, des choses, par endroits, peuvent résonner avec le franquisme. La nouvelle génération est reconnaissante de la précédente pour toutes ses revendications, ses luttes et ses victoires. On parle de l'Espagne post-franquiste à travers le mouvement madrilène, de Pedro Almodóvar, etc. Cependant, c'est arrivé dans un périmètre et un environnement très concrets, à Madrid. D'un village à l'autre, en dehors de la capitale, la situation était différente. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut vraiment parler d'un changement.

Par exemple, à San Sebastián, dans les années 1980, il y avait beaucoup de bars d'ambiance qui n'existent plus aujourd'hui, sûrement en raison de la place des réseaux sociaux ? Dans la réalité, les choses ont été beaucoup plus complexes au sortir de la Dictature, et tout prend du temps.

Vicente a évolué sans modèles inspirateurs, sans savoir où regarder pour avancer en tant qu'homosexuel : il fait partie des nombreuses personnes qui ont été complètement mises au placard, ça a été difficile pour lui. Je crois qu'il est un homme de son temps. Il a pu sortir et faire



JMG : Vicente, il vient d'un livre de David Leavitt, *El lenguaje perdido de las grúas* (Le Langage perdu des grues) où il est question en parallèle de l'histoire d'un père et d'un fils, tous deux homosexuels. Le fils ne dit pas son homosexualité à ses parents, mais il la vit librement en dehors, tandis que le père s'enferme totalement dans son homosexualité refoulée. La description de la figure du père dans son mariage a été très inspirante pour imaginer un peu le passé de Vicente avec son épouse, la relation avec sa fille, etc. Vicente est aussi une projection de mes angoisses, de ce que je peux ressentir en tant qu'homosexuel, des menaces qui peuvent m'inquiéter, toutes ces petites peurs que nous et certains homosexuels affrontent au quotidien.

Comment dire « je suis » ou « je ne suis pas » homosexuel, faut-il que le dise ou non ? Tout cela a construit la matrice du personnage de Vicente. Pour le peaufiner, nous nous sommes aussi inspirés de témoignages d'hommes qui avaient été mariés jusqu'à ce qu'ils décident de faire leur coming out. Il ne s'agissait pas pour nous d'observer des homosexuels dans une résidence, mais de confronter la personnalité de Vincente, une fois établie, à la situation générée par la vie en résidence. Aux yeux de Nerea, sa fille, interprétée par Nagore Aranburu, nous voulions qu'il n'apparaisse pas traumatisé par son passé. Vicente possède une blessure qu'il va devoir assumer, mesurer pour ensuite pouvoir la guérir. C'est ce qui affectait la manière dont il communiquait avec sa fille.

Concernant son compagnon de chambre, Xanti, interprété par Kandido Uranga, on désirait créer comme l'archétype d'une masculinité « traditionnelle » qui serait comprise comme elle l'était il y a trente ans. Dans le scénario, c'était une sorte de Juan Luis Galiardo l'archétype du macho ibérique dans les 70's. Pour le public français, cela pourrait être Javier Bardem dans *Jamón, jamón* (1992) de Bigas Luna ou encore Lino Ventura. Xanti représente tout ce que Vicente aurait aimé être. D'un côté, il l'envie, de l'autre, il l'aime.

Quel était l'enjeu des dialogues entre Vicente et sa fille qui constituent une partie de l'intrigue ?

JMG : Nous voulions que ce soit le moyen d'évoquer le passé de Vicente et leur façon de se parler sans avoir à les montrer directement dans le film, sans que cela ne soit trop explicatif, sans entrer dans de longs dialogues. D'ailleurs, beaucoup de leurs échanges passent à travers des regards et des silences, ça aussi, ça en dit long sur ce que fut leur relation « avant ». C'est ainsi qu'ont été construites ces séquences, essentielles, car le film parle d'un voyage vers l'auto-acceptation de notre personnage, et comment, à travers celle-ci, se reconstruit le lien filial.

L'une de leurs conversations, très importante, c'est lorsque Vicente lui parle face à une photo où elle est dans ses bras. Il lui raconte alors quelque chose de son enfance, quelque chose qu'il



occulté une part d'elle-même.

Quels sont les différents tabous que doit affronter selon vous Vicente ?

AA : Nous souhaitons que le film en brise certains. Au début, certains spectateurs peuvent se sentir un peu mal à l'aise. Le sujet de la sexualité entre deux hommes est banal dans le cinéma LGBTQI+, mais dans le cinéma, disons mainstream, il est beaucoup plus invisible. Si, en plus, on se penche sur le récit d'un homme de 76 ans, le tabou est double : le sexe et au troisième âge. On a donc voulu questionner aussi la manière dont nous vivons dans une société totalement homogène, alors que nous pensons qu'elle est naturellement hétérogène. Un préjugé encore dominant impose l'idée qu'à partir d'un certain âge, il n'y a plus de désir ni plaisir.

En Espagne, il y a même un concept utilisé d'une manière assez insultante, celui de « l'âge vert », désignant l'adulte masculin qui a des désirs sexuels. Ce tabou consiste à rejeter l'imagination de nos parents autour du sexe. La société perçoit l'attitude de Vicente comme celle d'un vieil homme qui vit comme un adolescent du troisième âge. Lorsqu'à Maspalomas, il fait la fête, fait du cruising, il est avec son ami : c'est quelque chose qui heurte sinon choque les gens parce que cela touche à la racine de ces tabous.

JMG : Oui, il y a même trois filtres dans le tabou. Le premier, c'est simplement le sexe, le second, le sexe entre hommes, et le dernier, le sexe entre hommes âgés. C'est comme si on ajoutait des couches d'inconfort pour certains. Cela nous a paru important que cette sexualité qui existe bel et bien soit visible et que le spectateur en prenne conscience. Nous vivons dans une société où certains se demandent si ce que nous racontons existe. Pourtant, les travailleurs de la Résidence confirment bien qu'ils doivent régulièrement traiter des sujets liés à la sexualité de leurs résidents et résidentes. Il reste beaucoup à faire et notamment en ne fuyant pas le sujet, en créant des références dans le cinéma.



L'Église catholique est présente dans la résidence, mais on ne voit pas directement son opposition à l'homosexualité plus intime de Vicente. Quel rôle attribuez-vous à la religion pour Vicente ?

JMG : Il y a oui un épisode où l'on voit Vicente participer à une messe. À l'origine, dans le scénario, c'était un thème plus présent. Finalement, on s'en est écartés. Bien sûr, Vicente appartient à une génération où la religion a été beaucoup plus présente et même si c'est une petite référence, il était important qu'elle soit là. Nous vivons en ce moment dans une société qui, par plusieurs aspects, paraît plus ouverte, mais où son poids pèse paradoxalement encore lourd. On a le sentiment que l'expérience religieuse séduit encore beaucoup la jeunesse. La religion a été un outil d'oppression, surtout pour les homosexuels. Il est donc nécessaire d'avoir cela à l'esprit à tout moment, quand les risques de perdre les conquêtes sociales, l'accès aux droits, pour toutes les minorités, s'accroît. Elle n'est pas seulement affaire de spiritualité, mais marque les règles sur la façon dont nous devons vivre et nous comporter, peut mener à exclure certains secteurs, certaines communautés ou personnes.

AA : La religion fait partie des bagages culturels de Vicente et de sa génération. Les gens qui ont vécu en Espagne, à son époque, ont été, oui, sous l'influence inévitable de l'Église. Et bien que Vicente s'adapte petit à petit, j'ai l'impression, qu'intimement, malgré lui, il demeure sous cette influence. Beaucoup de gens peuvent se demander : « comment est-ce que quelqu'un qui est homosexuel, sachant toute la pression qu'exerce l'Église, peut encore suivre une messe ? ». Mais la psychologie humaine est pleine de nuances. J'ai toujours imaginé que le processus d'adaptation de Vicente dans la Résidence pouvait tout aussi bien passer par l'élimination de son identité sexuelle, pour se sentir, bien, de plus en plus à l'aise, en vivant une petite routine

MASPALOMAS

LIBERTÉ, SEXUALITÉ & VISIBILITÉ DES SENIORS GAYS !

Après avoir vécu une grande partie de sa vie dans le placard, **Vicente (José Ramón Soroiz)** a joui de la liberté sous toutes ses formes à Maspalomas, refuge LGBT+ aux Canaries. Lorsqu'il est obligé d'intégrer une maison de retraite à Saint-Sébastien, son pays Basque natal, il doit de nouveau affronter les fantômes du passé et ses traumatismes personnels : rejet de soi, homophobie intériorisée, normes sociales...

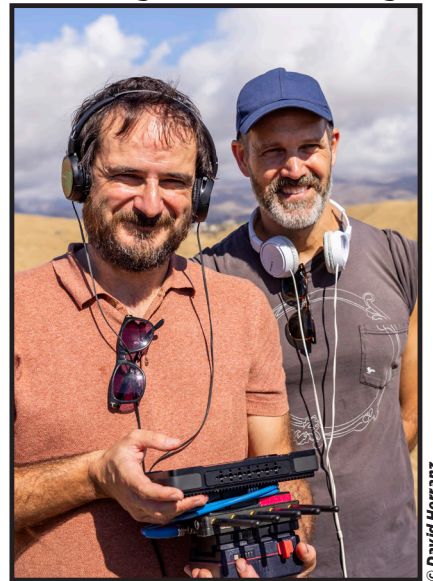
Ce retour forcé fait aussi remonter une autre faille : la relation brisée avec sa fille **Nerea (Nagore Aranburu)**, marquée par les silences, la honte et des années de non-dits. « Maspalomas » explore autant l'effacement de soi que les fractures familiales laissées par une vie contrainte au secret.

Entre désir, culpabilité et survie sociale, « Maspalomas » de **Aitor Arregi & José Mari Goenaga** (en salles mercredi 24 Juin) interroge ce que signifie réellement « vivre libre » dans un monde encore structuré par des normes hétéronormatives puissantes, souvent invisibles, mais profondément contraignantes. Le film met à nu les mécanismes de contrôle, les héritages de la honte et les violences intimes qui façonnent encore de nombreuses trajectoires LGBTQIA+.

D'une rare puissance émotionnelle, c'est un film qui confronte les spectateurs à leurs propres préjugés en abordant sans tabou ce que la société préfère encore invisibiliser : la sexualité des seniors, le désir et le sexe entre hommes gays d'âges différents...

Récompensé et largement salué par la critique, « Maspalomas » a reçu 9 nominations aux Goya. **José Ramón Soroiz**, dont l'interprétation incarne avec une intensité rare la fragilité masculine et l'identité gay tardivement assumée de Vicente, a reçu le prix du meilleur acteur.

Aitor Arregi & José Mari Goenaga



© David Herranz

« La sexualité des seniors est au cœur du film ! »

Maspalomas est-il un espace d'émancipation LGBTQIA+ ou un refuge face au monde hétéronormatif ?

José Mari Goenaga : *La réalité de Maspalomas est complexe, mais elle est souvent perçue, d'un point de vue hétéronormatif, comme une bulle déconnectée du réel. Pourtant, c'est une réalité créée par des personnes gays pour se sentir en sécurité et à l'aise. Nous interrogeons la manière dont les personnes gays évoluent dans une société où l'hétérosexualité reste la norme implicite. Dans le film, la maison de retraite agit comme une métaphore d'une société qui homogénéise tout. Maspalomas devient alors une bulle protectrice, mais aussi, parfois, une immense forme de placard : un endroit où l'on se cache du monde et de ses proches pour ne pas avoir à expliquer qui l'on est ! Vicente a longtemps caché son identité à Saint-Sébastien. Puis, après son coming-out, il finit d'une certaine manière par se cacher à nouveau à Maspalomas. Nous posons donc cette question : y trouve-t-on la liberté ou un refuge face à un monde dans lequel on ne se sent pas accepté ?*

Était-il important de montrer la sexualité des seniors ?

Aitor Arregi : *Le sexe est un élément central du film, tout comme la sexualité dans la vieillesse. Notre société suppose souvent que les personnes âgées n'éprouvent plus de désir, alors que ce n'est pas toujours vrai. Cette stigmatisation existe encore largement, y compris dans certains milieux LGBTQ+. À travers Vicente, nous voulions mettre cette réalité au premier plan, sans demander la permission ni la justifier. C'est un sujet rarement montré dans le cinéma contemporain. Nous avons voulu l'aborder avec le plus d'objectivité possible, sans condescendance envers les personnages.*

Pourquoi abordez-vous les relations intergénérationnelles et les tabous autour de la sexualité des seniors gays ?

JMG : *Parfois, ce sont les sujets qui vous choisissent. J'ai moi-même fait mon coming-out relativement tard, ce qui m'a sensibilisé à la réalité des membres plus âgés de la communauté LGBTQIA+, notamment lorsqu'ils entrent en maison de retraite et ont l'impression de retourner dans le placard. Beaucoup de personnes gays portent le sentiment d'avoir été privées de leur adolescence et cherchent ensuite à rattraper le temps perdu, à travers des expériences, des relations ou des rencontres qu'elles n'ont pas pu vivre librement plus jeunes. Cela peut mener à des relations avec des personnes plus jeunes. De leur côté, certains jeunes gays recherchent aussi des relations avec des hommes plus âgés, en quête de protection, d'expérience ou de modèles. La sexualité des seniors est au cœur du film, tout comme ces relations intergénérationnelles, souvent vécues de manière plus libre et moins jugeante au sein de la communauté gay.*

**« On peut
retourner
dans
le placard
à tout âge ! »**



Kandido Uranga (Xanti) & José Ramón Soroiz (Vicente)

La représentation du corps vieillissant et des scènes de sexe entre hommes est-elle un geste politique ou une volonté de normalisation ?

AA : *Je dirais que c'est les deux. C'est un acte politique, prétendre que le cinéma peut être séparé de la politique est naïf, mais aussi une manière de normaliser ces représentations. Nous voulions également confronter le public à ses propres préjugés. Notre regard a été façonné par des décennies de cinéma construit à travers le point de vue de l'homme blanc hétérosexuel. C'est pourquoi des scènes de sexe entre deux hommes âgés peuvent encore provoquer un malaise. Elles révèlent surtout les limites de notre éducation cinématographique et sociale.*

En quoi le retour de Vicente dans le placard en maison de retraite révèle-t-il une violence sociale invisible ?

JMG : *Nous voulions montrer cette violence structurelle exercée contre celles et ceux qui ne se sentent pas totalement en sécurité pour être eux-mêmes. J'ai projeté une part importante de moi dans le personnage de Vicente. Le film montre ces situations quotidiennes qui poussent quelqu'un à cacher son orientation sexuelle ou à retourner, presque malgré lui, dans une forme de placard. Parfois, cela arrive simplement parce que l'environnement suppose que vous êtes « comme tout le monde ». On finit alors piégé par des peurs que l'on croyait dépassées. La maison de retraite agit comme une métaphore de la société : un système censé protéger l'identité de chacun, mais qui, au moment où quelqu'un décide de se révéler, l'encourage finalement à rester discret. Lorsque le psychiatre dit à Vicente : « Êtes-vous sûr de vouloir le dire aux autres ? », il illustre parfaitement cette violence subtile, mais constante.*

Quelle fonction narrative et symbolique joue l'opposition entre Maspalomas et Saint-Sébastien ?

JMG : Le contraste est évident, notamment entre la lumière et la chaleur des Canaries et l'atmosphère plus grise de Saint-Sébastien. Mais cette opposition reflète surtout l'état psychologique de Vicente : d'un côté, un monde de liberté, de sexualité et de fête et, de l'autre, l'oppression et l'effacement de soi dans la maison de retraite. Tourner en 35 mm nous a permis de renforcer cette opposition visuelle entre l'aspect presque solaire de Maspalomas et le clair-obscur de la maison de retraite. Mais ce qui nous intéressait surtout, c'était le contraste comme moteur dramatique. Il était essentiel de montrer la vie et la sexualité de Vicente à Maspalomas pour que le spectateur comprenne immédiatement ce qu'il perd, ce qu'il cache et à quoi il renonce en arrivant à Saint-Sébastien.

Pourquoi avoir choisi José Ramón Soroiz pour incarner Vicente ?

JMG : Dès que nous avons décidé de tourner le film en basque, José Ramón Soroiz s'est imposé naturellement. Nous avons déjà travaillé avec lui sur « Loreak » et savions à quel point il était un acteur exceptionnel. Au Pays Basque, c'est une figure très aimée. Même si sa carrière était éloignée de l'univers de « Maspalomas », nous sentions qu'il pouvait apporter une grande profondeur au personnage. José Ramón est quelqu'un de très vulnérable et anxieux et cette fragilité correspondait parfaitement à Vicente. Il comprend les personnages de manière très instinctive et les habite avec beaucoup de naturel. Les scènes de sexe représentaient cependant un aspect délicat. Le travail des coordinateurs d'intimité a donc été essentiel. Ils ont facilité la communication, aidé à poser des limites claires et permis de créer un espace de confiance et de sécurité pendant le tournage.



Pourquoi privilégier les silences et les non-dits dans la relation entre Vicente et sa fille ?

AA : Même si Nerea exprime parfois clairement sa colère envers son père, nous voulions que leur relation reste surtout marquée par les silences et les non-dits. Parfois, un conflit devient plus fort lorsqu'il passe par les regards, les malaises et ce qui n'est pas exprimé. Nous avions le sentiment que cette retenue rendait leur relation plus profonde et plus émouvante. Il y a aussi probablement quelque chose de très basque dans cette manière de communiquer : une forme de réserve et d'économie des mots qui s'est naturellement imposée dans le film.

« Nous vivons dans une société hétéronormative ! »



Comment avez-vous construit la relation entre Vicente et sa fille ?

JMG : Nous voulions que le spectateur ressente le poids du passé et des non-dits tout en restant ancré dans le présent. À travers leurs scènes ensemble, le public reconstitue progressivement ce qui s'est joué entre eux, tandis que leur relation évolue vers une forme de réconciliation. Mais cette réconciliation concerne surtout Vicente lui-même. Nerea ne lui a jamais fait de mal. C'est lui qui reste prisonnier du passé, du rejet de soi et de l'homophobie intériorisée. Ce n'est qu'en commençant à accepter qui il est qu'il devient capable de s'ouvrir réellement à sa fille. Nous voulions raconter cela avec subtilité, sans tout expliquer, afin que le spectateur ressente peu à peu les blessures qui ont marqué leurs vies.

À qui s'adresse le film et quels messages vouliez-vous transmettre ?

AA : Nous voulions toucher le public le plus large possible sans trahir notre point de vue. Le film parle évidemment de la communauté LGBTQIA+, mais aussi du vieillissement, des secrets familiaux, du déni et des normes sociales. Il existe encore peu de prise de conscience autour de la situation des personnes LGBTQIA+ âgées qui retournent dans le placard en maison de retraite. Le cinéma peut justement permettre de montrer des réalités que beaucoup ignorent. Le film parle aussi de la manière dont nous nous mentons à nous-mêmes et des « placards » que nous construisons pour survivre. Vicente est un personnage contraint d'entreprendre un chemin vers l'acceptation de soi. Enfin, nous voulions également évoquer le danger d'un recul des acquis sociaux. Aujourd'hui, certains discours d'extrême droite remettent en cause des droits qui semblaient pourtant acquis. Pour nous, il est essentiel de rester vigilants face à cela.

Un recul des droits LGBTQIA+ est-il possible aujourd'hui ?

JMG : L'Espagne reste globalement un pays ouvert envers la communauté LGBTQIA+, même si l'homophobie sociale n'a pas disparu. Elle existe ici comme ailleurs, parfois de manière plus subtile et structurelle. Je pense qu'on pourrait parler de « micro-homophobie » : ces remarques, attitudes ou situations du quotidien qui rappellent constamment aux personnes gays qu'elles sont perçues comme différentes. Pendant la préparation du film, nous avons nous-mêmes été confrontés à ce type de situations. Elles sont difficiles à expliquer, mais lorsqu'on les vit, on les reconnaît immédiatement. Il y a aussi aujourd'hui un sentiment de recul. Lorsque nous avons réalisé « 80 egunean » il y a 15 ans, il semblait impensable que certains droits puissent être remis en cause. Désormais, on comprend que les acquis sociaux peuvent disparaître s'ils ne sont pas défendus activement. Avec la montée de l'extrême droite, cette inquiétude est devenue plus visible. « Maspalomas » naît aussi de cette peur : celle de voir des personnes contraintes de se cacher à nouveau et perdre une partie d'elles-mêmes, comme Vicente.

Votre plus belle récompense n'est-elle pas d'avoir rendu visibles les personnes stigmatisées ?

AA : Lorsque José Ramón Soroiz a reçu un Goya, il a déclaré : « Je dédie ce prix à tous les Vicente du monde. J'espère qu'ils trouveront leur place ! » Beaucoup de personnes ont été profondément touchées par ces mots. Nous avons reçu des témoignages de spectateurs qui se sont reconnus dans le personnage de Vicente ou qui connaissaient quelqu'un ayant vécu une histoire similaire. C'est probablement ce qu'il y a de plus fort pour nous. Bien sûr, les récompenses et les nominations nous rendent très heureux, mais nous les voyons surtout comme une reconnaissance collective du travail de toute l'équipe.

« Les droits LGBTQIA+ peuvent être remis en cause ! »

Le film met-il en évidence la désertification des lieux LGBT à Saint-Sébastien à l'ère des applis de rencontre ?

AA : Je me méfie des discours qui annoncent constamment des points de non-retour. Il y a quelques années encore, certains affirmaient que les salles de cinéma allaient disparaître et ce n'est finalement pas arrivé. Nous vivons aujourd'hui de nouveaux paradigmes liés à la technologie et à l'immédiateté. Les réseaux sociaux et les applis ont transformé nos façons de nous rencontrer, mais je ne suis pas certain que nous soyons réellement « câblés » pour cela. Certaines personnes s'y adaptent très bien, d'autres non. Je ne sais pas si les applis remplaceront définitivement les espaces communautaires. Peut-être qu'un jour les gens voudront retrouver des formes de rencontres plus humaines et plus directes. Les êtres humains sont à la fois nostalgiques et profondément sociaux : ils regrettent ce qu'ils perdent tout en cherchant constamment de nouvelles façons de créer du lien.



Nagore Aranburu (Nerea) & José Ramón Soroiz (Vicente)



Propos recueillis par Thierry Calmont
Photographies : David Herranz & Épicentre Films



« Maspalomas »

de Aitor Arregi & José Mari Goenaga en salles mercredi 24 Juin (Épicentre Films).

Site Internet : www.epicentrefilms.com.

Web

Mediapart
Abus de ciné
À voir à lire
Que Tal Paris
Cineuropa
Cultnews
Intervistar
Stimento
Direct-Actu
Baz'art
Dame Skarlette
La septième bobine
Fucking Cinéphiles
Le Mag du Ciné
Benzine Magazine



Cinéma — Entretien

« Maspalomas » : apprendre à sortir du placard par deux fois

Le film espagnol, qui sort en salles mercredi, aborde des réalités peu représentées à l'écran, dont la sexualité d'homosexuels âgés. En écho, l'historien Geoffroy Huard revient, dans un entretien pour « Mediapart », sur la répression de l'homosexualité sous le franquisme et les figures de gays âgés dans le cinéma espagnol.

Ludovic Lamant

24 juin 2026 à 12h00

À l'origine, un collectif de cinéastes basques, fondé en 2001 autour de quelques amis, dont Aitor Arregi, Jon Garaño et José Mari Goenaga. Les deux premiers avaient coréalisé en 2024 *Marco*, adaptation un peu académique du livre de Javier Cercas, sur cet imposteur espagnol qui s'était inventé un passé dans les camps de concentration allemands.

Le nouveau film des « Moriarti » – du nom de leur boîte de production, basée à San Sebastián – est issu de l'alliance, cette fois, d'Aitor Arregi et de José Mari Goenaga : *Maspalomas* décrit la vie d'un homosexuel de 76 ans (José Ramón Soroiz, récompensé du Goya du meilleur comédien début 2026), réfugié dans les plaisirs de Maspalomas, enclave LGBT des Canaries, avant d'être victime d'un accident de santé qui l'oblige à revenir au Pays basque.

Sous des allures de film grand public, sage dans sa mise en scène centrée sur deux espaces – les dunes des Canaries et l'Ehpad basque –, les deux réalisateurs réussissent un film tendre et audacieux, sur des sujets très peu traités au cinéma – en tout cas dans le cinéma commercial. De la sexualité des homosexuels vieillissants, voire dépendants, aux mémoires douloureuses de la répression des gays sous le franquisme.

La découverte de *Maspalomas* a donné envie à *Mediapart* d'échanger avec Geoffroy Huard, maître de conférences en études hispaniques à CY Cergy Paris Université, auteur de plusieurs textes sur la répression des homosexuels durant la dictature en Espagne (dont *Los Invertidos*, 2021, non traduit en français), et qui s'apprête à publier un ouvrage sur le cinéma d'*Eloy de la Iglesia*, figure transgressive des années 1970 et 1980 à Madrid.



« Maspalomas », d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga. © Moriarti

« Mediapart » : Qu'avez-vous pensé du film ?

Geoffroy Huard : Il montre à l'écran des problématiques jusqu'ici peu représentées : des personnes âgées LGBT, leur sexualité, mais surtout le retour dans le placard de personnes âgées lorsqu'elles doivent aller en Ehpad. La description de certains modes de vie LGBT, comme l'amitié, la fuite vers la grande ville, la rupture avec la famille, m'a aussi semblé très juste.

Quand l'Espagne a-t-elle dépénalisé l'homosexualité ?

La « dépénalisation » remonte au 26 décembre 1978, durant les années de transition après la mort de Franco. C'est aussi l'année de l'adoption de la Constitution toujours en vigueur. L'homosexualité est exclue de la « loi de dangerosité et de réhabilitation sociale ».

Ce texte ne condamnait pas seulement les homosexuels, mais tous les marginaux – prostitué·es, personnes sans abri, petits délinquants ou encore trafiquants. L'objectif était de chasser la pauvreté des rues. Ce sont donc les

homosexuels issus des classes populaires qui étaient les plus réprimés sous le franquisme.

Dès les années 1974-1975, les juges ont limité l'application de ce texte. Sa réécriture en 1978 est une victoire des Partis communiste et socialiste, mais aussi des mouvements LGBTQI+ de l'époque, et d'abord du Front de libération gay de Catalogne (FAGC). Ce collectif est à l'origine des premières mobilisations pour les droits LGBTQI+ dans le pays, notamment la première « gay pride » d'Espagne, le 26 juin 1977.

Mais cette dépénalisation de 1978 n'a pas signifié pour autant la fin de la répression légale. La police a continué d'agir après cette date, de faire des descentes dans les boîtes de nuit, d'arrêter des prostituées, de mettre des amendes dans les lieux de drague, car l'outrage public à la pudeur était toujours pénalisé jusqu'en 1988.

Le personnage principal était adolescent à la fin de la dictature et fait son coming out dans les années 1990. Que dit son parcours ?

Il s'agit du parcours classique de nombreux gays de cette génération qui vivaient dans un contexte où l'homosexualité était réprimée légalement. Cela n'est pas particulier à l'Espagne franquiste ou à la transition. C'est un phénomène que l'on retrouve ailleurs. Il ne faut pas oublier que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) ne cesse de qualifier l'homosexualité de maladie qu'en 1990. Cela ne veut pas dire, évidemment, que tous les gays vivaient dans un placard.

Le personnage de Vicente est un homosexuel de son temps. Il est sorti du placard après avoir été marié pendant des années à une femme, avec laquelle il a eu une fille et avec laquelle il a rompu par la suite pour devenir un homme gay heureux dans cette enclave gay des îles Canaries, Maspalomas. Et ce sont principalement l'amitié et la sexualité qui constituent sa vie désormais, et non plus les normes familiales hétérosexuelles.



Geoffroy Huard dans les locaux de « Mediapart ». © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Avez-vous mené des entretiens avec ces personnes nées dans les années 1940 et 1950, réprimées sous le franquisme pour être homosexuelles ?

Ce n'est pas si simple. D'abord parce que la pandémie de sida puis la crise de l'héroïne, très forte en Espagne dans les années 1980 et 1990, sont passées par là. Les témoignages sur cette période sont donc rares. Et les personnes encore vivantes ne sont pas si faciles à identifier, parce qu'elles ne militent pas toutes dans des associations ou n'utilisent pas forcément Internet.

D'autres ne souhaitent pas parler car elles ont peur de l'extrême droite. Mais il existe tout un réseau associatif et universitaire qui réalise des entretiens avec les personnes âgées LGBTQI+ réprimées sous le franquisme et la période postérieure. Cela recoupe la question évoquée dans une deuxième partie du film, autour d'un second coming out pour les personnes âgées dépendantes, une fois qu'elles se retrouvent en Ehpad.

À ce sujet, la Fundación 26 de Diciembre [pour 26 décembre, jour de la « dépénalisation » de l'homosexualité – ndlr] est en train d'ouvrir à Madrid un Ehpad pour les personnes LGBTQI+. C'est un projet qui date de 2018, mais qui a été retardé avec le confinement du covid. Les travaux se terminent actuellement.

« Beaucoup des archives du franquisme sur les personnes LGBTQI+ prennent encore la poussière, plus de cinquante ans après la mort de Franco. »

Vous êtes un des premiers chercheurs à avoir pu consulter ces archives du franquisme sur les personnes LGBTQI+ en Espagne. En quoi consiste cette matière ?

Il s'agit principalement des dossiers de « dangerosité » au sein des archives judiciaires, depuis les années 1940 jusqu'à 1980. Ils portent sur les arrestations et les condamnations en lien avec l'homosexualité, et celles de personnes que l'on appelle aujourd'hui trans.

Ces archives n'étaient pratiquement pas accessibles depuis le retour de la démocratie, et cela reste encore difficile de les consulter. Il existe bien une volonté politique pour faciliter leur accès, depuis le boom des questions mémorielles au début des années 2000, mais aussi l'adoption du mariage et de l'adoption pour les couples de personnes du même sexe en 2005. La loi de « mémoire démocratique », adoptée en 2022, fait explicitement référence à l'accès aux archives du franquisme.

Mais cela entre en contradiction avec d'autres lois : celle sur la protection des données et celle sur la protection de l'intimité. Dès lors, on se retrouve dépendants du bon vouloir de chaque directeur d'archives et l'on doit s'adapter au cas par cas dans chaque région d'Espagne. Il y a eu des avancées majeures en Catalogne, à Madrid et aux Canaries. Mais beaucoup de ces archives prennent encore la poussière, plus de cinquante ans après la mort de Franco. Ce scandale est dénoncé régulièrement et je suis convaincu qu'elles finiront par être accessibles.

Est-il exact que le cinéma espagnol s'est peu intéressé, jusqu'à présent, au vieillissement des personnes homosexuelles ?

Oui. Sous la dictature, la représentation était réduite à des clichés et à des caricatures : l'homosexuel maniéré par

exemple dans *No desearás al vecino del quinto* de Ramón Fernández (1970). Ce film a d'ailleurs été le plus gros succès au box-office pendant des décennies. Il y a eu ensuite des représentations plus réalistes à la fin des années 1970 et dans les années 1980.

Par la suite, c'est surtout les hommes jeunes qui étaient représentés, considérés comme plus désirables et donnant une image plus positive de l'homosexualité. On peut tout de même citer quelques films de Pedro Almodóvar, dont *La Mauvaise Éducation* (2004) et *Douleur et gloire* (2019) – où le cinéaste, alors âgé de 70 ans, revient sur sa vie gay. Des films d'Eloy de la Iglesia aussi – *Le Député* (1978) ou *Les Plaisirs cachés* (1977) – mettent en scène des hommes d'une quarantaine d'années avec des partenaires plus jeunes.

On peut aussi citer *So egunean* de José Mari Goenaga – le même réalisateur que *Maspalomas* – sur l'histoire d'amour entre deux femmes âgées. Mais je ne connais pas d'équivalent, en Espagne, au documentaire de Sébastien Lifshitz *Les Invisibles*, autour de récits de vie de personnes homosexuelles nées pendant l'entre-deux-guerres.

*

Maspalomas, d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga, sort en salles mercredi 24 juin.

Ludovic Lamant

Boîte noire

L'entretien a été réalisé le 17 juin 2026. Geoffroy Huard l'a relu et amendé à la marge.

D'un placard à un autre ?

Synopsis du film

2018. Vicente, 70 ans passés, vit chez son ami Ramon à Maspalomas, après s'être séparé de son petit ami Esteban. Entre la compagnie de son ami et de son chien Argi, et du sexe sporadique dans les dunes ou dans la back-room d'un bar du Jumbo Center, il trouve par moments de quoi se satisfaire. Pourtant un événement dramatique va le ramener à San Sebastian, où sa fille Nerea, avec laquelle il n'avait pas de contact depuis des années, va tâcher de s'occuper de lui...



© Epicentre Films

Critique du film MASPALOMAS

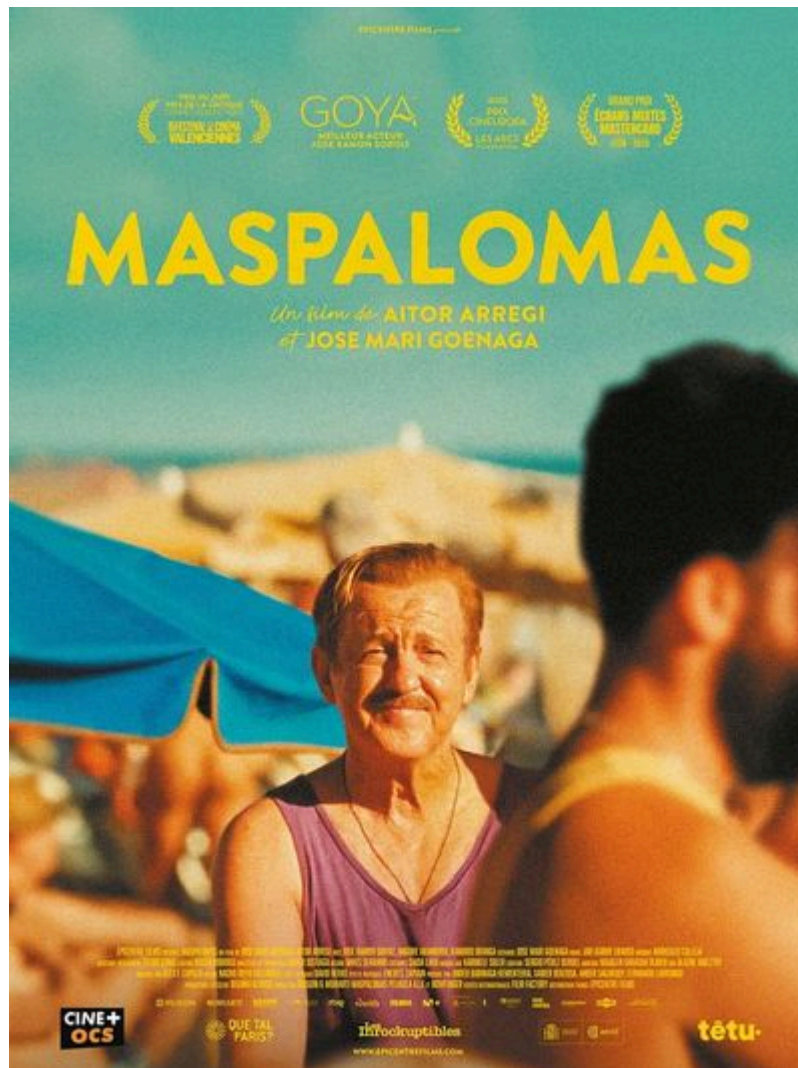
Découvert en compétition au Festival de San Sebastian 2025, puis passé par le Festival Face à Face à Saint-Étienne, d'où il est reparti avec le Coup de cœur du Jury, **"Maspalomas"** tire son titre d'une ville très gay friendly du sud de Gran Canarie. Un endroit où des gays de toute l'Europe et particulièrement des hommes âgés, vont faire la fête, profiter d'une température clémente toute l'année et de la plage. Souvrant dans les dunes, l'un des lieux de drague les plus connus, passant par le Jumbo Center, ses bars, ses discothèques et ses back-rooms, le lieu semble d'abord être le paradis pour Vicente et son ami Ramon. Mais derrière les apparences de sexe facile, se cache une séparation subie, des élans amoureux ou physiques contrariés, un corps qui ne suit plus, et une situation finalement assez précaire.

Suite à un événement, une ellipse suffit pour retrouver Vicente à San Sebastian, un changement physique marquant un certain « coup de vieux », et la question de son autonomie se posant clairement. Traitant du vieillissement chez les homosexuels, de la perte d'autonomie, du rapport aux autres personnes âgées, y compris dans des institutions spécialisées, **"Maspalomas"** ne quitte jamais le personnage de Vicente (rôle pour lequel José Ramón Soroiz a reçu le prix d'interprétation du premier rôle à San Sebastian et le Goya du meilleur acteur 2026). Avec un tact immense et sans forcer le trait, c'est la perspective d'un retour au placard qui hante tout le film, le destin de cet homme semblant une parenthèse disparue, entre les reproches de sa fille, un personnel médical et des pensionnaires au machisme assumé. Tendrement, Aitor Arregi et José Mari Goenaga ceignent leur personnage, scrutant la résignation ou la perspective d'une nouvelle éclosion. Un film nécessaire, touchant, qui passe de la lumière des Canaries à la fraîcheur de la mer de Cantabrie, tout en ne fermant jamais la porte à l'espoir.

Olivier Bachelard (<https://www.abusdecine.com/author/olivier-bachelard-3/>)

Envoyer un message au rédacteur (https://www.abusdecine.com/author/olivier-bachelard-3/?post_concerne=maspalomas#contact)

Maspalomas - Aïtor Arregi, José Mari Goenaga - critique



Une fresque sociale réussie à travers le parcours d'un homme découvrant à ses dépens que la vie est facétieuse et que la liberté de vivre selon ses choix n'est jamais acquise. Réalisateurs José Mari Goenaga Aïtor Arregi

Acteurs Zorion Eguileor Nagore Aranburu José Ramon Soroiz Kandido Uranga Kepa Errasti

Genre LGBTQIA+

Nationalité Espagnol

Distributeur Épicentre Films

Durée : 1h55mn



PUBLICATION: Avoir-Alire.com

PAYS: FRA

TYPE: Web

EAE: €30.63

AUDIENCE: 2252

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str

VISITES MENSUELLES: 68461.84

JOURNALISTE: José Mari Goenaga

URL: www.avoir-alire.com



[> Version en ligne](#)

> 17 juin 2026 à 3:28

Date de sortie : 24 juin 2026

Festival Festival de San Sebastián 2025 Les Arcs Film Festival 2025 Festival 2 Valenciennes 2025 Festival Cinehorizontes de Marseille 2025 Festival Face à Face 2025 Festival des Images aux Mots de Toulouse 2026 Goya 2026 Festival Ecrans Mixtes de Lyon 2026 Festival du Cinéma Espagnol de Nantes 2026 Festival du film de Sonoma 2026 Festival Rainbow Screen de Montpellier 2025 Festival Cinespana de Toulouse 2025 Rencontres européennes d'Aubenas 2025 Festival Regard (s) de Rennes 2025 Festival du Film Politique de Carcassonne 2025 Festival Chéries Chéris 2025 (Paris) Festival Désirs Désirs 2026 (Tours)

Avis

personne

L'a vu

personne

Veut le voir

Résumé : Sous le soleil brûlant de Maspalomas, aux îles Canaries, Vicente savoure depuis vingt-cinq ans une retraite insouciant. Mais un accident l'arrache à son paradis. Rapatrié à Donostia, il est placé par sa fille dans une maison de repos où le temps semble figé en même temps que ressurgissent les fantômes du passé. À nouveau contraint de masquer son identité, il est obsédé par une seule idée : s'évader et retrouver la liberté de Maspalomas.

Critique : Des plages de sable blanc à perte de vue, des apéros en maillot de bain à l'ombre d'un parasol, des fêtes nocturnes, des rencontres improbables, du sexe à volonté. Non, il ne s'agit pas d'un remake des Bronzés . C'est le décor de Maspalomas, sur l'île de la Grande Canarie, un véritable paradis terrestre, réputé pour ses dunes, sa mer cristalline, son soleil et son ciel toujours bleu, dans lequel Vicente, soixante-seize ans, laisse désormais libre cours à son homosexualité, lui qui a dû la taire durant toutes les années du franquisme et même encore aujourd'hui dans certaines contrées retirées de l'Espagne. Des conditions de vie idéales subitement balayées lorsqu'un pépin de santé le renvoie à tout ce qu'il avait fui dans sa ville natale de San Sebastian, synonyme pour lui de grisaille et d'enfermement. Après Une vie secrète (2019) consacrée à la chape de plomb imposée au peuple espagnol par le régime dictatorial du général Franco, puis plus récemment le fascinant Marco, l'énigme d'une vie disséquant avec une précision diabolique les méandres de l'âme humaine, les réalisateurs basques Aitor Arregi et José Mari Goenaga explorent à nouveau les thèmes de l'identité et de l'enfermement.

Copyright Epicentre Films

Ayant fait le choix d'une argumentation directe et sans tabous, ils ne nous cachent pas grand-chose des mœurs de ces vacanciers totalement libérés, à travers quelques scènes crues qui pourront choquer mais donnent pourtant un éclairage essentiel sur la quintessence d'un personnage qui, bien que ballotté par les soubresauts sociaux et politiques de son pays, a réussi à organiser sa vie selon ses propres codes, au prix de sacrifices, en particulier familiaux. Vicente est un homme représentatif de son époque. Longtemps mis au placard, il a pu en sortir et faire son coming out dans les années



PUBLICATION: Avoir-Alire.com

PAYS: FRA

TYPE: Web

EAE: €30.63

AUDIENCE: 2252

TYPLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str

VISITES MENSUELLES: 68461.84

JOURNALISTE: José Mari Goenaga

URL: www.avoir-alire.com



[> Version en ligne](#)

> 17 juin 2026 à 3:28

1990. Il a alors quitté femme et enfant pour vivre pleinement. Aujourd'hui, ces retrouvailles forcées avec sa fille Nerea, si difficiles et maladroites soient-elles, permettent d'exhumer les bribes de son passé et constituent une part majeure de l'intrigue. De même, à l'heure où son existence semble revenir au point de départ avec cet isolement dans une maison de retraite, sa rencontre avec un compagnon de chambre, conservateur et quelque peu obtus, en tous points opposé à lui, mais dont il parvient à gagner l'amitié, participe à l'émotion d'un récit qui aurait pu facilement tomber dans la lourdeur ou même l'inconvenance. Après le récent Rue Málaga dans lequel Mariam Touzani célébrait le retour à l'amour et à la sexualité d'un couple hétérosexuel octogénaire, nos réalisateurs prennent un malin plaisir à ajouter une couche d'inconfort aux idées reçues en traitant non seulement de sexe, mais de sexe entre hommes et de préférence âgés.

Copyright Epicentre Films

Enfin, le film doit beaucoup à l'interprétation remarquable de son acteur principal. Si le comportement futile et égoïste de son personnage d'adolescent du troisième âge ne suscite pas une empathie immédiate, la mise à jour progressive de ses failles et blessures, bien emballées dans un cocon de dérision, finit par le rendre attachant et le jeu tout en nuances de José Ramon Soroiz y contribue largement.

Sous couvert de légèreté, Masopalomas rappelle que la liberté n'est jamais définitive et qu'il convient de toujours continuer à se battre pour la préserver.

Claudine Levanneur

En VOD, SVOD ou Streaming

Galerie Photos

Votre avis

Votre note :



QUE TAL PARIS ?

LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Le 24.06. Maspalomas de Aitor Arregi et José Mari Goenaga

Un film aussi profondément humain que nécessaire

26/05/2026



Dans l'extraordinaire chanson **Les Vieux**, Jacques Brel évoquait avec une poésie inégalée l'inexorable effritement des êtres. Aujourd'hui, la vieillesse se raconte autrement : loin des seuls récits de déclin, elle est aussi un lieu du désir, de liberté et de droits. Avec **Maspalomas**, Aitor Arregi et José Mari Goenaga mettent sur le devant de la scène un sujet encore rarement traité au cinéma : l'homosexualité au troisième âge.

Retour à la case départ

Depuis 25 ans, **Vicente**, un retraité basque, vit à **Maspalomas** aux îles Canaries. C'est dans ce paradis ensoleillé, véritable terre d'accueil pour la communauté **LGBTQI+**, qu'il a enfin trouvé cette liberté tant désirée durant des années. Mais un problème de santé l'oblige à rentrer à Donostia où il est placé par sa fille dans une maison de repos.

Dans cet établissement, il est à nouveau contraint de masquer son identité. Ce retour à la case départ est une réalité malheureusement fréquente : « **Dans la communauté gay, quand les gens vieillissent, c'est quelque chose qui arrive fréquemment pour se protéger, ne pas avoir à s'expliquer...** » nous confiaient l'an dernier Aitor Arregi et Jon Garaño en évoquant **Maspalomas** au fil d'un entretien autour de la sortie de **Marco, l'énigme d'une vie**.



Image du film *Maspalomas* © Epicentre Films

Une remarquable distribution d'acteurs

Maspalomas compte avec une remarquable distribution d'acteurs. Pour incarner **Vicente**, les réalisateurs ont fait appel à **José Ramón Soroiz**, un acteur avec lequel ils avaient déjà collaboré sur **Loreak** (2014). Celui-ci qui s'est imposé comme le choix idéal pour incarner le personnage central de ce film a remporté le prix **Goya** à la meilleure interprétation masculine.



Image du film *Maspalomas* © Epicentre Films

Autre fidèle collaboratrice des réalisateurs, **Nagore Aranburu** — exceptionnelle notamment dans **Los Domingos** d'**Alauda Ruiz de Azúa**, ainsi que dans la série **Querer** diffusée sur **Arte** — incarne **Nerea**, la fille de **Vicente**. Un personnage essentiel à l'intrigue, puisqu'il permet d'éclairer le passé de **Vicente** marqué par des années de silence et de dissimulation.



QUE TAL PARIS ?

LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

Rencontre avec Aitor Arregi et José Mari Goenaga, réalisateurs de *Maspalomas*

"Ce n'est pas que la sexualité disparaît avec l'âge, mais nous agissons souvent comme si c'était le cas..."

19/06/2026



A

près avoir interviewé l'an passé **Aitor Arregi** et **Jon Garaño** pour la sortie de **Marco, l'énigme d'une vie**, il ne nous restait plus qu'à rencontrer **José Mari Goenaga**, le troisième membre du **trio Moriarti**, du

nom de leur société de production et sous lequel ils sont très connus en Espagne. Le cinéma des **Moriarti** explore avec audace et talent des thèmes tels que l'identité, la mémoire et le rapport à l'Histoire. Cette fois-ci, ils viennent nous présenter **Maspalomas**, un récit bouleversant sur l'homosexualité au troisième âge.

***Maspalomas* explore une réalité encore peu visible : l'expérience de l'homosexualité à un âge avancé. Le film met en lumière les difficultés rencontrées par de nombreuses personnes âgées LGBTI+, notamment en institution, où certaines se sentent encore contraintes de dissimuler leur identité ou leur orientation sexuelle par crainte du rejet ou de la discrimination. Quelle a été la genèse du film ?**

J.M.G : Le film a en quelque sorte deux points de départ. Le premier est **Maspalomas**, l'endroit lui-même, que j'ai découvert pour la première fois lors de vacances en 2016. La réalité que j'y ai trouvée, cette sorte de microcosme du loisir et du plaisir homosexuel, m'a beaucoup marqué. Ce qui m'a particulièrement interpellé, c'était la place des personnes âgées : les voir pratiquer le naturisme sur la plage, profiter de leur sexualité, faire la fête, fréquenter les bars et les discothèques.

Ce sont des contextes dans lesquels nous n'avons pas l'habitude de voir des personnes âgées. Cela m'a fait prendre conscience que nous vivons dans une société qui tourne largement le dos à cette réalité. Ce n'est pas que la sexualité disparaît avec l'âge, mais nous agissons souvent comme si c'était le cas. J'ai trouvé cela très intéressant et j'ai immédiatement eu envie d'écrire quelque chose autour de ce sujet.



À peu près à la même époque, j'ai lu un article qui évoquait les personnes de la communauté **LGBTIQ+** qui, lorsqu'elles entraient en maison de retraite, retournaient dans de nombreux cas « au placard », c'est-à-dire qu'elles se remettaient de nouveau à cacher leur orientation sexuelle, le plus souvent par peur de ne pas être acceptées.

Nous nous sommes documentés dans différents endroits et le président d'une association de seniors **LGBTIQ+** nous disait : « **Pour beaucoup de ces personnes, entrer en maison de retraite, c'est un peu comme se retrouver à nouveau face à ceux qui les harcelaient à l'école.** » C'est comme revivre des expériences que l'on pensait avoir définitivement surmontées.

J'ai trouvé que c'était un conflit extrêmement fort. D'autant plus que nous parlions d'une génération pour laquelle faire son **coming out** avait déjà été un combat difficile. C'est de là qu'est née l'envie de raconter cette réalité, mais aussi de montrer l'univers de Maspalomas et le contraste entre ces deux mondes, à partir de l'histoire de Vicente.

Effectivement, le film débute à Maspalomas, à Grande Canarie, un lieu considéré par beaucoup comme un véritable paradis pour la communauté gay. Qu'aviez-vous envie de montrer de Maspalomas et quelle signification souhaitiez-vous donner à ce décor dans l'histoire ?

J.M.G : Il est vrai que **Maspalomas** peut-être aussi vu comme une sorte de très grand placard, c'est-à-dire un lieu où l'on va se cacher. Cela soulève ensuite une question : est-ce vraiment quelque chose de négatif ? On entend souvent dire : « **Vous créez vos propres ghettos** », mais on peut aussi se demander si ce sont des ghettos ou plutôt des espaces de sécurité.

En effet, lorsque l'on vit dans une société où l'on ne se sent pas totalement accepté, où l'on a peur de tenir la main de son partenaire dans la rue, il est compréhensible de chercher un lieu où l'on se sent protégé. Bien sûr, il appartient à tout le monde — y compris aux personnes homosexuelles — de faire évoluer cette situation. Mais tant que les choses ne changent pas, il est normal de rechercher un espace sûr.

Toutefois, la question est plus personnelle dans le cas de notre protagoniste, **Vicente**. Au début du film, on croit voir un homme parfaitement en paix avec lui-même, profitant pleinement de sa sexualité après avoir passé de nombreuses années en couple. On a l'impression qu'il vit une sorte d'adolescence tardive, à 75 ans, une période de découverte et de plaisir retrouvé.

Mais lorsqu'il se retrouve dans la résidence, on comprend qu'il porte encore en lui de nombreux fardeaux, de nombreuses questions non résolues dans sa vie. Finalement, s'il est allé vivre à **Maspalomas** pour y trouver sa liberté, c'était peut-être aussi une façon

de se cacher de certaines choses de son passé. C'est en ce sens que Maspalomas peut être considéré comme une forme de « placard ».



Ainsi, à la fin — et cela révèle un peu l'intrigue — lorsqu'il retourne à **Maspalomas**, il y revient en tant qu'homme transformé. Certes, il retourne dans ce « grand placard », mais il le fait comme quelqu'un qui a appris à s'accepter lui-même.

Il ne s'agit plus de se réfugier dans un lieu pour fuir des aspects de sa vie ou pour se cacher du regard des autres. Il y revient en étant réconcilié avec lui-même, ce qui fait toute la différence.

Sinon, Maspalomas est aussi un lieu d'une grande richesse visuelle et symbolique, qui apporte énormément à l'histoire. C'est un endroit particulièrement évocateur, dont les paysages et l'atmosphère renforcent la portée émotionnelle et narrative du récit.



Portrait de Aitor Arregi et José Mari Goenaga © Epicentre Films

Après les projections, beaucoup de personnes nous disent : « Je connais quelqu'un comme Vicente. C'est mon oncle, mon frère, mon père... » Certains nous disent même : « C'est moi »

Par la suite, l'histoire prend un tournant avec la maladie de Vicente, qui retourne à Saint-Sébastien, au Pays basque, sa terre d'origine, et entre dans une maison de retraite, laissant complètement derrière lui la vie qu'il avait construite à Maspalomas. Comment avez-vous travaillé ce contraste entre ces deux univers, si différents sur le plan narratif ?

A.A : Pour moi, c'était sans aucun doute l'un des aspects que je préférais dans l'histoire, ce contraste, cette rupture soudaine : passer vingt minutes dans un univers que je ne connaissais pas et que, je pense, une grande partie du public ne connaît pas non plus, même si c'est une destination touristique gay, probablement la principale d'Europe.

Et puis cet espace changeant, ces dunes avec leurs zones de végétation, le **cruising**, la fête, les gens détendus, heureux, à l'aise. Tout cela était extrêmement puissant. C'est un peu l'essence même du cinéma, je crois : comme si l'on ouvrait une porte sur quelque chose que l'on ne connaît pas et que l'on prend plaisir à découvrir.

Je le ressentais déjà dans le scénario. Puis soudain arrive le problème, disons-le ainsi, sans spoiler, le problème de santé, et le retour au Pays Basque. C'est là que le film se poursuit logiquement, mais ce que l'on a vu auparavant est quelque chose qui, au-delà de son caractère très évocateur pour **Vicente**, restera présent dans l'esprit du spectateur tout au long du film. Car cela permet de comprendre d'où vient ce personnage dont nous allons suivre le parcours vers l'acceptation de soi et dont nous serons les témoins au fil de l'histoire.

Ce genre de tournant narratif maintient la tension et donne aussi un rythme, un flux narratif qui, selon moi, est l'une des choses les plus difficiles à faire quand réalise un film : lui donner de la fluidité tout en restant cohérent avec l'histoire, tout en conservant son émotion et sa force... c'est, à mes yeux, l'un des défis les plus complexes. Ce contraste, en plus de provoquer une sorte d'électrochoc chez le spectateur, aide énormément à la construction du récit.

La solitude, la peur et, d'une certaine manière, le sentiment de culpabilité envers sa famille sont des émotions qui traversent constamment le personnage de Vicente. Comment avez-vous construit ce personnage aux côtés de José Ramón Soroiz qui lui a permis de remporter le Goya de la meilleure interprétation masculine ?

A.A : **José Ramón**, dans la vie réelle, a ce point de vulnérabilité, comme une angoisse intérieure. Pas forcément pour les mêmes raisons, mais chez lui, on a l'impression que cela fait partie de sa nature profonde, qu'il porte cela en lui depuis toujours. En tant qu'acteur, cette vulnérabilité et cette personnalité lui ont beaucoup servi pour le personnage.

Quant à la construction du personnage, tout s'est fait étape par étape. D'abord, **José María** a rencontré notre producteur **Xavi Berzosa** avec **José Ramón**. Déjà, dès ce moment-là, **Ramón** a montré qu'il n'aimait pas la presse, que cela le mettait mal à l'aise et qu'il ne souhaitait pas être exposé médiatiquement.

Le lendemain, **José María** lui a envoyé le scénario sans trop lui expliquer de quoi il s'agissait. Lors de leur première rencontre, il ne lui avait pas vraiment parlé de l'histoire

ni des scènes de sexe. En lui envoyant le scénario, il lui a simplement dit : « **Tu verras qu'il y a des scènes sexuelles, mais lis-le et on en reparlera.** »



Après avoir lu le scénario, **Ramón** a été très touché par l'histoire, mais les scènes de sexe l'ont mis mal à l'aise. Il s'est interrogé sur leur nécessité et a demandé s'il était possible de les rendre moins explicites. Bien qu'attiré par le projet, il a eu besoin de temps pour réfléchir et accepter ce que le rôle impliquait avant de s'engager pleinement dans le film. Il savait néanmoins que ce projet lui parlait profondément et qu'il devait trouver la manière de s'y engager en accord avec lui-même.

Ensuite, une grande partie du travail a porté sur la façon d'aborder les scènes intimes. Pour tout le reste, la direction d'acteur était relativement simple. Les émotions du personnage lui venaient naturellement et il n'était pas nécessaire de beaucoup lui expliquer : il comprenait immédiatement ce qu'il devait exprimer.

En revanche, les scènes à caractère sexuel ont nécessité un long dialogue. Il y avait parfois des malentendus : chacun interprétait les choses à sa manière. C'est là que les coordinatrices d'intimité ont joué un rôle essentiel. **Leticia** et les autres professionnelles ont servi de médiatrices entre le réalisateur et l'acteur. Ensemble, ils ont défini la manière dont les scènes seraient préparées, répétées et tournées. Plusieurs répétitions ont été organisées avec leur accompagnement.

Ce fut également très important d'entourer **Ramón** de personnes de confiance, de créer un environnement rassurant et protecteur sur le plateau. Ça lui a permis de se sentir soutenu et suffisamment en sécurité pour affronter les moments les plus délicats du tournage. Finalement, le fait d'être entouré de visages familiers et de collaborateurs bienveillants a été déterminant dans son engagement dans le projet.

J.M.G : Au moment de l'écriture et de la construction de ce personnage, ça nous a beaucoup aidés de lire les témoignages d'hommes ayant vécu une expérience similaire : des hommes qui avaient été mariés à une femme, avaient fondé une famille, puis avaient fait leur **coming out** tardivement alors qu'ils avaient déjà construit tout un environnement social et familial.

Ces témoignages ont été particulièrement précieux. Nous les avons également partagés avec **José Ramón**. Par ailleurs, certains personnages de fiction nous ont aidés à construire l'arrière-plan du personnage comme celui du père dans le roman **Le langage perdu des grues** de **David Levitt**.

Même si ce passé n'est jamais montré directement dans le film, il était essentiel de ressentir son poids et de comprendre comment il pouvait influencer le personnage et façonner sa manière d'être.

Le personnage de Nerea, interprété par Nagore Aranburu, est essentiel dans l'histoire, car il incarne le lien familial ainsi que tout ce passé marqué par les silences, les secrets, les renoncements et les souffrances qui ont conditionné la vie de Vicente.

J.M.G : Le véritable défi consistait à révéler progressivement ce que ce passé avait pu être, sans pour autant trop le verbaliser.

Ce qui nous intéressait avant tout, c'était de faire un film ancré dans le présent, et non un film où l'on passerait sans cesse du temps à évoquer ce passé.



Ainsi, dans les scènes entre **Nerea** et **Vicente**, l'idée était de laisser apparaître peu à peu des éléments de cette histoire passée à travers de brèves répliques, mais surtout à travers les silences et les regards. Il s'agissait de permettre au spectateur de deviner ce qu'avait pu être ce passé, tout en observant simultanément l'évolution de leur relation dans le présent.

Tout l'enjeu était donc de trouver un équilibre entre ces deux dimensions. C'était, je crois, le principal défi du film.

Depuis la sortie du film, comment le public espagnol a-t-il réagi ? Avez-vous rencontré des personnes qui se sont reconnues dans l'histoire de Vicente ou qui vous ont confié des expériences similaires à celles montrées dans *Maspalomas* ?

A.A : Après les projections, lors des échanges que nous organisons habituellement avec le public, beaucoup de personnes nous disent — pas seulement des personnes concernées directement par les thématiques LGBT — : « **Je connais quelqu'un comme Vicente. C'est mon oncle, mon frère, mon père...** » Certains nous disent même : « **C'est moi.** »

Cela nous est arrivé à plusieurs reprises. Et ce sont des moments très forts, parce que ce que nous avons mis à l'écran prend soudain une autre dimension. Le personnage cesse d'être une fiction et devient quelqu'un de réel dans la vie des spectateurs.

Concernant l'accueil du public, en Espagne, le film a très bien fonctionné. Beaucoup de gens sont allés le voir et nous en sommes ravis. Pour un film tourné en basque, les résultats ont été particulièrement satisfaisants. Je crois même qu'il s'agit du troisième film en langue basque ayant vendu le plus d'entrées. Le film a également bien marché dans plusieurs grandes villes comme Madrid, Barcelone ou Valence. Globalement, il s'est bien défendu partout où il a été distribué.

En parallèle, nous avons participé à de nombreux festivals et projections spéciales : il s'agissait de petites séances hors du circuit commercial, avec quarante ou cinquante spectateurs seulement. Pourtant, les salles se remplissaient souvent et les discussions après les projections étaient particulièrement riches.

Nous avons eu beaucoup de surprises. Par exemple, nous pensions parfois que les personnes âgées seraient moins réceptives au sujet. Or, de nombreuses femmes âgées se sont montrées très intéressées, posant des questions pertinentes et sans aucune gêne face aux thèmes abordés.

Cela nous a fait prendre conscience de nos propres préjugés. On imagine souvent que les jeunes seront plus ouverts, mais ce n'est pas toujours le cas. Nous avons constaté qu'il n'existe pas de lien direct entre l'âge et l'ouverture d'esprit. Certaines personnes jeunes peuvent être plus mal à l'aise que des personnes beaucoup plus âgées.

SAN SEBASTIAN 2025 Compétition

Critique : *Maspalomas*

par ALFONSO RIVERA

23/09/2025 - Le héros de ce mélodrame d'Aitor Arregi et José Mari Goenaga doit quitter le paradis gay du titre pour retrouver non seulement sa ville natale, mais aussi le placard dont il a eu tant de mal à sortir

Jose Ramón Soroiz dans *Maspalomas*

Le film gay espagnol de la saison (et hyper fier de l'être : il s'avère courageux et jamais timoré par rapport aux images crues qu'il montre) s'intitule *Maspalomas* [+] et se passe justement dans cette enclave canarienne où rares sont ceux qui pratiquent l'hétérosexualité. C'est là, sur les dunes pleines d'excitantes surprises de l'île, que commence ce long-métrage signé par deux des Moriarti, **Aitor Arregi** et **José Mari Goenaga**, auteurs (avec le troisième membre de ce trio artistique, **Jon Garaño**) des films *Marco* [+], *Une vie secrète* [+], *Handia*, *le géant d'Altzo* [+] et *Loreak* [+], ainsi que de la série *Cristóbal Balenciaga* [+]. Leur nouveau travail concourt en ce moment pour les Coquillages d'or et d'argent du 73e Festival de San Sebastian, et il a clairement ses chances.

L'intrigue s'articule autour de Vicente (incarné par un **Jose Ramón Soroiz** attachant), un ioveux monsieur de 76 ans qui mène enfin la vie qu'il veut à Maspalomas : il passe ses journées à la fête au centre de loisirs Jumbo et à rechercher le plaisir... Jusqu'à ce qu'un acci...

Paramètres cookies

rentre à San Sebastian pour retrouver sa fille (**Nagore Aranburu**, qui est partout cette année au festival

basque, puisqu'elle apparaît dans quatre des films au programme), avec laquelle il n'avait avant cela presque aucun contact. Ainsi, ce brave Vincent va devoir vivre dans une résidence où compte tenu des circonstances, il se sent obligé, franchement contre son gré, de retourner dans ce maudit placard, occultant de ce fait une partie de lui-même qu'il croyait résolue.

Ainsi, ce film dramatique place face à face deux univers opposés : le monde hédoniste, excitant et lumineux du sud de l'île de Grande Canarie et le monde gris, éteint et pluvieux de San Sebastian. Le premier est le paradis homosexuel d'un homme qui n'a pu que tard dans son existence vivre en toute vérité et en toute liberté (c'est pour ça qu'il s'efforce de rattraper à tout prix le temps perdu), l'autre est une prison sociale où être soi-même peut entraîner de la part des autres rejet et discrimination. Ainsi, le pauvre homme se retrouve nez à nez, contre sa volonté, avec un passé de privations et de douloureux secrets qu'il croyait mort et enterré pour toujours. Un cauchemar, en somme.

Mais au-delà de ce qui en train de se produire partout dans le monde (car partout, on constate un dangereux recul des droits fondamentaux), notre personnage doit par-dessus le marché s'occuper de sa fille, qui ne s'est toujours pas remise de son abandon du foyer (ne manquez pas, à ce propos, le dialogue sur les rois mages, qui est un vrai bijou). Par ailleurs, les Moriarti abordent, avec énormément de respect, de sincérité et de connaissances, un sujet qui lui aussi paraît tabou, et vit dans le placard : la sexualité et l'amour au troisième âge. C'est un sujet peu traité au cinéma (il y a très peu de films espagnols sur ce thème, au-delà de *La vida empieza hoy* [+] et du documentaire *Un hogar sin armarios*) que les co-réalisateurs ont déjà évoqué dans leur premier film : la "bromance" lesbienne *En 80 días* [+].

Pour tout cela et pour le travail splendide des comédiens, notamment du duo principal, *Maspalomas* se transforme en un film qui, comme *Une vie secrète*, parle des lourds secrets, des peurs et autres formes de répression auxquelles peuvent conduire l'ignorance, l'intolérance, la tendance de la société à tout vouloir étiqueter et la communication minimale entre les gens.

Maspalomas a été produit par Irusoin, Moriarti, Maspalomas Pelikula AIE et Bowfinger. Les ventes internationales du film sont assurées par Film Factory. En Espagne, il sortira ce vendredi 26 septembre, distribué par Bteam Pictures.

(Traduit de l'espagnol)

plus sur : Maspalomas



Interview : Aitor Arregi et José Mari Goenaga • Co-réalisateurs de *Maspalomas*

“Il a été établi, dans cette société, qu'on préfère penser que les personnes âgées n'ont plus de relations sexuelles”

Les réalisateurs basques avouent qu'ils ont beaucoup appris de leur incursion dans l'univers gay et abordent des sujets comme le sexe chez les personnes du troisième âge ou encore le recul social ▶

25/09/2025

La série *Infamie*, réalisée par Agustina Macri et Beatriz Sanchís, est en plein tournage

Susana Abaitua est en tête d'affiche d'un thriller psychologique produit par Evafilms pour HBO Max, flanquée d'Ane Gabarain, Jorge Bosch, Jon Olivares, Iñigo Gastesi et Eva Llorach ▶

03/03/2026 | Production | Financement | Espagne

[Actualités](#)[Agenda](#)[Dossiers](#)[Recherche](#)[Expositions](#)[Musique](#)[Tendances](#)[Scènes](#)[Écrans](#)[Livres](#)[Podcasts](#)

cult. news

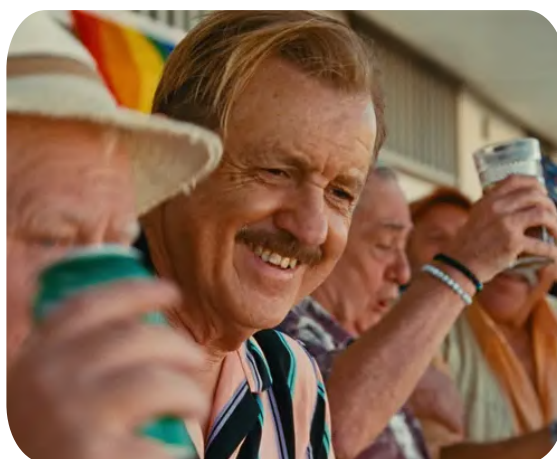
[Recherche](#)

ie de Vanves annule l'annulation de la saison de son théâtre → 04.06.20

[Cinéma](#)[Écrans](#)

« Maspalomas » de Aitor Arregi & José Mari Goenaga : Oui mon Senior

par Camille Griner
10.06.2026



Après *Lucio* (2007) et *Une Vie Secrète* (2019), les réalisateurs et scénaristes basques Aitor Arregi et José Mari Goenaga sont de retour avec *Maspalomas*.

Maspalomas s'ouvre sur des plans fixes larges capturant des dunes de sable désertiques sous un soleil brûlant. Un jeune homme apparaît soudain dans son plus simple appareil et se plante au sommet d'une des dunes, fixant le lointain. Les plans suivants filment d'autres corps masculins dénudés scrutant les alentours, en quête de quelque chose, ou de quelqu'un. Au milieu de ces silhouettes hagardes en arrière-plan, un homme âgé traverse alors le cadre d'une marche tonique, plus proche de la caméra, vêtu pour sa part d'une casquette, d'un slip et d'un T-shirt colorés.

Ce vieux monsieur à la moustache saillante et au style vestimentaire *punchy*, dont les réalisateurs emboitent le pas après sa première apparition en caméra portée, se prénomme Vicente (José Ramón Soroiz). Il savoure depuis vingt-cinq ans une retraite insouciant et revigorante à Maspalomas, aux îles Canaries. S'adonnant aux plaisirs de la chair avec des jeunes et moins jeunes, dans des broussailles ou des clubs, Vicente profite de son célibat tout frais avec son vieux copain Ramón (Zorion Eguileor). Mais voilà, passé les vingt premières minutes du film à coups de séquences explicites et crues entre désir et sexe, la vie de Vicente bascule suite à un AVC en plein batifolage.

Un placard après l'autre

Après une première partie à l'atmosphère festive, débridée et colorée sous la lueur des néons, *Maspalomas* se pare soudainement d'une ambiance sobre et glaciale aux tons gris et bleutés. Un changement radical, qui accompagne l'arrivée de notre héros septuagénaire dans une maison de repos à Donostia, au Nord de l'Espagne. Lui qui était comme un coq en pâte, le voilà mal en point et dépendant du personnel médical, bien loin des Apollons en tenue d'Adam et des plages luxuriantes. Et si le personnage émeut dès les premières secondes du film, sa convalescence ne fait qu'accroître notre attachement envers Vicente, avide de liberté et de tendresse. Un personnage marquant, parmi les protagonistes les plus bouleversants vus sur grand écran dernièrement.

« *Sorti du placard* » après 50 ans, Vicente a passé plus de la moitié de sa vie à ne pas s'assumer avant un *coming out* tardif qui l'a fait tout quitter, femme et fille comprises. Sa convalescence forcée est alors vécue comme un retour cauchemardesque à la case départ. Lâché parmi les autres patients, le bonhomme choisit de taire son orientation sexuelle, pour éviter discrimination et rejet. Entre résignation ou renaissance, le duo de cinéastes

laisse douter le spectateur d'un bout à l'autre du film sur la possibilité d'une nouvelle mise au placard auto infligée de Vicente. A travers le portrait saisissant de cet inoubliable senior gay, Aitor Arregi et José Mari Goenaga déploient un sujet trop rare sur grand écran, celui du troisième âge dans la communauté LGBTQ+, et livre un film poignant bourré d'amour et d'espoir.

MASPALOMAS de /

Epicentre Films



Regarder sur

Maspalomas
de Aitor Arregi
& José Mari
Goenaga. Avec
José Ramón
Soroiz, Nagore
Aranburu,
Kandino
Uranga...
Espagne.
01h55. Interdit
aux moins de
12 ans avec
avertissement.
Sortie le 24
Juin 2026.
Visuel : ©
Epicentre
Films



@epicentre films

C'est le film événement du cinéma espagnol. Nommé neuf fois aux Goya, l'équivalent espagnol des César, *Maspalomas*, signé par le duo basque Aitor Arregi et José Mari Goenaga (*Une vie secrète*), est un film sur ce que l'Espagne franquiste a fait à toute une génération d'hommes gay. Sur les blessures qui ne se referment jamais tout à fait. Et sur ce qu'il reste de désir, de colère douce, d'espoir, à 76 ans, quand on décide enfin de ne plus se renier. Vicente a 76 ans. Il coule des jours heureux sous le soleil des Canaries, à Maspalomas, cette enclave gay au bout du monde où l'on danse, où l'on croise, où l'on vit sans se justifier. Puis un accident le ramène de force à San Sebastián, chez sa fille, dans une maison de retraite au Pays Basque. Et d'un seul coup, comme si les dernières décennies n'avaient jamais existé, il faut à nouveau se taire, se cacher, se faire petit. Rentrer dans le placard.

Ce qui rend le film bouleversant, c'est son refus absolu de la condescendance. Vicente n'est pas un symbole. C'est un homme complet, contradictoire, qui va à la messe et fait du cruising, qui aime sa fille et ne lui dit pas tout, qui envie son compagnon de chambre Xanti autant qu'il l'aime. José Ramón Soroiz l'incarne avec une vérité qui lui a valu la Coquille d'argent du meilleur acteur à San Sebastián, puis le Goya du meilleur acteur.

Tourné dans une esthétique proche de l'argentique 35mm, le film joue magnifiquement des contrastes entre la lumière dorée des Canaries et la grisaille humide du Pays Basque. Comme deux vies parallèles, deux Vicente, dont l'un voudrait rejoindre l'autre. Au cinéma le 24 juin.

Aitor Arregi (“Maspalomas”) : « Nous sommes tous et toutes dans des placards »

Par [Vincent RAYMOND](#) Publié le 21/06/2026

Dernière modification le 21/06/2026 à 14:18

— Aitor Arregi, sans Jose Mari Goenaga / Photo © Vincent Raymond

Un an après “Marco, l’énigme d’une vie”, Aitor Arregi est déjà de retour avec “Maspalomas” levant le voile sur la situation des homosexuels dans les EHPAD en Espagne. Conversation avec le cinéaste.

MASPALOMAS de Aitor Arregi et José Mari Goenaga - Bande-
Epicentre Films



Regarder sur

***Maspalomas* arrive juste après Marco. Dans les deux cas, vous traitez d’hommes âgés — par ailleurs en rupture avec leur famille —, des personnages qui sont habituellement dans l’angle mort de la représentation cinématographique. Est-ce le fait du hasard ?**

Aitor Arregi : Ce n’est pas intentionnel : nous n’avons pas cherché à aborder ce sujet de manière “stratégique”. Mais il est vrai que de nombreuses forces inconscientes agissent sur nous, nous faisant souvent préférer tel thème à tel autre, tel personnage à tel autre... Certes, dans ces deux derniers cas, il s’agit de personnes âgées —

Gérer le consentement

précédents **Handía**, **Loreak** et **Une vie secrète**, les personnages étaient beaucoup plus jeunes. Ce sont surtout des personnages qui ont besoin d'entreprendre un voyage d'acceptation et de connaissance d'eux-même. C'est assurément pourquoi cela nous attire ; cela exige assurément qu'ils soient des protagonistes dotés d'un passé — un passé marqué par de nombreux nœuds émotionnels.

Jon Garaño ("Marco, l'énigme d'une vie") : « La fiction ne sert qu'à s'approcher au plus près de la réalité »



Avec l'un de ses complices habituels Aitor Arregi, Jon Garaño s'est penché sur la figure d'une personnalité ayant défrayé la chronique en Espagne, Enric Marco (1921-2022), un mythomane s'étant fait passer pendant des décennies pour un déporté rescapé des camps. Conversation lors des Rencontres du Sud d'Avignon. Comment avez-vous eu connaissance de l'histoire de

Enric ... [Lire la suite de](#)

Comment avez-vous travaillé avec Jose Mari Goenaga sur ce film et pourquoi avoir choisi ici ce thème queer ?

Pour vous donner un peu de contexte, nous avons une société de production. Nous y travaillons à quatre : trois réalisateurs et un producteur. Chaque réalisateur apporte ses idées, puis nous en discutons. De ces discussions émergent d'autres pistes et finalement, nous finissons par coréaliser les films à deux, parfois à trois...

Pour **Maspalomas**, Jose Mari a soulevé la question du problème existant chez les personnes âgées queer et LGBTQ+ qui, lorsqu'elles entrent en EHPAD, ne peuvent plus exprimer leur identité sexuelle et se retrouvent donc à la cacher. Ce sujet nous a fascinés ; à titre personnel je l'ai trouvé original : c'est un problème de société qui n'a pas été abordé, du moins en Espagne — je ne sais pas pour la France. Lorsqu'on fait des recherches, on constate que peu de films traitent de cette homophobie intériorisée par l'environnement du personnage et par le personnage lui-même.

L'un des aspects les plus précieux et les plus puissants du cinéma est qu'il ouvre une fenêtre sur l'inconnu. J'ai vu là une formidable opportunité d'aborder la communauté LGBTQ+ sous un angle souvent méconnu : d'une part, les problèmes rencontrés en EHPAD, de l'autre la manière d'aborder des sujets tabous comme l'homosexualité et la sexualité chez les personnes âgées. C'est un point essentiel du film, et je tenais particulièrement à le porter à l'écran. José Mari et moi étions d'accord.

À quel moment de l'écriture le personnage de la fille de Vicente est-il arrivé ?

Elle apparaît pratiquement dès le début de l'écriture. Lorsqu'on écrit un film, l'élément déclencheur — pour *Maspalomas*, une personne qui cache son homosexualité dans une maison de retraite — peut être très intéressant, mais cela ne vous donne que 20 minutes. Il faut développer l'histoire pendant l'heure et demie suivante. Au final, c'est l'histoire d'un personnage qui doit démêler des nœuds émotionnels provenant de son homophobie intériorisée et de sa relation complètement brisée avec sa fille.

Ce film parle aussi des différents secrets que nous portons en tant qu'êtres humains — non seulement Vicente avec son histoire personnelle, mais aussi sa fille qui vit dans le secret, fille d'un homme gay qui ne l'a jamais révélé publiquement ni partagé avec son entourage. Elle a aussi le besoin d'entreprendre son cheminement vers la paix intérieure avec son père. Je pense que nous sommes grosso modo tous et toutes dans des placards — des grands, des petits, qui sont définitivement fermés, qui sont ouverts... Je pense que les êtres humains se mettent le plus souvent de manière inconsciente dans des placards. Et pour conclure, *Maspalomas* est un immense placard.

Justement, pourquoi avoir choisi Maspalomas et pas Sitges ou Torremolinos ? Pour le contraste de lumière avec San Sebastian ?

Je ne connaissais pas Maspalomas, qui est la première destination touristique gay d'Europe. Je n'en avais aucune idée. Jose Mari nous en avait parlé brièvement ; l'idée lui est venue après un séjour à Maspalomas qui l'a surpris. J'ai moi-même été surpris lors de ma première visite de découvrir une immense communauté, principalement composée de touristes de passage, majoritairement des hommes gays norvégiens,

français, anglais, allemands, italiens et espagnols, bien sûr. Rien que pour ça, je pense que c'est plus important que Torremolinos ou que Sitges, pour ne citer que quelques-unes des destinations gays les plus établies d'Espagne. Géographiquement, c'est aussi assez remarquable. Il y a des dunes, qu'on voit au début du film ; On a l'impression d'être dans un film d'aventure.

Et puis il y a un quartier gay-friendly, un centre commercial appelé Jumbo, avec plein de boutiques, de bars, etc. C'est unique en Europe, à ce que j'ai compris. En plus, il y a plusieurs festivals annuels ; c'est très spectaculaire, coloré et animé... Cela contrastait très bien avec l'histoire que nous voulions raconter dans l'EHPAD. Au final, Maspalomas devient un espace géographique, mais aussi un état d'esprit évocateur pour Vicente. Il retourne constamment mentalement à Maspalomas lorsqu'il est à l'EHPAD. Nous avons vraiment aimé ce contraste entre le Vicente heureux de sa vie à Maspalomas et le Vicente qui doit se réinventer et s'adapter à sa nouvelle réalité à Saint-Sébastien.

Trending

"Vingt dieux", "Les Femmes au balcon" en salle le 11 décembre 2024

Vous faites intervenir un personnage "abstrait" dans le film : le Covid, qui se manifeste dans l'histoire comme un épi-phénomène. À présent que nous avons un peu de recul, percevez-vous une différence entre l'avant et l'après Covid dans la société espagnole ?

J'ai des doutes, car je pense que beaucoup de choses vont changer, mais beaucoup d'autres, non. Permettez-moi de vous donner un exemple : en Espagne, la vie nocturne a perdu beaucoup de son attrait. Les gens profitent surtout de ce qu'on appelle le *tardeo*, c'est-à-dire de 18h à 22h. C'est un exemple un peu simpliste, mais il illustre le fait que, selon moi, le Covid a indéniablement eu un impact en termes d'habitudes sociales. Beaucoup d'angoisses traversant la société aujourd'hui, en Espagne et dans le monde entier, sont liées au Covid. Je n'ai aucun doute là-dessus.

Quant à notre film, bien sûr, nous voulions inclure le Covid car nous avons écrit scénario pendant la pandémie. Et avec le Covid un phénomène très similaire à celui que nous

souhaitions explorer dans le film s'est produit : nous avons été contraints de nous replier sur nous-mêmes, nous cacher. Nous avons pensé qu'il serait très intéressant d'y réfléchir. Je veux profiter de cette occasion pour dire que nous avons rejoint métaphoriquement ce que j'ai mentionné plus tôt : le fait que chacun a son placard "placard". Dans ce cas précis, c'était obligatoire : nous avons tous dû suivre les consignes.

J'ai le sentiment de manquer d'outils pour réfléchir à la manière dont le Covid a pu modifier notre fonctionnement. Pour comprendre son influence, nous aurons encore besoin de temps, d'outils et d'une analyse beaucoup plus large que les seules perspectives sociologiques, psychologiques, économiques, culturelles ou spirituelles. Je serais ravi si vous pouviez me recommander un livre ou des réflexions d'un expert, d'un philosophe – un philosophe en particulier, cela m'intéresse – pour expliquer un peu mieux la société avant et après le Covid. Parce que cette question revient souvent. Je ne sais pas comment l'exprimer parce que ça me dépasse, je suis désolé.

Le point de vue de Vicente semble guider la caméra, en accentuant sa solitude. Était-ce intentionnel ?

Oui, absolument. Lors de la préparation de la mise en scène, nous avons décidé de rester très proches de lui, presque à ses côtés, pour comprendre sa psychologie et nous connecter à ses émotions. Nous ne voulions rien cacher, car Vicente est un personnage en proie à de profonds troubles intérieurs, et parfois très antipathique ; parfois serein, parfois non et nous ne voulions pas le dissimuler.

Beaucoup nous ont dit : « *Vicente, quand il fait ceci ou cela, eh bien, je ne l'aime pas. J'aurais préféré qu'il fasse un autre choix.* » Mais nous étions convaincus que devions raconter son histoire en tenant compte de ses moments d'antipathie. C'est ainsi, selon moi, qu'une histoire peut être plus riche. Certains aiment Vicente tel qu'il est, d'autres non... Si ça ne leur plaît pas, ce n'est pas grave. On adorait qu'ils l'aiment mais Vicente est comme il est et c'est non négociable : c'est Vicente. On l'aime comme ça parce qu'on aime ce genre de personnages au cinéma.

Maspalomas de Aitor Arregi & Jose Mari Goenaga
(Esp., 1h55) avec José Ramón Soroiz, Nagore



Direct-Actu.fr

La culture Pop dans les veines

cinéma | série TV
Musique | culture

CINÉMA, CINÉMA ESPAGNOL

MASPALOMAS — Un retraité homosexuel face au retour du placard, un drame bouleversant sur l'identité et la liberté.

Avec **Maspalomas**, Aitor Arregi et José Mari Goenaga livrent le portrait sensible d'un homme âgé contraint de revenir dans le placard après avoir enfin trouvé sa liberté. Une réflexion sur l'identité, le vieillissement et le poids du regard social.

Depuis vingt-cinq ans, Vicente (José Ramón Soroiz) mène une existence libre et heureuse à Maspalomas, aux Canaries. Lorsqu'un accident bouleverse son quotidien, il est rapatrié au Pays basque par sa fille Nerea (Nagore Aranburu) et placé dans une résidence pour personnes âgées. Dans cet environnement où chacun semble assigné à un rôle social précis, les blessures anciennes remontent à la surface. Contraint de dissimuler une partie de lui-même, Vicente voit ressurgir les peurs qui ont façonné sa vie. Une seule idée l'habite alors : retrouver le lieu où il avait enfin appris à exister pleinement.

Une histoire de prison physique et mentale

Un film de réconciliation et d'emprisonnement. On trouve l'alignement entre qui l'on est et ce qu'on veut. Difficile d'être soi-même dans une Espagne conservatrice. Le monde change avec les générations, mais les anciennes ont un pied entre deux mondes. Le film souligne cela où le protagoniste va passer d'une prison au paradis. Se retrouver à devoir vivre avec soi-même ainsi que ses secrets.

C'est précisément cette trajectoire que raconte **Maspalomas**. Le film repose sur une idée simple, mais particulièrement forte : il est possible d'être enfermé même lorsque les portes sont ouvertes. À Maspalomas, Vicente semble vivre dans une forme de paradis terrestre. Le

soleil, la plage, les rencontres et l'absence de jugement composent un espace où son identité ne constitue plus un problème. Pourtant, cet équilibre demeure fragile. Un accident suffit à le ramener dans un environnement où les mécanismes de contrôle social réapparaissent immédiatement.

La résidence devient alors bien davantage qu'un simple lieu de soin. Elle fonctionne comme une métaphore de l'enfermement psychologique. Les horaires, les habitudes, les regards et les attentes des autres résidents produisent une normalisation permanente. Vicente ne revient pas seulement dans une institution, il retourne dans les réflexes de survie qu'il a appris durant une grande partie de son existence. Le film montre avec finesse comment certaines blessures restent actives malgré les décennies. Le spectateur comprend progressivement que l'obstacle principal n'est pas seulement extérieur. Il réside aussi dans les mécanismes d'autocensure accumulés au fil d'une vie entière.

Cette dimension devient particulièrement forte lorsque le récit se déroule dans le contexte du Covid. Le confinement sanitaire agit comme un miroir de l'enfermement intime du personnage. Tandis que les résidents voient leurs déplacements limités, Vicente revit symboliquement des décennies de silence et de dissimulation. Cette superposition des contraintes crée une sensation d'étouffement qui traverse l'ensemble du film.

La grande réussite du récit tient à sa manière d'aborder la vieillesse. Ici, le troisième âge n'est jamais présenté comme une période de renoncement. Au contraire, le film montre qu'il reste possible de chercher sa place, d'affronter ses contradictions et de poursuivre une réconciliation avec soi-même. Vicente ne cherche pas simplement à retrouver une destination géographique. Ce qu'il poursuit est plus profond. Il tente de préserver l'espace intérieur où il a enfin réussi à faire coïncider son identité avec son existence quotidienne.

José Ramón Soroiz porte cette évolution avec une grande délicatesse. Son visage exprime à lui seul les hésitations, les peurs et les élans de liberté du personnage. Le spectateur ressent constamment cette tension entre le désir de disparaître pour éviter les conflits et celui de vivre enfin sans compromis. De cette opposition naît une émotion discrète, mais durable, qui accompagne longtemps après la projection.



Le rapport au regard des autres et l'homosexualité à travers les étapes de la vie

L'un des aspects les plus intéressants de **Maspalomas** réside dans sa manière de montrer que le regard social ne disparaît jamais totalement. Il change de forme, mais continue d'exercer son influence. Vicente appartient à une génération qui a grandi dans une Espagne où l'homosexualité était fortement réprimée. Même lorsque les lois évoluent et que la société devient plus ouverte, les réflexes acquis durant la jeunesse continuent d'habiter les individus.

Le film évite pourtant le discours militant démonstratif. Il préfère observer les conséquences concrètes de cette histoire collective sur les comportements quotidiens. Vicente surveille ses gestes, mesure ses paroles et anticipe les réactions de son entourage. Cette prudence constante traduit une forme d'homophobie intériorisée qui ne résulte pas d'un rejet de soi conscient, mais d'années passées à apprendre qu'il fallait se cacher pour être accepté.

La relation avec sa fille illustre parfaitement cette problématique. Les non-dits occupent une place essentielle entre eux. Les regards, les silences et les hésitations racontent parfois davantage que les dialogues. Cette difficulté à communiquer ne concerne pas uniquement l'orientation sexuelle. Elle interroge la transmission entre générations et la manière dont les secrets façonnent durablement les liens familiaux.

Le film aborde également un sujet rarement représenté à l'écran : le désir chez les personnes âgées homosexuelles. **Cette simple présence remet en question plusieurs tabous simultanément.** En montrant des personnages âgés qui continuent à éprouver du désir, à rechercher de l'affection et à construire des relations, le récit rappelle que ces dimensions

ne disparaissent pas avec l'âge. Pour le spectateur, cette représentation produit un effet de décentrement salutaire. Elle oblige à questionner des préjugés souvent intégrés sans même en avoir conscience. À travers Vicente, le film montre que la quête d'acceptation ne s'achève jamais totalement. Elle accompagne chaque étape de la vie et se redéfinit sans cesse selon le contexte social dans lequel on évolue.

MASPALOMAS de Aitor Arregi et José Mari Goenaga - Bande-annonce

Epicentre Films



Regarder sur

La rencontre entre deux réalités

Le film trouve son origine dans la rencontre entre deux réalités : l'univers de Maspalomas, devenu au fil du temps un lieu emblématique de liberté pour de nombreux homosexuels européens, et la situation de certaines personnes âgées contraintes de dissimuler à nouveau leur identité lorsqu'elles entrent en résidence.

L'interprétation de José Ramón Soroiz reposait également sur des scènes d'intimité rarement montrées pour des personnages de cet âge. Une préparation spécifique a accompagné ces séquences afin que le comédien puisse les aborder avec naturel et précision. Ce travail contribue à la crédibilité du personnage et participe à la volonté du film de représenter sans détour des réalités encore peu visibles au cinéma.



24 juin 2026 **en salle** | 1h 55min | Drame
De Aitor Arregi, José Mari Goenaga |

Baz'art

Le webzine 100% culture

[Cinéma ▾](#)[Interview](#)[Festival \(cinéma, musique... ▾](#)[Spectacle vivant ▾](#)[On joue \(jeu de société-Co...](#)[Lectures en tous genres ▾](#)[Musique \(disque, concert\) ▾](#)[BAZ'ART : DES FILMS, DES LIVRES... > FILMS \(CINÉMA, DVD\) >](#)[\[CRITIQUE\] MASPALOMAS : LE DÉSIR APRÈS LE DÉSERT](#)

12 juin 2026

[CRITIQUE] MASPALOMAS : LE DÉSIR APRÈS LE DÉSERT



Qui sommes-nous ?



Webzine créée en 2010, composée d'une dizaine de rédacteurs qui partagent la même envie : transmettre notre passion de la culture sous toutes ses formes : critiques cinéma, de littérature adulte et jeunesse, critiques de pièces de théâtre, concert, expositions, musique, interviews et portraits d'artistes, comptes rendus de spectacles, tests de jeu de société., couverture de festivals de cinéma ou de musique...

[Flux RSS](#)[Suivre @blog_bazart](#)

RECHERCHER SUR LE SITE

[Recherche](#)

Visiteurs

Depuis la création

8 306 854

le 11ème Festival du cinéma chinois en France.

Vicente ne veut pas retourner dans sa ville natale de Saint-Sébastien. Et avec raison : à 76 ans, il a découvert la libération vitale, le sexe comme moteur de la vie, la fierté de pouvoir dire qui il est et ce qu'il veut, les applications le cruising, les discothèques. Il n'est jamais trop tard pour être vous-même, après tout. C'est pourquoi, après ses années de détente, de lassitude et de liberté, retourner au gris de sa vie routinière, lui

semble une mort dans la vie, une prison pour lui-même et son corps, un endroit où il devra récupérer une partie de lui-même qu'il refuse de perdre.

Le début de *Maspalomas*, le nouveau long métrage de Jose Mari Goenaga et Aitor Arregi [dont on avait beaucoup aimé Une vie secrète](#) ou 80 jours qui parlait déjà de l'homosexualité chez les personnages âgées, pourrait être une déclinaison espagnole de *L'Inconnu du lac*, d'Alain Guiraudie ; avec ces corps vieillissants s'adonnant aux plaisirs de jeunes escorts .

Seulement, *Maspalomas* ne va pas tant traiter des espaces de liberté pour les sexualités dissidentes, mais plus de leur revers.

Vicente, du haut de ses 76 ans, souffre d'un problème soudain de santé, et rapidement de ces séquences de soleil, de la plage et de la débauche, le film opère un virage à 180 degrés avec les chambres mortuaires d'une résidence pour personnes âgées.

Et de l'homme rajeuni par la teinture et les vêtements légers, nous passons à un visage vieilli par les rougeurs.

Dans cette résidence, où sa fille avec qui il est brouillé depuis longtemps le contraint à rester, Vicente souffrira l'oppression d'une structure sociale qui l'oblige à cacher son homosexualité. , car là bas tout ce qui sort de la norme doit être gardé sous clé et l'affection sentimentale est considérée comme une faiblesse.



À nouveau contraint de masquer son identité, une seule idée l'obsède : s'évader... et retrouver la liberté de *Maspalomas*.

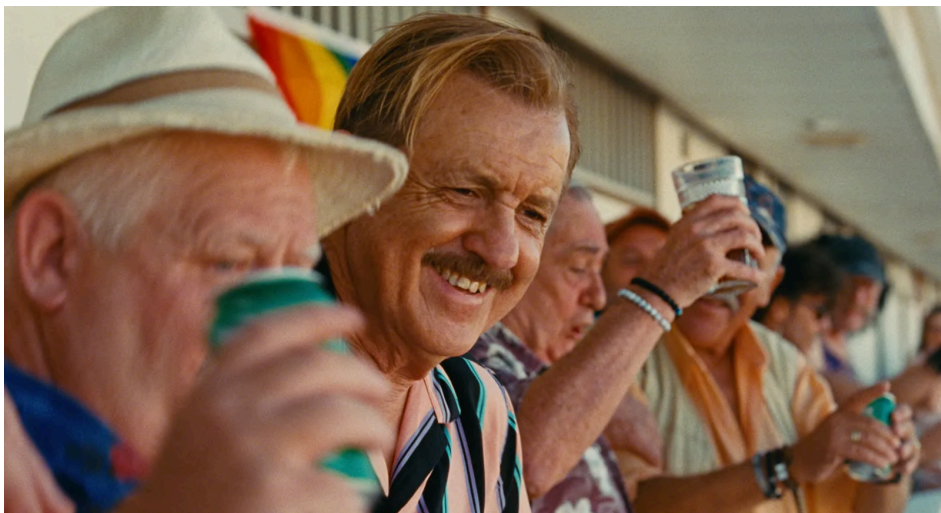
Maspalomas. ne raconte pas les étapes d'une émancipation mais au contraire le mouvement d'une involution d'une remise au placard aussi douloureuse soit elle. '*Maspalomas*' c'est un coming of age queer dans la vieillesse, qui raconte le retour forcé au placard après la perte d'autonomie.

Ce n'est pas un hasard si le film commence et se termine sur les dunes d'un désert ; elles sont comme des parenthèses qui renferment la narration. Au milieu, comme des points suspensifs, nous verrons s'écouler sous le fauteuil roulant du protagoniste des grains de sable qui étaient restés collés à ses vêtements.

Le désert grandit, mais de ce désert et de ses rugosités et ses oasis- le beau corps du jeune aide soignant- le désir finira par émerger comme ressuscité, reconstruit.

Le moteur du personnage principal, c'est chercher- et réussir à tout prix à s'extirper de la froideur d'une résidence où tout semble voué à l'oubli et au déclin. Pour sortir,

une fois de plus, d'une chrysalide auto-imposée par la société. Pour être, une fois pour toutes, définitivement libre.



Au centre de ce beau film complexe et déchirant, Jose Ramon Sorroiz livre une prestation d'une grande densité, où s'entremêlent, tristesse, colère, refoulement, honte espoir et résignation.

MASPALOMAS du duo de réalisateurs José Mari Goenaga et Aitor Arregi, sort en salle le 24 juin prochain chez Epicentre.

MASPALOMAS a déjà obtenu de nombreuses récompenses : Goya du meilleur acteur pour José Ramón Sorroiz, 9 nominations aux Goya 2026 dont meilleur film, meilleur réalisateur meilleur scénario,, coquille d'argent de la meilleure interprétation au festival de San Sebastián 2025, prix Cineuropa aux Arcs Film Festival 2025...



Baz'art

Le webzine 100% culture

[Cinéma ▾](#)[Interview](#)[Festival \(cinéma, musique... ▾](#)[Spectacle vivant ▾](#)[On joue \(jeu de société-Co...](#)[Lectures en tous genres ▾](#)[Musique \(disque, concert\) ▾](#)[BAZ'ART : DES FILMS, DES LIVRES... > ITW/PORTAITS >](#)

MASPALOMAS : RENCONTRE AVEC JOSÉ MARI GOENAGA LORS DES RENCONTRES DU SUD, AVIGNON MARS 2026.

26 juin 2026

MASPALOMAS : RENCONTRE AVEC JOSÉ MARI GOENAGA LORS DES RENCONTRES DU SUD, AVIGNON MARS 2026.

co-réalisateur José Mari Goenaga pour son film MASPALOMAS



le co-réalisateur José Mari Goenaga pour son film MASPALOMAS.

Maspalomas explore une réalité encore peu visible : l'expérience de l'homosexualité à un âge avancé. Le film met en lumière les difficultés rencontrées par de nombreuses personnes âgées LGBTI+, notamment en institution, où certaines se sentent encore contraintes de dissimuler leur identité ou leur orientation sexuelle par crainte du rejet ou de la discrimination.

Comme les autres films des réalisateurs, « Maspalomas » est le produit d'un travail d'équipe : c'est José Mari Goenaga rencontré en mars dernier aux Rencontres du Sud d'Avignon qui a apporté l'idée de départ qui a été développée par un groupe de trois réalisateurs et d'un auteur.

Qui sommes-nous ?



Webzine créée en 2010, composée d'une dizaine de rédacteurs qui partagent la même envie : transmettre notre passion de la culture sous toutes ses formes : critiques cinéma, de littérature adulte et jeunesse, critiques de pièces de théâtre, concert, expositions, musique, interviews et portraits d'artistes, comptes rendus de spectacles, tests de jeu de société., couverture de festivals de cinéma ou de musique...

Flux RSS

Suivre @blog_bazart

RECHERCHER SUR LE SITE

Recherche

Visiteurs

Depuis la création

8 325 794

Chris Isaak en concert à Paris et à Lyon



"Maspalomas, l'endroit je l'ai découvert pour la première fois lors de vacances en 2016. La réalité que j'y ai trouvée, cette sorte de microcosme du loisir et du plaisir homosexuel, m'a beaucoup marqué. Ce qui m'a particulièrement interpellé, c'était la place des personnes âgées : les voir pratiquer le naturisme sur la plage, profiter de leur sexualité, faire la fête, fréquenter les bars et les discothèques. Ce sont des contextes dans lesquels nous n'avons pas l'habitude de voir des personnes âgées. Cela m'a fait prendre conscience que nous vivons dans une société qui tourne largement le dos à cette réalité. Ce n'est pas que la sexualité disparaît avec l'âge, mais nous agissons souvent comme si c'était le cas. J'ai trouvé cela très intéressant et j'ai immédiatement eu envie d'écrire quelque chose autour de ce sujet.



Une fois le projet abouti, Goenaga et Arregi l'ont réalisé ensemble, comme ils l'avaient déjà fait plusieurs fois.

Le combat de Vicente, y compris contre lui-même, contre sa propre timidité, contre ses propres craintes, pourrait lui permettre de reconquérir sa vie ? Le réalisateur le reconnaît aisément :

" Le film parle aussi de cette tendance de la société à homogénéiser. On suppose, tant que vous ne dites pas le contraire, que vous êtes hétérosexuel et qu'à partir d'un certain âge, vous n'avez plus de vie sexuelle, et c'est à vous de dire que vous êtes différent. "

Le film a été très remarqué en Espagne : 9 fois nominé pour les Goyas (un peu l'équivalent de nos Césars de l'autre côté des Pyrénées) *"Concernant l'accueil du public, en Espagne, le film a très bien fonctionné. Beaucoup de gens sont allés le voir et nous en sommes ravis. Pour un film tourné en basque, les résultats ont été particulièrement satisfaisants. Je crois même qu'il s'agit du troisième film en langue basque ayant vendu le plus d'entrées. Le film a également bien marché dans plusieurs grandes villes comme Madrid, Barcelone ou Valence. Globalement, il s'est bien défendu partout où il a été distribué. En parallèle, nous avons participé à de nombreux festivals et projections spéciales : il s'agissait de petites séances hors du circuit commercial, avec quarante ou cinquante spectateurs seulement. Pourtant, les salles se remplissaient souvent et les discussions après les projections étaient particulièrement riches.*

Le film a aussi vu son acteur principal (l'excellent José Ramón Soroiz) couronné du prix du meilleur acteur. Celui-ci a également obtenu une coquille d'argent au festival de San Sebastián et un prix Feroz du meilleur acteur. *"Concernant le casting, il nous est apparu très clairement dès le départ que Jose Ramon Soroiz était le choix idéal pour le rôle de Vicente. Nous connaissons son travail depuis les années 1990 ; il est très connu au Pays basque. Pour les autres acteurs — Nagore Aranburu, Kandido Uranga, Zorion Egileor, Kepa Errasti — nous les connaissons déjà et avons travaillé avec eux à plusieurs reprises. Nous avons une grande confiance en eux ; ce sont des acteurs très talentueux."*

À Lyon, le film, présenté en avant-première au festival « Écrans Mixtes » , y a été primé.



[Retrouvez ici notre article sur le film Maspalomas.](#)

Merci à Jose Mari Goenaga et [Epicentre Films](#)

Photos de [Guillaume Samama](#)

Maspalomas dans les cinémas à partir du 24 juin.

Posté par Bazaart à 06:20 - [Commentaires \[0\]](#) - [Permalien \[0\]](#)

Tags: [interview](#), [portrait de réalisateur](#)

« [Coup de cœur en poche : Nein, Nein, Nein! La...](#) [Thrillers oubliés du cinéma...](#) »

Vous aimerez aussi :



[Interview de la réalisatrice slovaque Tereza Nvotová : "Father est un appel à accepter qui nous sommes vraiment"](#)



CRITIQUE FILM MASPALOMAS RÉALISÉ PAR AITOR ARREGI, JOSE MARI GOENAGA

[juin 19, 2026](#)[Add Comment](#)

UN PEU SUR MOI - A LITTLE ABOUT ME



▼ DAMESKARLETTE

Rédactrice de contenu lifestyle depuis 2010, j'aborde la mode, beauté, cinéma, théâtre, musique, voyages, évènements, food, test produit, high tech. Parisienne de naissance et de cœur, je suis désormais frontalière entre la France et l'Italie et non loin de la Suisse. Pour en savoir plus RDV dans ma description. Me contacter par mail pour tout partenariat merci.

[Afficher mon profil complet](#)

RECHERCHER DANS CE BLOG

[Rechercher](#)

MES RÉSEAUX SOCIAUX - SOCIAL NETWORKS

[FACEBOOK](#)[TWITTER](#)[INSTAGRAM](#)[PINTEREST](#)[LESBLOGUEUSES](#)[YOUTUBE](#)[DERNIEREMODE](#)[LINKEDIN](#)[NETGUIDE](#)



AU CINÉMA LE 24 JUIN

MASPALOMAS

Réalisé par Aitor Arregi, Jose Mari Goenaga

Scénario : José Mari Goenaga

Avec : José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kande Uranga, Zorion Egoileor, Kepa Errasti

Distribué par Epicentre Films

Genre : Drame

Origine : Espagne

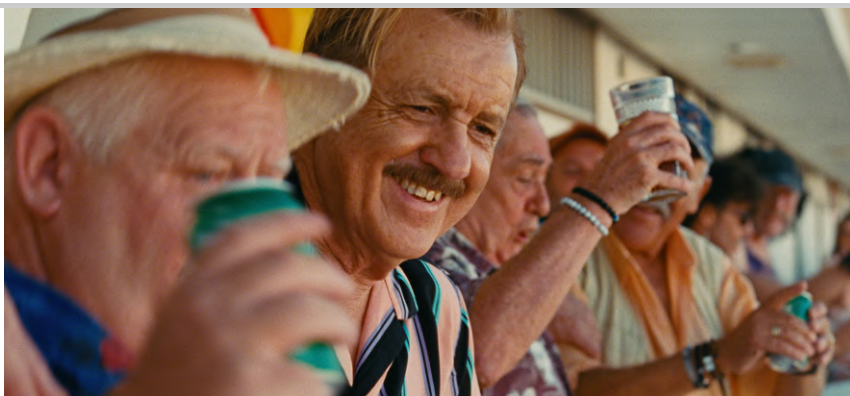
Durée : 1 h 55

Synopsis :

Sous le soleil brûlant de Maspalomas, aux îles Canaries, Vicente savoure depuis vingt-cinq ans une retraite insouciante. Mais un accident l'arrache à son paradis.

Rapatrié à Donostia, il est placé par sa fille dans une maison de repos où le temps semble figé et où ressurgissent les fantômes du passé.

À nouveau contraint de masquer son identité, une seule idée l'obsède : s'évader... et retrouver la liberté de Maspalomas.



Durant les 15 premières minutes on peut être surpris et parfois même être mal à l'aise par certaines scènes qui sont assez crues.

Vincente, un homme de plus de 70 ans vit à Maspalomas une retraite heureuse comme il la souhaitait jusqu'au jour où un incident va venir contrarier son quotidien et il va se retrouver à Donostia, au Pays Basque, parmi d'autres personnes de son âge, et surtout amoindri.

Il va devoir affronter son passé qui va lui rappeler sa famille qu'il ne voyait plus, mais aussi son futur car un long travail l'attend pour redevenir celui qu'il était.

Placé dans un lieu qu'il ne désire pas, qui ne correspond en rien à ce qu'il vivait sous le soleil de Maspalomas, d'abord renfrogné et ne voulant se mêler aux autres il va s'ouvrir peu à peu et faire une quête intérieure sur lui-même mais aussi sur d'autres gens qui l'entourent.

Après avoir vécu sur une île de fête, de liberté sexuelle, Vincente se retrouve dans un lieu fermé, entouré de gens de son âge qui n'ont rien à voir avec sa manière de penser et des idées qui l'animent.

Vincente a fait des choix plus jeunes, mais malgré l'évolution du pays, il n'ose avouer qu'il est ainsi que que son identité sexuelle de peur d'être rejeté par les gens qui sont également dans cette résidence pour personnes âgées.

Il va retrouver sa fille avec qui il avait rompu tous liens depuis 25 ans et découvrir qui elle est et qu'en fait il aurait dû essayer de s'ouvrir à elle avant. Pourtant entre eux, il faudra du temps. Parfois il y a des silences, des regards mais un amour naissant va s'établir au fur et à mesure, comme devrait l'être celui d'un père et de sa fille.



Les réalisateurs ont fait le choix de parler basque dans certaines scènes de ce long métrage, pour faire honneur à leurs origines.

De plus, au fur et à mesure que le film avance, on voit poindre la maladie du Covid qui va bouleverser le monde entier.

On peut noter l'excellente prestation de José Ramón Soroiz qui ose se fondre dans un personnage pas aisé et qui n'hésite pas à se dévêtir pour les besoins du film. A ses côtés Kandido Uranga est aussi incroyable.

A l'époque où le protagoniste évolue il pourrait se libérer du poids qui le pèse vis à vis de certaines personnes, mais il a été éduqué d'une manière qui l'empêche de se livrer totalement.

Cet incident de santé qui l'aura emmené dans un autre lieu, lui sera bénéfique afin d'évoluer dans sa tête et d'aller vers une auto-acceptation afin de vivre comme il l'entend.



Pour en savoir plus :

A propos des réalisateurs

Aitor Arregi et José Mari Goenaga sont deux réalisateurs-scénaristes basques qui travaillent ensemble depuis 2001, année où ils fondent avec trois autres associés, dont Jon Garaño, la société de production Moriarti Produksioak.

En 2007, ils écrivent et réalisent ensemble le documentaire *Lucio*, leur première collaboration portée à l'écran. En 2013, ils co-scénarisent *Loreak*, film réalisé par Goenaga et Garaño, sélectionné au Festival de San Sebastián, nommé aux Goyas du meilleur film, du meilleur scénario original et représentant de l'Espagne à la course aux Oscars.

En 2017, *Handia*, écrit et réalisé par Arregi et Garaño, est une consécration : prix spécial du Jury à San Sebastián, lauréat de 10 Goyas.

Une vie secrète est le premier film qu'Arregi, Garaño et Goenaga réalisent en trio et reçoit en 2019 la Coquille d'argent de la meilleure réalisation et le prix du jury pour le meilleur scénario à San Sebastián.

On peut également citer *Marco*, *l'énigme d'une vie*.

Arregi et Goenaga collaborent de nouveau ensemble sur *Maspalomas*, leur prochain film sortant le 24 juin 2026 dans les salles françaises.



Festivals et prix :

Goya du meilleur acteur 2026 (Espagne) – José Ramón Soroiz



La 7e bobine – Écrit par des journalistes en situation de handicap



AVANT-PREMIERES

Critique-Maspalomas: jeune et vieux à la fois

Avec **Maspalomas**, distingué aux Goya, **José Mari Goenaga et Aitor Arregi** proposent un film d'une absolue profondeur sur la collision entre la vieillesse du corps et la jeunesse de l'esprit. Une œuvre révélatrice des forces comme des fragilités d'une vie.

À Maspalomas, son paradis terrestre, Vicente profite de sa retraite entre mer, sable et rencontres homosexuelles. Ce lieu idéal pour assouvir une homosexualité longtemps cachée s'éloigne lorsqu'il est victime d'un AVC et se retrouve placé par sa fille dans une maison de repos.

Maspalomas débute sur une longue plage lumineuse, où Vicente, aux cheveux colorés, évolue heureux dans un havre fait d'échanges et de rencontres, loin de la famille qu'il avait fondée. Goenaga et Arregi y introduisent un personnage aux

fantasmes assouvis, à la sexualité libérée, doté d'une philosophie de vie distincte de celle de son passé. Puis, la narration prend un tournant plus douloureux, symbole du temps qui passe et du corps qui vieillit. *Maspalomas* devient alors un film sur la vieillesse inévitable et l'effacement progressif des idéaux personnels.

Dans sa forme, *Maspalomas* opère une séduction convaincante, filmant les décors de l'institut comme une zone d'enfermement, avec ses règles strictes et un quotidien rythmé par les soins et les repas. Au cœur de cet endroit, le duo de cinéastes place d'abord Vicente dans une posture d'homme contraint de suivre cette routine sans conviction, avec une fille qu'il n'a pas beaucoup vue depuis des années. Les nombreuses scènes dans les couloirs témoignent d'une volonté de représenter une étape amère de l'existence humaine, celle d'un âge où les résidents se partagent entre solitude et désir de communauté. Les couleurs disparaissent, les cheveux blanchissent, les traits se crispent et se rident ; les plans passent du retraité joyeux à un homme plus triste, perdu dans les méandres d'un corps qui révèle désormais ses faiblesses.

La mise en scène d'Arregi et Goenaga est précise et si ciselée que l'angoisse des lieux se transmet pleinement, reproduisant avec justesse les entretiens médicaux et l'écoulement du temps dans ces espaces à la blancheur luisante, où seul un jardin verdoyant apporte une respiration. Les cinéastes espagnols filment les recoins austères de l'établissement, mais se concentrent essentiellement sur le devenir émotionnel de ce personnage, dont les cadrages montrent la défaillance physique, loin de ceux qui le faisaient déambuler librement sur les plages de Maspalomas.

Pourtant, aussi terrible soit-il, le sujet n'évoque pas seulement les affres des années qui s'égrènent. Au contraire, la narration touche profondément en proposant l'étude d'un esprit jeune dans un corps vieillissant, ainsi que cette nostalgie d'un paradis terrestre fréquenté durant des décennies. L'opposition entre la chaleur lumineuse du soleil et le froid sombre de la grande ville espagnole demeure particulièrement saisissante dans ce film résolument optimiste. *Maspalomas* ne développe pas l'amertume ; il la transforme en douleur temporaire, marquée par les procédures de guérison et un Vicente en quête d'une autonomie disparue. Celui-ci se lie d'amitié avec son partenaire de chambre, son exact opposé de caractère : deux hommes philosophiquement différents mais réunis par une solitude grandissante.

Film d'amour, *Maspalomas* ne se concentre pas uniquement sur les sentiments humains et amicaux, mais aussi sur la survivance des souvenirs liés à ce territoire paradisiaque, perçu comme un espace de liberté pour celui qui n'a jamais fait son coming-out. Œuvre LGBT, le film est également bien plus qu'une simple histoire homosexuelle, puisque le duo de réalisateurs raconte des expériences vécues et

universelles. Pour autant, le désir sexuel affleure et fait remonter à la surface la problématique de la révélation de sa sexualité pour un père. Tout est narré avec finesse, sans voyeurisme, puisque l'ensemble de la direction d'acteurs repose sur des répliques et des séquences où la solidarité humaine s'exprime avec force. *Maspalomas* est un film indéniablement habile, porté par une morale bienveillante et progressiste sur le souhait d'une personne gay d'être physiquement et sexuellement libre.

La bande-annonce:



MASPALOMAS Bande Annonce (2026) Espagne

Allociné | Bandes Annonces



Regarder sur

Share on Facebook

Post on X



Follow us



SYLVAINJAUFREY

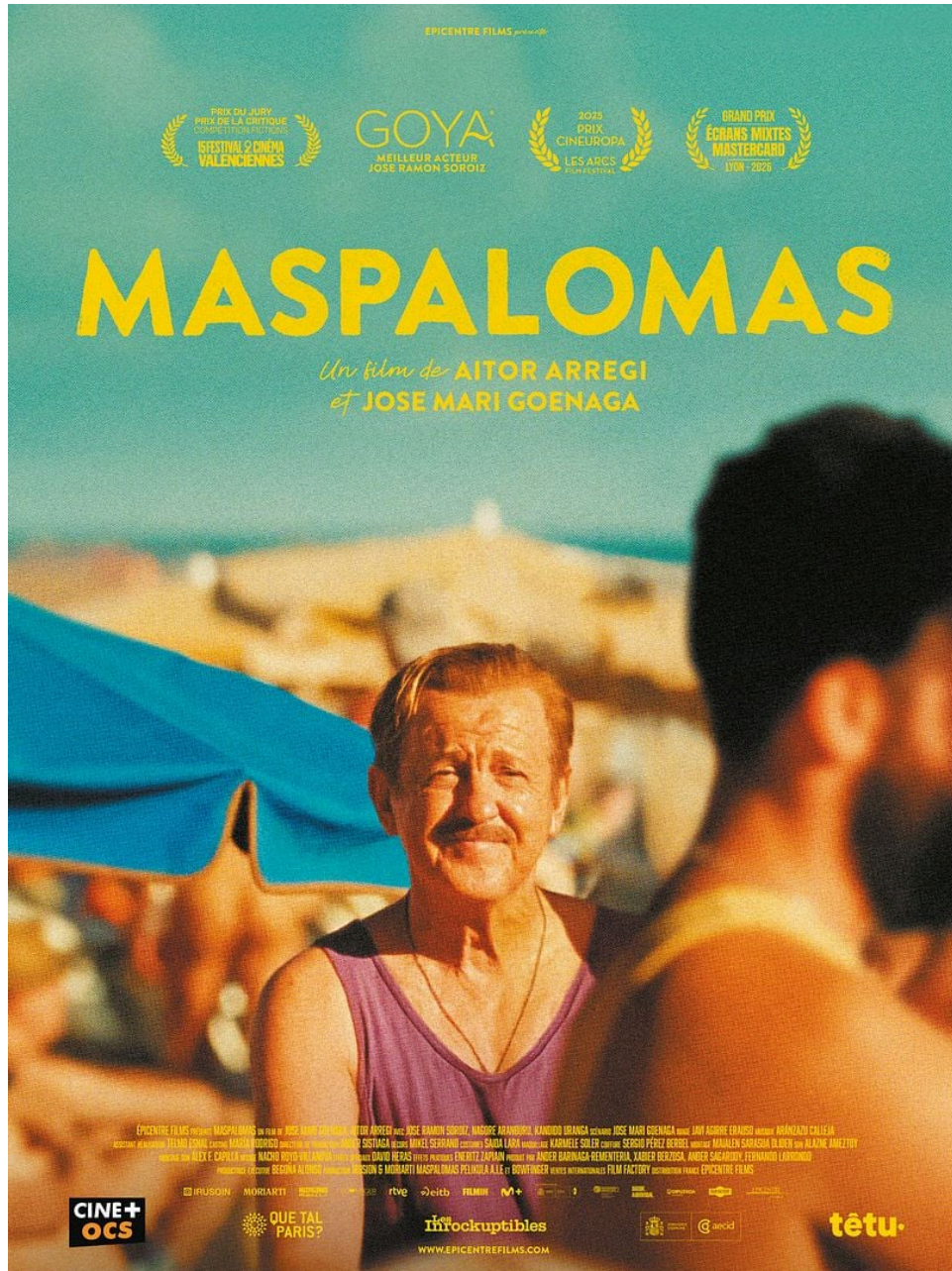
23 JUIN 2026

Laisser un commentaire

PRÉCÉDENT

[CRITIQUE] : Maspalomas

John Chevrier 18 hrs ago Aitor Arregi, Critiques, Jonathan, José Mari Goenaga, Maspalomas



Réalisateurs : José Mari Goenaga et Aitor Arregi

Acteurs : José Ramón Soroiz, Nagore Aranburu, Kandido Uranga,...

Distributeur : Epicentre Films

Budget : -

Genre : Drame.

Nationalité : Espagnol.

Durée : 1h55min.

Synopsis :

Sous le soleil brûlant de Maspalomas, aux îles Canaries, Vicente savoure depuis vingt-cinq ans une retraite insouciance. Mais un accident l'arrache à son paradis. Rapatrié à Donostia, il est placé par sa fille dans une maison de repos où le temps semble figé et où ressurgissent les fantômes du passé. À nouveau contraint de masquer son identité, une seule idée l'obsède : s'évader... et retrouver la liberté de Maspalomas.



Regarder sur

On avait laissé le tandem José Mari Goenaga et Aitor Arregi (accompagné également de Jon Garaño, le dernier membre du trio *Los Moriarti*, même si entre-temps, Arregi s'en est allé tourner **Marco, l'énigme d'une vie** avec Garaño justement, biopic ciblé gentiment prenant qui revenait sur l'incroyable histoire vraie du syndicaliste catalan Enric Marco) entre deux confinement au détour d'une put*** de claque, La vie secrète, récit de survie édifiant et à l'humanité renversante au coeur de l'une des périodes les plus sombres de l'histoire contemporaine espagnole, cloué aux corps terrifiés d'un couple traqué par les falangistas - troupe Franquistes -, obligés de se cacher et s'isoler dans leur propre maison pendant 33 ans.

Sans la moindre fioriture ni même le moindre sentimentalisme putassier, le trio de cinéastes distillait un sentiment d'urgence douloureusement palpable dans sa mise en scène authentique et austère du cauchemar vécu par ses personnages, authentiques piliers dramatiques et plein d'amertumes d'une histoire subie, dans des conditions similaires, par des centaines de défenseurs des thèses républicaines.



Copyright Epicentre Films

On retrouve la même audace comme la même maîtrise formelle assurée avec leur nouvel effort, **Maspalomas**, que l'on peut - un peu grossièrement, certes - inscrire dans la droite lignée du cinéma génial et à l'érotisme assumé d'Alain Guiraudie, comédie dramatique toute aussi exaltée qu'intimiste et frappé de légères connotations personnelles pour Arregi, cloué aux basques d'un basque (ça ne s'invente pas) septuagénaire, Vincente, qui avait abandonné 25 ans plus tôt femme et enfant pour assumer son homosexualité à Maspalomas, mais qui voit son existence faite de relations sexuelles urgentes et improvisées basculer à la suite d'un AVC, qui le ramène au chevet de sa ville au Pays basque, placé dans une maison de retraite où personne ne connaît son orientation sexuelle...

Portrait bouleversant d'un senior psychologiquement, physiquement et sentimentalement bouleversé, lancé dans un douloureux parcours du combattant, confronté qu'il est tout autant aux fantômes du passé et à une progéniture qu'il a abandonné, comme au deuil d'une autonomie et d'une liberté d'être qui le consume

(il est contraint de cacher son orientation sexuelle dans la maison de retraite conservatrice où il est admis); le film, certes un poil frappé par un rythme en dents de scie (mais pas désagréable pour autant) n'en reste pas moins fascinant dans la justesse des thèmes qu'il aborde (le sexe chez le troisième âge, et qui plus est homosexuel, mais aussi les limites d'une société encore fermement ancrée dans ses relans hétéronormatifs).

Le tout dominé par un José Ramón Soroiz impérial.

Une belle et singulière surprise donc.

Jonathan Chevrier



SHARE THIS

 Facebook  Twitter   

AITOR ARREGI

[CRITIQUE] : Maspalomas

PREVIOUS

[CRITIQUE] : Eruption

NEXT

Bande annonce VO pour The Debut de Jesse Eisenberg

 **POST COMMENT**

BLOGGER



Jérôme Duvivier | 25 juin 2026

Maspalomas : au Nord-Est d'Eden

CRITIQUES FILMS

Un accident contraint Vicente à quitter le petit paradis pour gays qu'est *Maspalomas*, aux îles Canaries, pour une maison de retraite médicalisée à San Sebastián. Ce retour à la « vie d'avant » va le confronter à son passé tout en questionnant son identité. Un film riche, sensible, souvent subtil, servi par une réalisation hélas un peu trop académique mais transcendée par la composition de son acteur principal, José Ramón Soroiz.

L'Eden

Est-on en plein milieu du désert ? Les plans de dunes qui ouvrent le film pourraient le laisser croire. Quelques îlots de verdure permettent aux hommes en quête de sexe de satisfaire leurs envies à l'ombre. Vicente est de ceux-là. Ce septuagénaire bedonnant ne tarde pas à trouver un partenaire, à qui il enjoint d'aller « doucement ». On pense immédiatement à *L'Inconnu du Lac* d'Alain Guiraudie. Comme le très subversif cinéaste français, le duo Aitor Arregi – José Mari Goenaga a voulu exposer le public à un tabou : la sexualité homosexuelle montrée de façon crue, de surcroît impliquant un vieil homme. On se souvient de la terrible scène de suicide par sodomie d'un vieillard dans *Rester vertical* du même Guiraudie.

Un travelling aérien nous fait franchir les dunes : juste derrière, une plage bondée, avec musique, paillotes et corps enduits de crème solaire à touche-touche. On suit le retour de Vicente à la civilisation, un petit air satisfait sur les lèvres. La nuit, la fête se poursuit dans les bars proposant des shows érotiques ou dans des boîtes à partouze. Vicente, comme un poisson dans l'eau, erre dans ces lieux à la recherche d'occasions. Parfois rejeté, parfois invité. Notre homme veut ignorer son âge, mais son âge le rattrape. Le voilà sur le carreau.

En brossant cet Eden pour gays, Aitor Arregi et José Mari Goenaga n'ont pas cherché à combattre les clichés : sexualité compulsive, partenaires interchangeable, mise en valeur des corps musclés et velus, carnaval *queer* aux couleurs agressives sur boum boum envahissant. Un bonheur de carte postale. Plus dure sera la chute.

Retour au placard



Visage ridé, œil las, barbe envahissante, Vicente est méconnaissable : le fringant amant est devenu un vieillard tassé sur son fauteuil-roulant. L'AVC qu'il vient de subir, paralysant son côté droit, le ramène de force au Pays Basque qu'il avait fui pour pouvoir assumer son orientation sexuelle. À la manœuvre, sa fille, qui s'est sentie obligée de le prendre en charge et lui a dégoté un lieu idoine. Il faut toujours l'accord de l'intéressé, ce que celui-ci ne donne que du bout des lèvres. Le plan où sa fille le laisse après l'avoir installé, de dos face aux lits de sa nouvelle chambre, est poignant, surtout pour qui a déjà vécu le premier jour d'un parent mis à l'Ehpad. Les couleurs froides de la résidence et l'apathie des pensionnaires (filmés somnolant autour d'un Vicente perplexe) contrastent violemment avec l'univers de fiesta endiablée de l'exposition du film.

Le placard pour Vicente c'est, plus encore que cet univers grisâtre, essentiellement une chose : devoir cacher son homosexualité, ce qui est son lot depuis sa plus tendre enfance. Contemplant une photo de lui assis sur les genoux d'un Père Noël dont il ignorait que c'était son père, il raconte à sa fille qu'il lui avait demandé une poupée : il reçut le camion demandé officiellement aux parents. L'anecdote dit beaucoup de la souffrance endurée par un enfant contraint de cacher ses aspirations, et du peu d'écoute des parents de cette génération. Sa fille lui enjoint de faire son *coming out* mais Vicente résiste : peut-être parce qu'il sent qu'il devra se confronter aux préjugés des pensionnaires, comme le lui confirmera la psychologue ; peut-être aussi parce qu'il ne veut pas mêler la magie de Maspalomas à cet univers terne, symbole de son oppression. Dans cette logique, il refuse de prendre au téléphone son ami Ramón, resté aux Canaries. Les deux univers doivent rester bien étanches.

Mais Maspalomas semble prendre un malin plaisir à s'inviter à San Sebastián. Vicente n'a pas hérité d'une jeune et jolie aide-soignante mais d'un jeune et joli aide-soignant. Pas de chance, déplore son compagnon de chambrée ! Cet Iñaki s'avèrera un adepte de Maspalomas et l'un des profils inscrits sur l'appli de rencontre qu'utilise Vicente – une coïncidence qui n'appartient qu'au 7e art. Il le nomme « chéri » en lui faisant sa toilette, ce qui provoque le rejet de Vicente. La sexualité compulsive de Maspalomas s'immisce aussi dans la résidence sous une forme hétérosexuelle, avec ce couple qu'il faut sans cesse refréner. Tenté par son téléphone qui est une porte ouverte sur ses pulsions, Vicente est tiraillé.

L'équipe dirigeante de la maison de retraite fait pourtant tout pour le libérer : une directrice fraîchement nommée annonce une nouvelle organisation visant à répondre au « projet de vie » de chaque pensionnaire. Celui de notre homme est surtout de se mêler le moins possible aux autres, isolationnisme que l'équipe soignante s'efforce de combattre. Le tiraillement persiste.

Malgré tout, poussé par sa fille et par la psy qu'il consulte, Vicente va finir par franchir le pas : articuler les mots « *je suis homosexuel* » pour la première fois de sa vie, à 76 ans. Poignant. Et très réaliste dans ce qu'il produit, comme toute chose trop attendue : une certaine déception, malgré la réaction de la psy qui, comme le reconnaît Vicente, était la meilleure possible.

Une victoire, malgré tout, puisque Vicente parvient à être lui-même sans avoir à se transporter dans l'environnement artificiel de Maspalomas. Le facteur déterminant pourrait bien n'être ni sa fille ni le personnel de la résidence, mais la relation qu'il a tissée avec son camarade de chambre, Xanti.

Xanti, le miroir inversé

« *Tu fais semblant de dormir ?* » lui lance cet homme chaleureux et direct. Avec lui, pas de faux-semblant. On ne ment pas sur son âge comme le fait Vicente sur les applis tout en envoyant de fausses photos, on ne fait pas dans le politiquement correct. Xanti est volontiers envahissant, maladroit, mais il est authentique. C'est en ce sens que Vicente lui dira, en substance, « *tu es ce que j'aurais aimé être* ». À un moment, Xanti lâche une blague pleine de sous-entendus sur la « *petite Chinoise* » dont son compagnon a hérité à la place de Iñaki. Cela déplaît à Vicente à qui cette saillie rappelle trop

l'homophobie ambiante qu'il dut endurer, mais Xanti lui rétorque un désarmant : « *je voulais simplement te reconforter.* »



D'abord rétif face à ce compagnon qui lui intime de serrer ses biceps pour faire fonctionner sa main droite, Vicente va se laisser séduire. Non pas sexuellement, à la façon Maspalomas, mais humainement. Vicente retrouve le sourire, l'accompagne à la salle de sport et dans des balades dans la ville. Sa relation avec Xanti se situe sur un autre plan, d'où sa gêne lorsque Xanti l'invite, sans malice, à se retourner sous la douche.

Cette amitié grandissante nous mène à la très belle scène où Xanti empêche Vicente de dormir, non pas à cause de ses ronflements mais à cause de ses claquements de dents : Xanti grelotte. Si son ami se positionne derrière son dos, ce n'est pas guidé par une pulsion sexuelle mais par le désir de reconforter Xanti, comme le faisait son père lorsqu'il était enfant. Était-ce une grippe ou le Covid puisque l'épidémie s'est invitée dans le film, l'action se déroulant en 2020 ? Xanti, en tout cas, ne s'en remettra pas.

À titre de legs involontaire, son compagnon de chambrée a laissé à Vicente 150 € glissés dans un livre. Notre héros va les utiliser pour... faire venir un gigolo dans sa chambre. N'est-ce pas la philosophie du « projet de vie » portée par la directrice ? On peut penser, ici, que les deux cinéastes militants ont tenu à ce que la conversion de Vicente n'aille pas jusqu'à le « guérir » de son homosexualité. La précaution est légitime. N'empêche : de retour à Maspalomas (sans plus aucune trace de son AVC ?), on verra Vicente échanger avec un bellâtre stéréotypé sans l'inviter à un coït. Quelque chose a bougé, de l'ordre, peut-être de la sérénité.

Nerea, le passé douloureux

Avec Xanti, la maison de retraite s'est déjà révélée bien plus qu'une mise au placard : une chance de s'assumer face à la société. San Sebastián va offrir au vieil homme une autre opportunité : celle de se confronter à sa fille, avec qui il avait coupé les ponts depuis 25 ans. Les relations entre le père et la fille sont au départ tendues : Vicente ne veut pas être réduit au statut d'assisté quand Nerea n'a pas digéré l'abandon dont elle a fait l'objet, rappelant en cela l'Emilia de *L'Être aimé* de Sorogoyen. Trouvant par hasard dans la rue son chien Agri mené par un jeune garçon, Vicente comprend qu'il s'agit de son petit-fils Mikel, à qui Nerea n'a rien dit de l'histoire de son grand-père. Découverte douloureuse.

Rancœurs de part et d'autre, explications, violence et émotion mouillée. Du Bergman, mais au petit pied. Ce volet du film de José Mari Goenaga et Aitor Arregi s'avère moins convaincant, parce que trop périphérique par rapport au thème central du film. Par ailleurs, Nagore Aranburu, qui enthousiasmait dans la mini-série *Querer*, a ici tendance à surjouer, face à un José Ramón Soroiz impeccable d'émotion contenue.

L'acteur parvient à transcender un film quelque peu académique dans son traitement. Musique d'ambiance omniprésente versant parfois dans le clip, fin tire-larmes, cadrages convenus à quelques expressions près : on est loin de *L'Inconnu du Lac* qui impressionnait par sa mise en scène. L'irruption du Covid dans l'histoire, nonobstant l'explication qu'en donnent les deux cinéastes (répondre au confinement de Vicente par un confinement général) a des allures de verrue scénaristique surchargeant inutilement le propos.

Malgré ces quelques réserves, le duo basque signe un long-métrage estimable. S'y déploient les thèmes de l'identité et du mensonge qui traversaient déjà le réussi *Marco, l'énigme d'une vie*. Mêmes sujets mais autre récit et autre forme : ainsi se construisent les œuvres.

≡ Top Menu

f (<https://www.facebook.com/Benzinemag>) t (<https://twitter.com/benzinemag>) You Tube

(https://www.youtube.com/channel/UCr_Wh5iXfYDUxtGaoY9hx2A) n (<https://www.benzinemag.net/feed/>)

@ (<https://www.instagram.com/benzinemag/>)



(<https://www.benzinemag.net/>)

≡ Main Menu



« Maspalomas » de A. Arregi et J.M. Goenaga : l'exil et le royaume

📅 25 juin 2026 (<https://www.benzinemag.net/2026/06/25/maspalomas/>) 👤 Eric Debarnot

(<https://www.benzinemag.net/author/eric-debarnot/>) 💬 Leave a comment

(<https://www.benzinemag.net/2026/06/25/maspalomas/#respond>)

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site. Si vous continuez à utiliser ce dernier, nous considérerons que vous acceptez l'utilisation des cookies.

J'accepte

Je refuse

En savoir plus

LIGHT

Très beau film sur la sexualité (ici homo-) quand l'âge survient, *Maspalomas* ne doit surtout pas être cantonné dans une case LGBTQ+, tant il touche à des interrogations universelles.



Copyright Moriarti

Vicente, à plus de 70 ans, vit sa meilleure vie à Maspalomas, une ville enchantée de la Grande Canarie : homosexuel basque ayant fait un coming out discret et tardif, il a embrassé enfin le plaisir des sens et la liberté d'être réellement lui-même, au milieu de l'exaltante communauté gay de l'île. Mais un AVC le renvoie à « la maison », dans une EHPAD où il a le sentiment de devoir « retourner dans le placard ». Saura-t-il faire une seconde fois son « coming out », alors que l'âge et la maladie ruinent peu à peu sa sexualité ?

Le choc est violent dans *Maspalomas* entre les premières scènes canariennes – lumineuses, franches, très libérées et joyeuses aussi – et l'univers normatif de la résidence médicalisée au cœur d'un Pays Basque dépeint ici non seulement comme gris et triste, mais également comme le refuge d'idées rétrogrades, racistes et machistes. Le spectateur souffre presque physiquement de ce choc imposé à Vicente, ce retour à une vie qu'il avait cru laisser derrière lui... mais le cinéaste ne peut alors que nous faire ressentir de la crainte devant l'orientation possible du film de **Aitor Arregi** et **Jose Mari Goenaga**. Il est facile d'imaginer propos



militant, de prévoir les stéréotypes qui pourraient s'accumuler, en particulier avec ce personnage assez détestable de Xanti, un voisin de chambre macho, hâbleur, et envahissant, sorte de représentation de tout ce que Vicente déteste et a cru ne plus jamais avoir à affronter.

Mais *Maspalomas* vaut bien plus que la dénonciation facile de comportements passésistes, et va s'aventurer sur plusieurs territoires inattendus. D'abord, il va nous faire comprendre à travers la relation entre Vicente et sa fille combien cette « liberté » conquise par lui ne l'a pas été de manière franche, et combien ce « retour imposé

au placard » n'est pas une affreuse et injuste punition, mais au contraire une seconde chance. Ensuite, et c'est là où le film dépasse très élégamment les thématiques LGBTQ+, il va oser traiter un sujet beaucoup plus secret, celui de la vie sexuelle quand l'âge et / ou la maladie arrivent : que devient donc le désir quand la société considère que vous êtes trop vieux, trop mal en point pour désirer ? Peut-on encore surfer sur des sites de rencontres, a-t-on « le droit » de s'offrir des rencontres tarifées avec des professionnel(le)s ? Ou comment dire à quelqu'un qu'on l'aime, qu'on a envie de réchauffer son vieux corps en le serrant dans ses bras ?



C'est en trompant ainsi nos attentes que *Maspalomas* devient littéralement bouleversant, dans une dernière partie qui s'élève à des hauteurs où on ne l'attendait pas. Le combat de Vicente, y compris contre lui-même, contre sa propre timidité, contre ses propres craintes, pourrait lui permettre de reconquérir sa vie, et, qui sait ?, de revenir – vieilli, mais toujours libre – dans son « royaume ».

En plaçant leur histoire au moment où survient le COVID (et donc le confinement), marquant « l'arrêt de la fête », **Arregi** et **Goenaga** nous rappellent en outre la fragilité de ces droits que nous jugeons acquis, la facilité avec laquelle la liberté peut être perdue. Un AVC, une pandémie, et tout peut prendre fin. Cette complexité d'un film qui mélange habilement des thèmes sociaux, politiques même, à des sentiments humains universels, fonctionne – il faut absolument le souligner – grâce à l'interprétation lumineuse et toute en subtilité de **José Ramón Soroiz**, qui a d'ailleurs reçu le Goya du Meilleur acteur pour ce rôle.

Radio / Podcast

Coup de cœur de Marie Sauvion dans « Le Masque & la Plume »

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-28-juin-2026-6073714>

Chronique de Christine Masson et Laurent Delmas dans « On aura tout vu »

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/on-aura-tout-vu>

Chronique de Thierry Chèze sur Radio Vinci

<https://radio.vinci-autoroutes.com/article/au-cinema-le-24-juin-les-caprices-de-l-enfant-roi-et-maspalomas--18568>